8833 (3

MÉMOIRES

DU

BARON DE TOTT,

SUR LES TURCS

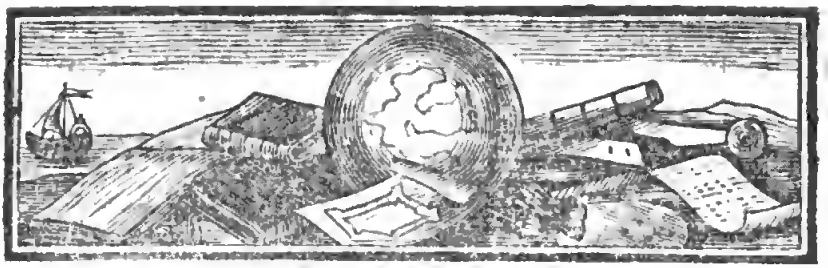
ET LES TARTARES.

TROISIEME PARTIE.

Bibliothèque Nationale R.F. III

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXV.



MÉMOIRES
DU
BARON DE TOTT.

TROISIEME PARTIE.

Je n'avais vu ſur ma route qu'une faible partie des déſordres & des cruautés qu'avait commis l'armée Turque, en ſortant de Conſtantinople; mais arrivé dans la capitale, j'y trouvai tout le monde encore ému d'un ſpectacle horrible, dont il me fut aiſé de recueillir les détails.

Un ancien uſage, dont on ne retrouve ni le motif, ni l'origine, mêle à l'appareil impoſant de la réunion des forces d'un grand Empire contre ſes ennemis, les bouffonneries les plus plates; & les Turcs nomment ce compoſé ridicule, Alay, (c'eſt-à-dire, la pompe triomphale.) Elle conſiſte en une eſpèce de maſcarade, où tous les corps de métier préſentent ſucceſſivement aux ſpectateurs l'exercice mécanique de leurs arts reſpectifs. Le laboureur conduit ſa charrue, le tiſſerand paſſe ſa navette, le menuiſier rabote, & ces différens

tableaux élevés ſur des chars richement décorés, ouvrent la marche & précédent l'étendard de Mahomet (1), lorſqu'on le ſort du Sérail pour le porter à l'armée, afin d'aſſurer la victoire aux troupes Ottomanes.

Cet oriflamme des Turcs, qu'ils nomment Sandjak-Chérif ou l'étendard du Prophète, eſt tellement révéré parmi eux, que malgré les différens échecs dont ſa réputation a été ternie, il eſt encore le ſeul objet de leur confiance, & le point ſacré de leur raliment. Tout annonce auſſi la ſainteté de ce drapeau : les ſeuls Emirs ont droit de le toucher; ils compoſent la troupe qui l'entoure, il eſt porté par leur chef; les ſeuls Muſulmans peuvent élever leurs yeux juſqu'à lui; d'autres mains le ſouilleraient, d'autres regards le profaneraient, le fanatiſme le plus barbare l'environne.

Une longue paix avait malheureuſement fait oublier le ridicule, & ſur-tout le danger de cette cérémonie; les Chrétiens s'empreſſèrent imprudemment d'y accourir, & les Turcs qui par la

(1) Ce drapeau d'étoffe de ſoie verte, eſt conſervé dans le tréſor, d'où on ne le tire jamais que pour aller à la guerre. Il a cependant été queſtion de le déployer contre les rebelles qui détrônèrent Sultan Achmet. Le Viſir de ce Prince, qui fut la première victime ſur laquelle les mécontens exercèrent leur rage, ſans l'aſſouvir, avait donné ce conſeil à ſon Maître, & les révoltés qui n'avaient dans le principe de leur réunion, que le pillage pour objet, euſſent été ſans doute diſſipés par la multitude, que la bannière ſainte eût réuni contre eux. On conſerve auſſi dans le tréſor une autre relique de Mahomet. On trempe tous les ans celle-ci dans un volume d'eau, que le Grand-Seigneur fait enſuite diſtribuer, par phioles, aux Grands de l'Empire. Des mécréans, car il y en a même chez les vrais Croyans, prétendent que cette relique eſt une vieille culotte du Prophète; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que cette eau bénite, coûte fort cher à ceux qui en ſont gratifiés, & que les gens qui ſont porteurs de cette faveur, font également valoir les biens de ce monde, & le ſalut de l'autre, pour rançonner le favoriſé.

poſition de leurs maiſons pouvaient louer leurs fenêtres, commencèrent par profiter de cet avantage. Un Emir qui précédait cette bannière, cria à haute voix cette formule : *Qu'aucun infidele n'oſe profaner par ſa préſence la ſainteté de l'étendard du Prophète, & que tout Muſulman qui reconnaîtra un infidele ait à le déclarer ſous peine de réprobation.* Dès ce moment plus d'aſyle, ceux même qui en louant leurs maiſons s'étaient rendus complices du crime, en deviennent les délateurs, la fureur s'empare des eſprits, elle arme tous les bras, les forfaits les plus atroces ſont les plus méritoires. Plus de diſtinction d'âge ni de ſexe, des femmes enceintes traînées par les cheveux, foulées aux pieds de la multitude, y périrent de la manière la plus déplorable. Rien ne fut reſpecté par ces monſtres, & c'eſt ſous de tels auſpices que les Turcs commencèrent cette guerre.

Le Hatty-Chérif (Diplôme impérial) qui la proclamait, conçu dans la forme ordinaire, invitait tous les vrais Croyans en état de porter les armes, à ſe réunir ſous l'étendard de la foi, pour en combattre les ennemis. Cette eſpèce de convocation de l'arrière-ban promettait une nombreuſe armée; mais il s'en fallait beaucoup qu'elle promît une armée compoſée de bonnes troupes : l'ignorance & l'avarice aimèrent mieux employer cette multitude de volontaires dont on ceſſerait de s'occuper après la guerre, que de raſſembler tous les Jéniſſaires dont la ſolde & les prétentions ſe ſeraient accrues à perpétuité. On peut auſſi préſumer que le Grand-Seigneur craignant de rendre à ce corps l'énergie dont ſon père avait été la victime, ne voulut l'employer que comme un

acceſſoire à ſes forces. L'inconvénient le plus réel ; celui dont on ſe douta le moins, ce fut le manque abſolu de prévoyance, par rapport aux vivres. Il eſt dans la nature du deſpotiſme de ſe flatter toujours de ſuppléer à la prudence par l'emploi de l'autorité. Le Grand-Viſir commandait l'armée, tous les Miniſtres l'accompagnaient, les regiſtres même de la Chancellerie étaient traînés à leur ſuite. On ne douta ni des ſuccès, ni de l'abondance ; la confiance fut auſſi générale qu'aveugle.

Tandis que ces grands Officiers en s'éloignant de Conſtantinople ſemblent tranſporter avec eux le ſiége même de l'Empire, des Subſtituts nommés à chaque emploi réſident dans la Capitale, & répondent au Deſpote de la prompte exécution de ſes volontés (1).

On va voir les reſſorts du Gouvernement en action ; les détails qui ſe préſenteront ſucceſſivement en feront mieux juger qu'on ne pourrait le faire ſur une diſſertation vague & dénuée de l'appui des faits.

J'étais arrivé depuis peu de jours à Conſtantinople, & j'avais à peine eu le temps d'y prendre les arrangemens néceſſaires pour hâter le retour de mes équipages, que j'avais laiſſé en Crimée & en Beſſarabie, lorſque le premier Médecin du Grand-Seigneur m'envoya demander à onze heures du ſoir, ſi je voulais le recevoir. Le myſtère qu'il exigeait en même-temps, joint à la faveur dont je ſavais que cet homme jouiſſait au-

(1) On doit cependant remarquer que l'abſence des regiſtres de la Chancellerie retarde néceſſairement l'effet des ordres dont l'exécution requiert des formes ; mais on obſervera également que les affaires de ce genre intéreſſent rarement le Deſpote, & que ſi elles l'intéreſſaient, on ſe paſſerait des formes.

près du Sultan, excitait ma curioſité, ſans me faire préſumer qu'une miſſion directe fût l'objet de cette viſite : le Médecin m'apprit cependant que Sultan Muſtapha inſtruit de mon retour, l'avait expreſſément chargé de m'en demander le motif : ſi vous avez à vous plaindre de quelqu'un, il vous ſera fait prompte juſtice ; je viens de quitter le Sultan, il m'a beaucoup parlé de vous, il connaît votre origine (1), il croit qu'elle lui donne des droits ſur votre zèle. Je priai le Médecin d'aſſurer Sa Hauteſſe de ma reconnaiſſance ; & quoique cette démarche parût m'être perſonnelle, je ſentis parfaitement qu'il était impoſſible que je fuſſe l'unique objet des ſollicitudes d'un Prince dont les armées étaient en campagne. En effet ſon émiſſaire qui avait ordre de lui porter ma réponſe, revint le lendemain à pareille heure que la veille ; mais plus inſtruit. Cependant comme ce Médecin Italien parlait encore difficilement le Turc, les queſtions qu'il avait à me faire avaient été miſes par écrit ; j'écrivis auſſi mes réponſes, & cette correſpondance du Grand-Seigneur avec moi, en m'attirant ſa confiance, fut ignorée de ſes Miniſtres, juſqu'au moment où Sa Hauteſſe exigea de moi des ſervices dont la publicité devint indiſpenſable.

Tandis qu'Emin-Pacha, ſans aucun des talens néceſſaires au Viſiriat & au Généralat, aveuglé par ſon intérêt perſonnel, croyait pouvoir conſerver l'un avec tranquillité, & remplir l'autre avec gloire, en faiſant la paix avant de commencer

(1) On a déja vu que mon pere était Hongrois, qu'il avait ſuivi le Prince Ragotzy, & l'on ſait que la Porte a donné aſyle à ce Prince, & à tout ce qui l'accompagnait.

la guerre, ſon armée groſſie journellement par l'affluence des Muſulmans fanatiques, devint bientôt l'ennemi le plus dangereux de l'Empire. La diſette de vivres, le déſordre qui s'établit dans cette multitude affamée, le pillage qui accompagna les diſtributions, les maſſacres qui en réſultèrent, l'autorité toujours faible, & toujours mépriſée quand l'adminiſtration eſt évidemment vicieuſe; tout annonçait des revers. Le Grand-Seigneur, le ſeul qui prit un véritable intérêt au ſuccès de ſes armes, venait d'adreſſer à ſon Viſir l'ordre d'une nouvelle diſpoſition. Emin Pacha oſa prendre ſur lui d'y déſobéir; ſa fauſſe politique fut trompée, ſon armée fut battue & diſperſée, & bientôt un ordre plus ponctuellement exécuté, plaça ſa tête à la porte du Sérail, avec cette inſcription : *Pour n'avoir pas ſuivi le plan de campagne envoyé directement par l'Empereur.*

Moldovandgi lui ſuccéda; ce nouveau Viſir ſe montra plus entreprenant ſans être plus habile; il fut également battu; mais il fut aſſez heureux, en perdant le Viſiriat, de ne perdre qu'une place auſſi dangereuſe, qu'éminente, & que perſonne n'était en état d'occuper.

A l'ignorance orgueilleuſe des Généraux ſe joignait l'inepte préſomption des ſubalternes, & les Turcs qui traînaient après eux un grand train d'artillerie, mais dont chaque pièce était mal montée, & tout auſſi mal ſervie, foudroyés dans toutes les occaſions par le canon de leurs ennemis, ne ſe vengeaient de leurs déſaſtres qu'en accuſant les Ruſſes de mauvaiſe foi. Ils ſe prévalent, diſaient-ils, de la ſupériorité de leur feu, dont il eſt affectivement impoſſible d'approcher;

mais qu'ils ceſſent ce feu abominable, qu'ils ſe préſentent en braves gens à l'arme blanche, & nous verrons ſi ces infidèles réſiſteront au tranchant du ſabre des vrais Croyans. Cette multitude d'imbecilles fanatiques oſaient même reprocher aux Ruſſes quelques attaques que ceux-ci avaient faites pendant le ſaint temps du Ramazan. Cependant le Grand-Seigneur, informé que les obus avaient incommodé ſa cavalerie, me demanda le deſſin de ces pièces, dont l'invention était encore nouvelle à Conſtantinople, & pour ſatisfaire la curioſité qu'il avait de connoître les différentes bouches à feu dont on faiſait uſage en Europe, j'envoyai à ce Prince les Mémoires de Saint-Remy, dont il ne pouvait cependant qu'examiner les planches, & lorſqu'il ſortait, il les faiſait porter par un des gens de ſa ſuite.

Sultan Muſtapha, dont on a vu les premiers ſoins ſe diriger ſur les finances, après avoir répandu des ſommes énormes ſans ſuccès, commençait à marchander avec ſes Miniſtres pour les nouvelles dépenſes qu'ils lui propoſaient, & tandis que ceux-ci l'accuſaient d'avarice, il ſe reprochait une facilité, qui ne ſervait, diſait-il, qu'à enrichir les fripons dont il était entouré. Il était difficile en effet que ce Prince pût voir d'un œil tranquille ſes tréſors diminués, ſon armée diſſipée, & des ennemis qu'il avait cru pouvoir dompter dès la première campagne, victorieux ſur le Danube, le menacer encore d'une invaſion dans l'Archipel.

Son activité en le tranſportant par-tout, lui faiſait découvrir à chaque inſtant de nouveaux abus, il s'en plaignait à ſes Miniſtres, jamais

ſans les faire trembler, mais toujours ſans fruit pour le bon ordre que leur volonté même aurait eu peine à rétablir. Les nouvelles troupes qui du fond de l'Aſie ſe rendaient à l'armée, paſſaient le Boſphore, & s'arrêtaient à Conſtantinople, moins pour ſolliciter la Porte que pour la faire compoſer. Pendant que les Chefs de ces Milices volontaires traitaient de leurs ſubſides pour la campagne, ces Aſiatiques répandus dans la Capitale, armés juſqu'aux dents, embuſqués ſoir & matin dans les carrefours, en y détrouſſant les paſſans, accéléraient la négociation par la néceſſité urgente de ſe débarraſſer d'une pareille canaille. Le Gouvernement trop faible pour en réprimer l'inſolence, marchandait auſſi ſans utilité & cédait ſans pudeur. Dans le nombre de ces brigands qui ſe ſuccédaient, une troupe partie du pays des Las (1) apprend en arrivant que quelques Jéniſſaires de leur compagnie (2) ſont détenus dans la fortereſſe d'Yſſar (3) ſur le canal. Son traitement venait d'être convenu & ſoldé, mais elle ajoute à ſa prétention la délivrance des priſonniers. Le Viſir n'oſe ni accorder ni refuſer; il fallut avoir recours à un accommodement. On convient que cette troupe paſſera devant le château, en fuſillera la porte, & que le Gouverneur forcé en apparence par cet acte d'hoſtilité, livrera les coupables. Des exemples antécédens pourraient juſtifier ce ridicule expédient,

(1) Le pays des Las s'étend le long de la côte méridionale de la Mer Noire, & comprend les villes de Synop & de Trébiſonde.

(2) Cette Compagnie que je crois être la trente-cinquième, eſt d'autant plus nombreuſe que les Las ne s'engagent jamais dans une autre, & le nombre des inſcrits va juſqu'à 30,000.

(3) C'eſt le château où l'on enferme les Jéniſſaires qu'on veut punir ou étrangler, & cette alternative rend ce ſéjour très-ſcabreux

mais il n'eſt pas moins une preuve de lâcheté remarquable dans un Gouvernement abſolu, parce qu'il peut ſervir à découvrir le caractère invariable du deſpotiſme; ſon pouvoir ne peut échapper un moment au Deſpote, ſans qu'auſſi-tôt la multitude ne s'en empare.

Tandis que la faibleſſe du Gouvernement leur faiſait fermer les yeux ſur les excès d'une ſoldateſque effrénée, les Miniſtres cherchaient à ſe diſſimuler la guerre de mer dont l'Empire était menacé. Aucun vaiſſeau Ruſſe n'avait encore paru à Conſtantinople, donc les Ruſſes n'ont pas de vaiſſeaux, ou ſi par haſard ils en ont, cela ne fait rien aux Turcs, puiſqu'il n'y a point de communication entre la Baltique & l'Archipel. Les Danois, les Suédois, dont le pavillon était connu des Turcs, ne pouvaient détruire cet argument dans leur eſprit. Les cartes déployées à leurs yeux n'avaient pas plus de pouvoir, & le Divan n'était pas encore perſuadé de la poſſibilité du fait, lorſqu'il reçut la nouvelle du ſiége de Coron, de l'invaſion de la Morée & de l'apparition de douze vaiſſeaux de ligne ennemis (1).

Cependant l'incertitude des Miniſtres n'avait pas empêché de préparer quelques forces maritimes. On preſſa l'armement de trente vaiſſeaux de guerre, & l'on ne vit bientôt dans une ſupériorité auſſi

(1) L'ignorance des Turcs ſur la Géographie fournit des traits encore plus frappans que celui-ci. Un Ambaſſadeur de Veniſe venant à Conſtantinople avec deux vaiſſeaux de guerre de la République, rencontra dans l'Archipel la flotte du Grand-Seigneur, qui en tems de paix ſort annuellement pour y percevoir le tribut des îles. L'Amiral Turc invite l'Excellence à ſon bord pour le fêter, & dans la converſation lui demande ſi les Etats de la République ſont voiſins de la Ruſſie : indigné de cette ignorance, le Noble lui répond : Oui, il n'y a que l'Empire Ottoman entre deux.

marquée que le plaiſir de ſe dédommager dans l'Archipel des malheurs qu'on venait d'eſſuyer ſur le Danube. On retrouva auſſi dans les regiſtres de l'Empire que la dernière guerre avec la Ruſſie avait occaſionné l'armement d'une flottille compoſée de cent cinquante demi-galères deſtinée à pénétrer dans la mer de Zabache, & les détails conſignés dans le compte des dépenſes ne ſpécifiant aucun des motifs qui avaient déterminé cet armement, on oublia que les ports d'Azoff & de Taganrog, alors en litige, n'étaient plus pour rien dans la guerre actuelle : la conſtruction des galiotes fut ordonnée & conduite avec la plus grande célérité.

Ces préparatifs en augmentant l'affluence des troupes & des matelots deſtinés aux deux armées navales, portèrent la licence à un tel excès, que chaque jour était marqué par quelque nouvelle cataſtrophe, & M. le Comte de Saint-Prieſt, Ambaſſadeur de France, que la belle ſaiſon avait attiré dans ſa maiſon du canal, ne voulant ni ſe priver du plaiſir de la promenade, ni s'expoſer à l'inſulte des gens de guerre qu'il avait déja éprouvé en voiture, prit le parti de cheminer la bayonnette au bout du fuſil, ainſi que les perſonnes qui l'accompagnaient; ce moyen de ſûreté était également le ſeul qui pût faire reſpecter la perſonne de l'Ambaſſadeur, par les troupes de bandits qui filaient journellement par terre & par mer pour ſe rendre à l'armée. La ſituation du Palais de France à la campagne était telle que tous les bateaux qui remontaient le canal, devaient paſſer ſous les fenêtres, qui du côté de la marine étaient ſoigneuſement fermées. Nous étions ſortis après le dîner pour notre promenade ordinaire,

& nous avions déja gagné les hauteurs de Tarapia, lorſque nous entendîmes une fuſillade aſſez vive en mer du côté du Palais, & nous nous étions arrêtés pour fixer notre opinion à cet égard, quand les cris d'un homme qui venait à nous déterminèrent M. de Saint-Prieſt à aller ſa rencontre. Nous apprîmes que le Palais était aſſailli par une troupe de ces coquins. Nous précipitons alors notre marche, pour réprimer leur audace; mais nous ne pûmes arriver à temps, le bateau d'où ils avaient fuſillé le Palais était déja très-loin; & quoique M. l'Ambaſſadeur en fut quitte pour des volets percés & des vitres caſſées par une quinzaine de balles que nous trouvâmes dans le ſallon, cette inſulte lui parut aſſez grave pour en porter des plaintes à la Porte. Un Interprète envoyé à cet effet, raconte le fait au Reis-Effendi, & celui-ci après l'avoir écouté avec toutes les démonſtrations du plus grand intérêt: Quoi, dit-il, ces gueux-là ont oſé inſulter le Palais de France: ils ſont donc fous! Comment peuvent-ils croire échapper à la punition? Ne ſavent-ils pas que ſur la première plainte on les pourſuivra. En vérité, je n'en reviens point; c'eſt une véritable démence. S'attaquer à l'Ambaſſadeur de France? ſur leur route n'avaient-ils pas aſſez de maiſons Grecques, Juives, Arméniennes? que ne s'en prenaient-ils à celles-là, au lieu de nous mettre dans l'embarras.

C'eſt ainſi que ce Miniſtre déplorait la néceſſité d'aſſurer la tranquillité d'un Ambaſſadeur, lorſqu'il trouvait tout ſimple de ſacrifier celle du public. Un Colonel des Jéniſſaires eut ordre de venir avec ſa troupe garder la maiſon de campagne de M. de Saint-Prieſt. Des Officiers du

corps furent expédiés en même temps à l'embouchure de la mer Noire, pour arrêter les coupables avant le départ du vaiſſeau qui devait les tranſporter à Varma. On aſſura bientôt qu'ils avaient été pris & noyés ; mais la faibleſſe du Gouvernement était telle, que ce fait qui était faux ne parut pas même vraiſemblable. Quelque temps après, une aventure du même genre, mais dont le motif, quoique moins ſérieux, pouvait amener des événemens aſſez funeſtes, ſe paſſa à ma porte. J'occupais à Buyukdéré la maiſon de campagne que M. de Vergennes y avait fait conſtruire pendant ſon Ambaſſade ; un quai qui ſervait de grand chemin la ſéparait de la mer. Des ſoldats paſſaient en cauſant aſſez haut pour qu'un perroquet, dont la cage était ſur une fenêtre aſſez élevée, pût diſtinguer & répéter quelques propos libres dont leur gaieté aſſaiſonnait leur diſcours. Ils s'arrêtent auſſi-tôt en injuriant celui qui oſait ſe moquer d'eux : nouvelle répétition ; ils deviennent furieux, prépatent leurs armes & ſe diſpoſent à aſſaillir la maiſon, pour faire main-baſſe ſur les habitans : cependant le tumulte éveille l'attention d'un Jéniſſaire qui gardait ma maiſon dans l'intérieur, & curieux d'en connaître la cauſe, il ouvre la porte au moment où la rage de ces hommes allait éclater. Menacé d'abord d'être leur première victime, il parvint cependant à un éclairciſſement, il dénonce le perroquet, on s'irrite de cette excuſe, & ce ne fut qu'après leur avoir préſenté le coupable qui heureuſement continua de les imiter, que l'on parvint à les calmer & leur faire quitter priſes. Quelques taſſes de café qu'on leur offrit & qu'ils acceptèrent,

ceptèrent, mirent fin à cette querelle qu'il était auſſi difficile d'éviter que de prévoir.

Tandis qu'on voyait la Capitale & ſes environs infeſtés par une ſoldateſque effrénée qui n'avait de courage que celui des brigands, les provinces livrées aux mêmes déſordres & moleſtées par les Gouverneurs avec autant d'impunité, éprouvaient à la fois toutes les vexations; le principal objet des Miniſtres était de pourvoir conjointement à l'approviſionnement de Conſtantinople & à la ſubſiſtance des troupes. Cela rendit les vexations plus cruelles & en même tems plus multipliées. Les meſures avaient été ſi mal priſes d'abord, que le peuple ne pouvait manquer de ſouffrir doublement, & de la précipitation non moins cruelle qu'impérieuſe avec laquelle on levait les impôts, & de l'injuſtice des agens chargés de les lever.

Le Gouvernement Turc peut ſe conſidérer dans tous les tems, comme une armée campée, dont le chef ordonne du centre de ſon quartier général, de fourrager les environs. C'eſt ainſi que le Viſir pourvoyait ſon armée par la mer Noire, tandis que la Capitale ne vivant plus que des denrées répandues ſur les côtes de l'Archipel, avait beſoin d'aſſurer ſa ſubſiſtance par la ſupériorité des forces maritimes préparées contre les Ruſſes. Mais ſi la violence était parvenue à preſſer la conſtruction, à hâter le gréement des vaiſſeaux & à raſſembler la multitude des hommes qu'elle forçait d'être matelots, tout indiquait auſſi que l'ignorance & la préſomption avaient dirigé ces préparatifs.

Des vaiſſeaux élevés de bord, dont les batteries baſſes étaient cependant noyées au moindre

vent, ne pouvaient offrir à l'ennemi que beaucoup de bois & peu de feu Les manœuvres embarraſſées, les cordages & les poulies qui rompaient au moindre effort, trente hommes occupés à la ſainte Barbe à mouvoir la barre du gouvernail, d'après les cris du timonier placé ſur le gaillard. Aucun principe d'arimage, nulles connaiſſances nautiques; des batteries encombrées, point d'égalité dans les calibres, tel était l'état méchanique de cet armement dont la conduite ne pouvait être confiée qu'à des hommes aſſez ignorans pour s'en contenter. Cependant les commandemens furent brigués, & le Capitan-Pacha, qui tient les grandes nominations dans ſon caſuel, en diſtribuant les vaiſſeaux de la flotte au plus offrant, donnait à chaque Capitaine le même droit de vendre les emplois de ſon vaiſſeau, & ce petit commerce, que l'uſage avait conſacré, mettait le comble aux malverſations ſi capables d'anéantir la marine des Turcs ſans le ſecours de leurs ennemis. Accoutumés juſqu'alors à vexer annuellement l'Archipel avec une petite eſcadre, les Officiers de mer n'avaient acquis aucun principe militaire, aucune vue, aucun art, aucune expérience de ce genre, & lorſque la flotte appareilla, il ſemblait encore qu'il ne fût queſtion que d'aller percevoir un tribut qu'on ne pouvait leur diſputer. Le ſeul Haſſan, transfuge d'Alger, & nommé Capitaine du vaiſſeau Amiral, parut s'embarquer dans l'intention de faire la guerre; mais cet homme dont la témérité eſt connue, & qui penſa toujours qu'elle ſuffiſait à tout, & qu'elle tenait lieu de tout, vôulut alors ſe ſignaler par une invention auſſi funeſte à Tcheſmé qu'elle

avait ſemblé étrange à Conſtantinople. Cette invention conſiſtait dans un nombre de barres de fer qui fixées ſur le plat-bord débordaient horizontalement en ſe prolongeant par-delà la perpendiculaire de l'eau, afin d'empêcher l'abordage de l'ennemi; mais ſi ce détail ne donne pas une grande idée du génie de l'auteur, je crois en avoir donné une aſſez préciſe du talent des Turcs, pour qu'on ne doute pas de leur admiration.

La durée des vents du Sud, en retardant le départ de la flotte, loin de ſervir à la mettre dans un meilleur état, favoriſa ſeulement & la déſertion des matelots & quelques vexations lucratives que les Capitaines continuaient d'exercer, ſous le prétexte de completter leurs équipages. Pendant ce temps l'armée de terre, quoique deux fois détruite, était devenue plus nombreuſe que jamais, & l'Empire Ottoman attaqué vivement par terre & par mer, mais oppoſant de toutes parts des forces triples à celles de ſon ennemi, ſe livrait à tout l'orgueil d'une proſpérité qui ne paraiſſait pas douteuſe.

L'abſence des troupes laiſſant un peu de tranquillité dans la Capitale, & l'eſpoir préſomptueux des grands ſuccès diſpoſant le peuple plus favorablement, M. le Comte de Saint-Prieſt voulut profiter de cette circonſtance pour donner une fête à l'occaſion du mariage du Roi. Ce fut auſſi pour y faire participer les Turcs qu'il voulut joindre aux préparatifs de bals & de feſtins dont les ſeuls Européens auraient joui, une illumination & un feu d'artifice que je me chargeai de préparer. Déja la ſalle du bal qu'il avait fallu conſtruire était achevée, l'artifice était prêt, & nous n'avions

plus à nous occuper que de l'arrangement des décorations, lorſque la nouvelle de la deſtruction des deux armées de terre & de mer, en répandant la conſternation dans Conſtantinople, fit échouer nos préparatifs. Il n'était plus poſſible de ſonger à donner des fêtes. Le Grand-Seigneur, dans la plus vive inquiétude, les Miniſtres abattus, le peuple au déſeſpoir, & la Capitale réduite à craindre la famine & l'envahiſſement : telle était la ſituation actuelle d'un Empire qui un mois auparavant ſe croyait ſi formidable. Cependant l'ignorance qui veut toujours flatter l'orgueil qui l'accompagne, ne voyait dans cette double cataſtrophe que les décrets impénétrables de la Providence à laquelle il faut aveuglément ſe ſoumettre. Perſonne ne ſavait parmi les Turcs qu'une multitude indiſciplinée contribue plus efficacement à ſa propre deſtruction, que les efforts de l'ennemi qui lui eſt oppoſé. Mais ſi le manque ſeul de diſcipline avait ſuffi pour détruire l'armée de terre à Craoul, il fallut de plus pour perdre la flotte à Tcheſmé le concours de la plus ſouveraine ineptie de la part de l'Amiral & de ſes Capitaines.

Cette flotte ſortie du canal des Dardanelles pour chercher l'eſcadre Ruſſe, après avoir fait route ſur Chio, avait mouillé ſur la côte d'Aſie, entre la terre ferme & les Iſles de Spalmadores, en avant du Port de Tcheſmé. Des frégates nouvellement conſtruites, & dont la marine Turque ne connaiſſait pas l'uſage avant cette guerre, mouillées ſur les aîles de cette longue ligne devaient ſignaler l'ennemi, lorſqu'il paraîtrait, & avaient ordre de le laiſſer s'engager dans ce défilé, où les trente vaiſſeaux bien eſpacés & mouil-

lés sur quatre ancres devaient les attendre. Cette ingénieuse embuscade ainsi préparée, les vaisseaux Russes disposés plus militairement, après avoir doublé Chio & reconnu les premiers vaisseaux Turcs, les prolongèrent effectivement jusqu'au centre de la ligne, sans que ceux-ci fissent aucun mouvement pour se mettre sous voiles. Cependant les deux Amiraux se trouvant par le travers l'un de l'autre, le Russe, après avoir lâché sa bordée, s'approcha du Turc, pour lui jetter de l'artifice, & sauta lui-même pendant cette manœuvre. Hassan-Pacha, alors Capitaine de pavillon, (& qui m'a fourni les détails que je donne ici), après avoir vu son vaisseau échappé à ce fracas, se croyait hors de danger, lorsqu'il apperçut sa poupe enflammée & son bâtiment prêt de subir le même sort. Déja son équipage s'était jetté à la mer, il s'y précipita lui-même, & assez heureux pour se saisir d'un débris de l'Amiral ennemi, il échappa encore aux éclats du sien, dont le feu ne tarda pas à gagner les soûtes aux poudres.

Il est aisé d'appercevoir qu'en réduisant le calcul à l'importance de la perte faite de part & d'autre, celle des Russes infiniment plus considérable justifierait la résolution qu'ils prirent d'abord de ne plus attaquer les Turcs; mais ceux-ci dont les connaissances militaires s'étendaient à peine sur les effets du salpêtre, effrayés de celui qu'il venait de produire, ne calculèrent que le danger de sauter, si les Russes les joignaient encore. Tchesmé fut aussi-tôt l'asyle où toute l'armée se retira dans le plus grand désordre, & quelques canons débarqués à la hâte & placés sur les deux caps qui ferment ce Port tranquillisèrent les fuyards.

Il paraît que les Ruſſes s'occupaient pendant ce temps à obſerver les mouvemens de l'ennemi, & l'on peut croire que ce ne fut pas ſans un grand étonnement qu'ils apprirent le lendemain ce qui s'était paſſé à Tcheſmé. Ne pouvant auſſi attribuer cette conduite étrange des Turcs qu'à une terreur panique, d'après laquelle on peut preſque toujours tenter avec avantage les choſes qui ſemblent promettre le moins de ſuccès, ils ſe préſentèrent devant le Port avec deux brûlots qu'ils y envoyèrent. A l'apparition des Ruſſes, les Turcs encore effrayés de la veille, ſongèrent plutôt à ſe ſauver par terre qu'à défendre leurs bâtimens. Mais l'aſpect de deux petits vaiſſeaux qui ſe dirigeaient vers le Port, réveilla chez eux l'idée de conquête, & les prenant pour des transfuges, loin de s'occuper à les couler bas, ils faiſaient des vœux pour leur heureuſe arrivée, bien déterminés cependant à mettre l'équipage aux fers, & jouiſſant déja du plaiſir de les conduire en triomphe à Conſtantinople (1).

Cependant ces prétendus déſerteurs entrés ſans difficulté, amarrèrent leurs gouvernails, hiſſèrent leurs grappins, & vomirent bientôt des tourbillons de flammes qui embraſèrent toute la flotte; le Port de Tcheſmé encombré de vaiſſeaux, de poudre & de canons, n'offrit alors qu'un volcan dans lequel toute la marine des Turcs fut engloutie. Si cette cataſtrophe humiliait l'orgueil Ottoman, les Miniſtres de cet Empire dûrent bientôt s'occuper d'un intérêt plus preſſant; une prochaine famine menaçait la Capitale. En effet la

(1) Cette anecdote m'a été garantie par le même Haſſan-Pacha que j'ai cité plus haut.

deſtruction de la flotte Turque, en abandonnant l'Archipel aux Ruſſes, empêchait l'approviſionnement de Conſtantinople, l'ennemi pouvait encore forcer le détroit, ſe préſenter à la pointe du Sérail, ſaccager la ville, dicter la loi au Grand-Seigneur. La conſternation était générale, aucune crainte n'était mieux fondée; l'ignorance qui ſe fait toujours juſtice, quand la terreur a détruit ſa préſomption, n'eut rien à objecter à l'ordre du Grand-Seigneur de m'abandonner aveuglément la défenſe des Dardanelles, & de me ſoumettre tous les moyens de garantir la Capitale. Cette commiſſion ne pouvait cependant m'être donnée ſans des formes préalables, la Porte s'empreſſa de les remplir, en requérant l'Ambaſſadeur de France à cet égard. Le Reis-Effendi m'invitait en même-temps & me preſſait de venir concerter avec lui les meſures que je croirais néceſſaires dans une circonſtance qui exigeait la plus grande célérité.

J'aurai de ſi fréquentes occaſions de parler des Miniſtres Turques, qu'il me paraît utile de donner quelques notions préliminaires ſur le caractère de ceux qui étaient alors en place, notions néceſſaires à l'intelligence des détails dans leſquels les circonſtances m'entraîneront indiſpenſablement.

On a déja vu que le Grand-Seigneur, depuis ſon avénement au trône, occupé d'économie, voyait à regret que la guerre diſſipait ſes tréſors ſans lui procurer la gloire dont il était avide. Ce Prince ne pouvait cependant accuſer les Miniſtres qui réſidaient auprès de ſa perſonne du mauvais ſuccès de ſes armes, & s'il les croyait incapables d'y remédier, il n'était malheureuſement pas en ſon pouvoir de leur ſubſtituer des hommes plus éclai-

rés ; c'était d'ailleurs à l'armée que les grands talens euſſent été néceſſaires, & les Miniſtres qui jouiſſaient le plus de la faveur de leur Maître avaient trop d'adreſſe pour lui perſuader qu'il lui ſerait avantageux de les éloigner de ſa perſonne. Iſmaël-Bey excellait ſur-tout dans cet art ſi difficile de gouverner ſon Souverain, de diriger toutes les affaires, ſans compromettre ſa tranquillité perſonnelle, & ſans rien abandonner de ſes plaiſirs.

Hed-Bey, Surintendant des monnoies, jouiſſait plus particuliérement de la faveur de ſon Maître, mais ſans exciter ni haine ni jalouſie, aſſez ſage pour ne point ambitionner le Miniſtère, il n'employait ſon crédit qu'à modérer l'humeur que le Grand-Seigneur prenait ſouvent contre ſes Miniſtres, & donnait tous ſes ſoins aux malheureux & aux indigens qu'il ſecourait journellement.

Mélek-Pacha Caymakam ou Subſtitut du Grand-Viſir, & beau-frere du Grand-Seigneur, ne ſe diſtinguait dans cette premiére place que par la ſuperbe figure qui avait déterminé la Sultane à le demander à ſon frere ; & le Grand-Tréſorier moins favoriſé, mais fier d'une ſorte de réputation acquiſe par ſon pere dans la derniére guerre, plein de confiance dans celle qu'il allait acquérir lui-même, plus ardent qu'ambitieux, était auſſi plus remarquable par ſon activité que par ſes lumières. Les Miniſtres du ſecond ordre, le Mufti lui-même eurent trop peu de part au Gouvernement, pour que j'entre dans aucun détail ſur leur perſonnel.

Iſmaël-Bey, chargé de conférer avec moi ſur l'état des Dardanelles & ſur le danger qui menaçait la Capitale, crut maſquer les craintes du Gouvernement en enveloppant notre conférence des

voiles de la nuit. Il me reçut dans ſa maiſon particulière, où je le trouvai occupé d'une affaire dont l'importance faiſait une puiſſante diverſion à celle qui nous réuniſſait. Ce Turc recherché dans ſes moindres goûts, mais d'une recherche enfantine, déſirait deux ſerins qui chantaſſent le même air. Ses gens avaient parcouru la ville ſans ſuccès, & le Miniſtre cherchoit de nouveaux moyens pour ſatisfaire ſa fantaiſie, lorſque j'arrivai pour concerter avec lui ceux d'éloigner la cataſtrophe qui menaçait la Capitale.

L'état des Dardanelles ne lui était pas mieux connu qu'à moi, mais il était évident par les lettres de Moldovangi-Pacha, ci devant Grand-Viſir, & dont la diſgrace avait été bornée au Gouvernement ſubalterne des Châteaux du Canal, ſous le titre de Défenſeur des Dardanelles, que cette barrière crue juſqu'alors inexpugnable, ne réſiſterait pas à la plus faible attaque; l'eſcadre Ruſſe qui navigeait en vue des premiers Châteaux avec le vent favorable, n'avait qu'à en profiter pour pénétrer dans la mer de Marmora, & venir enſuite juſques ſous les murs du Sérail, dicter la loi au Grand-Seigneur.

Telle était la ſituation de cette Cour orgueilleuſe; l'ignorance des Miniſtres & la friponnerie des ſubalternes avaient préparé cette poſition, ſi humiliante, & ſi propre à donner les plus vives inquiétudes. L'examen que j'étais à portée de faire journellement des Châteaux conſtruits auprès de Conſtantinople, ſur le même ſyſtême que ceux des Dardanelles, ſuffiſait pour m'indiquer le parti que je devais prendre en y arrivant. Le moyen d'emboſſer des vaiſſeaux de guerre, offrait peu de facilité; deux bâtimens qui n'ayant pu joindre la

flotte avaient été préſervés de l'incendie, actuellement mouillés en dehors des premiers Châteaux, pouvaient être enlevés par l'eſcadre Ruſſe avant mon arivée, & l'Arſenal ne contenait plus qu'un vieux vaiſſeau déclaré hors d'état de ſervir. J'arrêtai cependant avec le Reys-Effendi que ce bâtiment radoubé à la hâte, garni de ſon artillerie, décoré du pavillon Amiral & chargé de madriers, de pelles, de pioches & d'autres uſtenſiles dont je lui donnai l'état, ferait voile au plutôt pour venir me joindre aux Dardanelles.

Le Capitaine d'un Corſaire Malthais pris depuis pluſieurs années, & qui croyant adoucir ſa poſition, n'avait fait, en ſe diſant Chevalier de Malthe, que rendre ſon rachat plus difficile, gémiſſait dans les fers. M. le Comte de Saint-Prieſt déſira profiter de cette occaſion pour délivrer ce malheureux. A cet effet je prétextai la néceſſité de préparer des brûlots, & je feignis de manquer de connaiſſances à cet égard, afin de mieux colorer la demande que je fis de cet eſclave; je vantai ſes talens, je déclarai que cet homme ſeul était capable de me ſuppléer. J'obtins qu'on me l'enverrait avec le vaiſſeau, & je reçus l'aſſurance la plus poſitive de ſa liberté, ſi je lui trouvais les talens que j'avais annoncé; j'étais bien ſûr auſſi de lui donner dans ce genre tous ceux qu'il n'aurait pas, mais ce qu'il m'était difficile de prévoir, & ce qui arriva cependant, c'eſt que cet homme prévenu par les Turcs des vues que j'avais ſur lui, fut aſſez borné pour ne rien comprendre au motif de ma démarche, & pour me déſavouer. On verra bientôt un réſultat bizarre d'une inſinuation dont la charité était le ſeul motif.

L'empreſſement que le Grand-Seigneur avait de me ſavoir aux Dardanelles, ne me permit d'attendre aucune des choſes dont j'avais beſoin pour y commencer mon travail (1). Sa Hauteſſe avait donné ordre que tout m'y fût ſoumis. Je demandai un Commiſſaire; on nomma Muſtapha-Bey, petit-fils du fameux Dganum-Codga (2), & je noliſai ſur le champ un bâtiment Français pour me conduire aux Dardanelles. Le Commiſſaire de la Porte m'y avait précédé de quelques heures, & les ordres dont il était porteur en aſſujettiſſant Moldovandgi-Pacha à tout ce que je jugerais convenable, n'avait pas diſpoſé ce dernier en ma faveur. Je ne crus pas non plus devoir me fier à l'engagement myſtérieux du pain & du ſel par lequel on a déja vu que cet homme avait fait avec moi le pacte d'une amitié inviolable. Cependant la crainte où le tenaient les ordres qui lui étaient adreſſés, & celle que lui inſpirait la préſence d'un ennemi accoutumé à le vaincre, lui firent diſſimuler ſon mécontentement. Cela me donna le temps de le calmer. J'y parvins en careſſant ſon amour-propre, nous n'eûmes aucune altercation apparente pendant mon ſéjour aux Dardanelles. Son humeur ne s'exhala que dans ſes pre-

(1) A l'eſpérance de dominer l'Univers ſuccéda ſi rapidement l'idée de l'anéantiſſement, qu'à la nouvelle de l'apparition des Ruſſes, tout Conſtantinople perdit la tête, on y fit des prières publiques pour le ſuccès de mes ſoins, & le Grand-Seigneur qui avait pris confiance dans mon zèle, & qui malheureuſement n'avait rien de mieux à faire pour le moment, ne crut pouvoir reſpirer qu'après mon départ.

(2) Dganum-Codga était Amiral lors de la révolution, qui après avoir détrôné Sultan Achmet, menaçait encore ſon ſucceſſeur. Le chef des rebelles fut tué dans le Divan par cet Amiral, dont la fermeté & la prudence rétablirent le bon ordre.

mieres lettres à la Porte ; & le peu de ſuccès de ſes plaintes en arrêta le cours.

Mon premier ſoin fut d'examiner l'état des Châteaux ; mais il ſuffiſait de jetter un coup-d'œil ſur les ſoldats chargés de leur défenſe, pour juger qu'il n'y avait pas plus de reſſource dans le moral que dans le phyſique. La terreur s'était tellement emparée des eſprits qu'on s'expliquait hautement ſur l'abandon des batteries au premier coup de canon.

La permanence des garniſons établies chez les Turcs, en faiſant de chaque ſoldat un citoyen domicilié, lui donne trop d'objets intéreſſans à ſoigner, pour qu'il puiſſe ſe dévouer uniquement à la défenſe de la Citadelle où il eſt fixé ; ſes intérêts s'étendent au dehors de l'enceinte. La diſcipline chez les Turcs, toujours ſévère & jamais exacte, ne ſuffit pas pour l'y renfermer. Un ſimple coup-d'œil jetté ſur la conſtruction des Dardanelles ſuffiſait pour appercevoir les motifs de cette déſertion. Des murailles ſeches, élevées de plus de trente pieds au-deſſus des batteries à fleur d'eau, menaçaient de s'écrouler ſur les canons & les canonniers, à la première volée des Ruſſes ; ce genre de défenſe devenait plus dangereux pour les Turcs que l'attaque même de leurs ennemis.

Une artillerie impoſante par la largeur des bouches à feu, mais peu redoutable après la première décharge, à cauſe de la lenteur du ſervice de ces énormes pierriers, formait les batteries principales des Châteaux d'Europe & d'Aſie, dont les feux ſe croiſaient aux Dardanelles, mais qui ſe joignaient à peine aux deux Châteaux de l'em-

bouchure. Cette artillerie toute en bronze, ſans tourillons & ſans affuts, était ſeulement appuyée par la volée ſur des pièces de bois échancrées, en même temps qu'un maſſif de pierres en appuyant les culaſſes, empêchait le recul. Nombre d'autres pièces couchées ſur le ſable, ainſi que pluſieurs mortiers, ſemblaient être plutôt les débris d'un ſiége, que des diſpoſitions à le ſoutenir. Tel était l'état des Dardanelles, lorſque j'y arrivai, & l'Eſcadre Ruſſe compoſée de ſept vaiſſeaux de ligne (dont deux à trois ponts) & de deux frégates, n'avait ſans doute qu'à profiter du vent favorable avec lequel elle ſe maintenait à l'embouchure pour tenter un ſuccès que M. Elphinſton s'était promis, & contre lequel les Turcs n'avaient rien oppoſé.

Le canal des Dardanelles, ſitué à 50 lieues à l'Oueſt de Conſtantinople, entre l'Archipel & la petite mer de Marmora, s'étend depuis la côte de Troyes juſqu'à Gallipoly, vis-à-vis Lampſaque. Cet eſpace d'environ douze lieues, d'une largeur inégale, préſente différens points où les terres d'Europe & d'Aſie (que ce canal ſépare) ſe rapprochent à la diſtance de trois à quatre cens toiſes. C'eſt auſſi à trois lieues de ſon embouchure, du côté de l'Archipel, au plus étroit de ce canal, qu'ont été bâtis les deux Châteaux appellés Dardanelles, dont les boulets traverſent facilement d'une rive à l'autre. Ce point de défenſe a été long-temps la ſeule barrière établie pour garantir Conſtantinople. Devenus plus inquiets; mais toujours auſſi peu inſtruits, les Turcs ont enſuite fait élever deux Châteaux à l'embouchure, dont la diſtance d'environ 1500 toiſes,

rend le tire incertain, & la défenſe inſuffiſante.

J'ai déja parlé de deux vaiſſeaux de guerre Turcs, dont l'armement retardé à Conſtantinople, les avait empêché de partir, avec la flotte, & leur avait fait éviter la cataſtrophe de Tcheſmé. Ces vaiſſeaux étaient mouillés entre les deux Châteaux; mais ils étaient mouillés ſi en dehors qu'ils pouvaient être facilement enlevés par l'eſcadre ennemie. Mon premier ſoin fut de donner ordre à ces bâtimens de rentrer, afin de les emboſſer de manière à ce que leurs batteries ſoutinſſent celles du Château, en rétréciſſant l'ouverture du canal. Cependant l'inſpection des équipages & des Officiers me força de ſuſpendre l'exécution de cet ordre, dont ils me parurent abſolument incapables. Le vent quoique favorable était même inſuffiſant pour les tirer de la poſition dangereuſe où ils ſe trouvaient. Cette poſition devint exceſſivement critique le troiſieme jour de mon arrivée.

Tandis que j'étais au Château d'Europe, ſitué à l'embouchure, l'eſcadre Ruſſe ſortant en colonne du golfe d'Eſnos, ſerra la côte d'Europe en la prolongeant vers la pointe du Château, & ſemblait par cette manœuvre vouloir plutôt retomber ſur les deux vaiſſeaux pour les enlever, que tenter de forcer le paſſage. Tout leur était également facile à exécuter. Une frégate ſeule n'eût pas trouvé plus de réſiſtance auprès des deux vaiſſeaux de guerre, que les Châteaux n'en euſſent offert à toute l'eſcadre. Le ſeul avantage qui nous reſtait, celui qu'il importait de conſerver, c'était de n'être pas reconnus auſſi faibles que nous l'étions. La marche de l'eſcadre ennemie annonçait qu'elle craignait de ſe mettre ſous le feu des

groſſes batteries; je n'avais cependant à lui oppoſer qu'une ſeule coulevrine de fer; mais dont le calibre était de 60 livres de balles. Les Turcs l'avaient abandonnée, plutôt que diſpoſée hors du Château, elle était appuyée ſur deux madriers, & dirigée perpendiculairement à la route de l'eſcadre. Un cap avancé d'une centaine de toiſes, où l'on avait placé quelques canons d'un petit calibre, cachait cette coulevrine, qui dans cette poſition ne pouvait être découverte par les vaiſſeaux Ruſſes qu'au moment de leur débouquement, & à l'inſtant même où ils ſe trouveraient expoſés au tire de cette pièce; mais le cap laiſſant à découvert la crête des murailles, ainſi que les habitations qui avoiſinent la Fortereſſe, l'eſcadre nous lâcha ſes bordées, & cette canonnade vive, mais infructueuſe, n'aurait ſervi qu'à accoutumer les Turcs au feu, ſi quelque choſe avait pu les aguerrir: ils diſparurent au premier coup, & j'eus peine à conſerver ſept à huit hommes pour ſervir la coulevrine, ſeul moyen de défenſe dont je pouvais diſpoſer. Il me fallait encore attendre que l'ennemi vînt ſe placer ſous ſa direction, cette pièce était immobile, mais cette immobilité même aſſura le premier coup qui fut tiré ſur la frégate d'avant-garde; cette frégate mit à culer auſſi-tôt, & le ſecond coup fut prêt pour le vaiſſeau qui ſuivit; cependant la canonnade des Ruſſes continua pardeſſus le cap, & la flotte vira de bord après nous avoir fait paſſer huit à neuf cens boulets ſur la tête. Je m'étais apperçu que pluſieurs de ces boulets éclataient en l'air, & l'on m'apporta quelques obus qui n'avaient point crevé. Cette tentative répétée trois jours de ſuite

dans le même ordre & à la même heure, en m'obligeant d'occuper ce poſte, m'empêchait de préparer des moyens de défenſe plus ſolides, & je tentai un expédient qui me parut propre à éloigner l'ennemi de la côte. A cet effet, en arrivant le ſoir aux Dardanelles, je fis ſortir une petite piece de canon priſe ſur les Vénitiens, & après avoir fait rougir des boulets, & chargé la piece en conſéquence, je donnai aux ſpectateurs, qui me ſuivaient toujours en foule, un petit échantillon de boulets rouges. Le Pacha, & les Turcs témoins de cette expérience, croyaient déja l'Empire Ottoman vengé de l'incendie de ſa flotte. On diſpoſa dans la nuit des grils, du charbon & des ſoufflets à la batterie du cap que les Ruſſes avaient juſques-là canonné de préférence; mais ſi les Turcs s'empreſſerent d'exécuter les ordres que je venais de donner, quelques Grecs furent ſans doute auſſi ſoigneux d'en prévenir les Ruſſes; leur flotte n'approcha plus de la côte, & leurs projets ſemblerent ſe fixer au ſiege de Lemnos.

Le premier uſage que je fis de la tranquillité que je venais de me procurer, fut de m'aſſurer des deux vaiſſeaux qui paraiſſaient être la pomme de diſcorde. Je me hâtai d'y faire jetter près de 400 Juifs qu'on raſſembla aux deux Châteaux, & qui malgré le jour du Sabbat travaillèrent à touer ces bâtimens pour les mettre hors de danger. Cette opération les éloignant en même tems de la ligne des courans, un vent frais qui ſouffla quelques jours après, fit remonter ces deux vaiſſeaux juſqu'aux ſeconds Châteaux, où leur artillerie était plus néceſſaire.

La ſurabondance des eaux que la Mer Noire reçoit

reçoit & qu'elle ne peut évaporer, versée dans la Méditerranée par le Bosphore de Thrace & la Propontide, forme aux Dardanelles des courans si violens, que souvent les bâtimens, toutes voiles dehors, ont peine à les vaincre. Les pilotes doivent encore observer, lorsque le vent leur suffit, de diriger leur route de manière à présenter le moins de résistance possible à l'effort des eaux. On sent que cette étude a pour base la direction des courants, qui renvoyés d'une pointe à l'autre forment des obstacles à la navigation, & feraient courir les plus grands risques si l'on négligeait ces connaissances hydrographiques. C'était assurément le seul genre d'instruction que les pilotes des deux vaisseaux Turcs fussent capables de me donner, & la marche de ces bâtimens me fit acquérir des lumières très-utiles pour déterminer les points de défense les plus avantageux du canal. Je vis en effet qu'une batterie placée sur la pointe des Barbiers, entre les premiers & les seconds Châteaux, en croisant son feu avec celui d'une autre batterie qui serait établie en Europe sur le cap opposé à distance convenable, donnerait aux Turcs l'avantage de canonner l'avant & l'arrière des bâtimens qui tenteraient de forcer le passage; tandis que les ennemis ne répondraient des deux bords qu'en présentant le côté aux courans, manœuvre qui ne pourrait manquer de les faire céder à l'effort des eaux. Cette disposition donnait encore à l'artillerie Turque, l'avantage d'employer utilement les boulets ramés sur des voiles, qui, tendues fortement par un vent frais, nécessaire pour tenter le passage, seraient bientôt déchirées & hors d'état même de garantir les bâtimens d'un naufrage à

la côte. Un autre motif non moins puiſſant me déterminait à adopter ce ſyſtême de défenſe. Ces batteries commandaient le mouillage des Taches blanches (1), elles entretenaient le feu preſque ſans interruption juſqu'aux Dardanelles, & il m'était démontré que cette diſpoſition garantiſſait Conſtantinople, ſi les Turcs voulaient ſeulement ſervir paſſablement l'artillerie que j'allais diſpoſer. Une autre pointe plus rapprochée des Châteaux des Dardanelles en Europe, appellée la pointe des Moulins, pouvant croiſer ſur les Barbiers & le Château d'Aſie, indiquait encore la conſtruction d'une batterie, & je me déterminai à en établir une quatrième ſur le bord du Simoys pour ſervir d'épaulement à la Fortereſſe qui y touche, & qui par la raiſon que j'ai déja dite n'était pas tenable.

Tandis que je m'occupais de ces diſpoſitions, & que l'on expédiait les ordres néceſſaires pour raſſembler les habitans des villages voiſins deſtinés à faire ce travail par corvée, Moldovandgy-Pacha, qui voulait ſans doute faire parler de lui, imagina de rétablir les murailles détruites d'un vieux Château de Génois, ſitué ſur le haut d'un cap, d'où l'on découvrait l'Archipel, & qui placé en vue de l'embouchure, était ſi élevé & ſi éloigné que les boulets n'arrivaient à la mer que pour s'y plonger par une parabole. Moldovandgy m'avait parlé de ſon projet, & quoiqu'il fût diſpendieux & ſans utilité pour la défenſe, je m'empreſſai d'y applaudir; je cédai auſſi aux inſtances que le Pacha me fit de grimper ſur ſon rocher pour viſiter

(1) Anſe du canal ſur la côte d'Aſie entre les premiers & les ſeconds Châteaux. C'eſt le ſeul mouillage du canal où l'ennemi eût pu tenter un établiſſement, après avoir forcé le paſſage du premier goulet.

ſes travaux ; j'y trouvai deux ou trois cens maçons, qui élevaient ſur d'anciens fondemens une muraille sèche de dix-huit pouces d'épaiſſeur, en même temps qu'un grand nombre de charpentiers fabriquaient dans cette enceinte le logement de la garniſon ; mais ce qui me parut le plus remarquable, ce fut l'empreſſement du Pacha à faire peindre avec une eau de chaux les nouvelles murailles qu'il faiſait élever. On peut juger par cette opération qu'il ne prétendait pas maſquer ſa batterie. L'ennemi pouvait l'appercevoir à dix lieues en mer ; mais il était difficile qu'il en fût effrayé. C'était cependant le ſeul but de Moldovandgy, & la terreur des Turcs était ſi grande, que tout moyen d'éloigner l'ennemi leur paraiſſait préférable à ceux de le vaincre, s'il tentait de forcer un paſſage que la nature avait préparé pour le rendre inexpugnable.

Ces diſpoſitions morales m'avaient déterminé à tracer les batteries ſur vingt-deux pieds d'épaiſſeur. Déja les habitans des villages voiſins réunis aux travaux élevaient ces épaulemens en terre & en faſcines ; mais à peine leur avait-on donné quelques tentes pour ſe mettre à l'abri des orages. Aucuns ſoins du gouvernement pour la ſubſiſtance de ces malheureux, dont les récoltes abandonnées pendant ce temps étaient journellement détruites ſous leurs yeux.

M. le Baron de Pontécoulant, qui avait accompagné M. le Comte de Saint-Prieſt à Conſtantinople, ſe propoſant de retourner en France, ne voulut pas partir dans des circonſtances auſſi inquiétantes pour l'Empire Ottoman ſans me faire une petite viſite, & prendre ſur les lieux mêmes

une idée préciſe des Dardanelles. Il y arriva dans le temps où mes diſpoſitions étaient tracées, ce qui ſuffiſait pour le mettre à portée d'en juger. Il put appercevoir avec autant de facilité le découragement, le déſordre & la nonchalance habituelle des Turcs. Le Pacha uniquement occupé à peindre en blanc les méchantes murailles qu'il élevait hors de la portée du canon, croyait faire aſſez pour moi en ne me contrariant pas, & le Commiſſaire de la Porte chargé de faire toutes les dépenſes que je jugerais convenables, négligeait celles qui auraient été utiles, & s'occupait à charger ſon regiſtre de toutes celles qu'il croyait pouvoir ſuppoſer. Le moral des Turcs était ſans doute l'ennemi le plus dangereux qu'ils euſſent à combattre; c'était auſſi celui qui me donnait le plus d'inquiétude. Mais comme dans les occaſions les plus difficiles, c'eſt toujours faire une grande faute que de négliger les petits moyens, je penſai à tirer parti de l'arrivée du Baron de Pontécoulant; & après lui avoir fait part de mon projet, je le préſentai au Pacha comme un Inſpecteur que l'Ambaſſadeur de France m'avait envoyé. Je le ſuppoſai chargé d'examiner l'état des Dardanelles, d'en rendre compte au Grand-Seigneur, & de partir enſuite pour la France, afin d'en informer l'Empereur, mon Maître. M. de Pontécoulant joua parfaitement ſon rôle, il montra toute la mauvaiſe humeur dont nous étions convenus, & ce ſtratagême donna au Pacha un peu plus d'activité. Ce Viſir crut auſſi devoir marquer à M. l'Inſpecteur les plus grands égards, & lorſque le Baron de Pontécoulant prit congé de lui, il me chargea de lui faire accepter un petit pré-

ſent en argent, ce qui chez les Turcs eſt toujours le comble de l'honnêteté. Nous ne pouvions être de cet avis ; mais comme un refus aurait perſuadé au Pacha qu'on avait intention de lui nuire à la Porte, & que cette opinion lui eût donné beaucoup d'humeur, j'engageai M. de Pontécoulant à vaincre la répugnance qu'il avoit pour les politeſſes orientales, & les bateliers qui l'avaient amené, en profitant du préſent, ſe trouverent fort bien de la délicateſſe Françaiſe.

Ce voyage dont la curioſité était le ſeul objet, & dont je venais de tirer un parti utile, devint bientôt pour le Grand-Seigneur, le motif de l'inquiétude la plus vive. En effet, M. de Pontécoulant, contrarié dans ſon retour par les vents du Nord, forcé de débarquer ſur la côte d'Europe, au-deſſus de Gallipoly, & d'y prendre des chevaux, arriva par terre à Conſtantinople. Les gardes de la Douane qui veillaient à la porte d'Andrinople l'arrêtent pour le viſiter : étonnés de voir un Européen, ils lui demandent qui il eſt, d'où il vient ; & ſur ſa réponſe qu'il eſt le Beyzadé de France (1), & qu'il arrive des Dardanelles ; les gardes perſuadés alors que c'eſt moi, le laiſſent paſſer ſans autre explication, & courent annoncer mon retour au Grand-Viſir. Celui-ci s'empreſſe d'en faire part au Grand-Seigneur ; la conſternation s'empare des eſprits, on croit les Dardanelles forcées, & Sa Hauteſſe envoie ſur le champ un homme de confiance à M. de Saint-Prieſt pour lui demander les détails qu'il ignore ; mais cet Ambaſſadeur en expliquant l'erreur, &

(1) Gentilhomme de France, expreſſion dont les Turcs ſe ſervaient depuis long-tems pour me déſigner.

en faiſant part au Grand-Seigneur des obſervations de M. de Pontécoulant, tranquilliſa ce Prince & ſes Miniſtres.

J'étais un ſoir chez Moldovandgy-Pacha auprès duquel je logeais, & qui commençait à me traiter avec aſſez de confiance, lorſqu'un Turc ſe préſente, & rappelle la promeſſe qu'il lui a faite de me parler en ſa faveur. Oui vraiment, me dit le Pacha, je vous recommande cet homme, vous pouvez en tirer un grand parti, il a des diſpoſitions ſurprenantes pour le jet des bombes. La moindre de vos leçons le fera exceller : nous venons de voir de lui une épreuve qui aurait eu le plus grand ſuccès ſans un accident dont on ne peut pénétrer la cauſe, mais dans lequel le mortier en crevant a mis ſept hommes ſur le carreau. Pendant ce diſcours j'examinais l'homme à talens, & je reconnus à la forme de ſon turban que c'était un crieur de Moſquée. Je le complimente ſur le bonheur qu'il a eu d'échapper à ſon épreuve, & le queſtionne ſur ſon procédé. J'ai, me dit-il, fait tout ce qu'il fallait faire, & quoique ce malheur ſoit arrivé à la première bombe que j'ai tirée, je ſuis bien certain de n'avoir rien omis de ce qui pouvait aſſurer le ſuccès. Voyons, lui dis-je, détaillez-moi vos opérations. D'abord, repliqua-t-il, le mortier diſpoſé ſur ſon affût, je l'ai dirigé vers la mer, j'ai rempli la chambre de poudre, & l'ai comprimée avec de la terre battue au maillet, après quoi j'ai rempli également de poudre une bombe de calibre. Vous voyez, interrompit le Pacha, qu'il eſt très-inſtruit. Pourſuivez, dis-je à ſon protégé. Je plaçai, continua-t-il, la bombe dans le mortier, & j'y mis le

feu..... Quoi ! ſans fuſée ? m'écriai-je. Ah ! malheureux, vous deviez être la première des victimes qui ont été ſacrifiées à votre ignorance ; & comment ſe peut-il qu'avec le nombre de mortiers deſtinés à la défenſe des Châteaux, il n'y ait pas un Bombardier qui ſache au moins qu'on ne tire pas des bombes ſans fuſée ? Cela prouve cependant, me dit alors le Pacha, qu'il lui manque peu de choſe pour devenir un habile homme, & je vous renouvelle la prière que je vous ai déja faite d'achever ſon inſtruction. Forcé en quelque manière de céder à tant d'ineptie, j'envoyai chercher le Garde-Magaſin, nous examinâmes ſes états, & nous n'y trouvâmes pas même les matières premières pour la compoſition des fuſées : cependant le Pacha inſiſtait pour le Crieur, & déſirait que je fiſſe une épreuve devant lui. J'avais ſans doute ſi peu d'intérêt à le ſatisfaire que cela ne valait pas la peine de s'en occuper ; mais comme on perd toujours infiniment à dire non aux ignorans, je me déterminai à faire monter par mon Charpentier un méchant tour ; je tournai quelques fuſées, je me procurai du ſalpêtre, du ſoufre, je préparai la compoſition, j'en chargeai pluſieurs devant mon éleve, je lui fis obſerver toutes les conditions qui en aſſurent le ſuccès ; & les bombes furent tirées le ſoir à la grande ſatisfaction de Moldovandgy, qui n'attendait plus qu'une ſemblable épreuve de ſon protégé pour l'inſtaller Bombardier en chef. Cependant la maladreſſe de cet homme était telle, que pendant pluſieurs jours de travail, il ne put parvenir à charger une fuſée de manière à pouvoir ſervir ; & ce nouvel éleve découragé du travail, mais non moins avide

de gloire, eut encore recours à ſon protecteur. Il réclama contre la difficulté du moyen que j'employais, ſollicita de nouveau ſon appui, afin de m'engager à lui montrer à tirer des bombes ſans fuſées. Ce qui paraîtra encore plus abſurde, c'eſt que Moldovandgy, ce Viſir qui avait fait lever le ſiége de Cotchim, & commandé enſuite l'armée Ottomane, eut encore l'ineptie d'adopter la propoſition de ſon protégé.

On jugerait par cette anecdote ſeule, combien les Turcs étaient peu en état de ſe défendre, & combien il était intéreſſant de cacher leur faibleſſe aux ennemis. Ce n'était cependant pas des Grecs dont l'eſpionnage était connu, qu'il fallait craindre une délation dangereuſe. Accoutumés à plier ſous le joug du deſpotiſme Ottoman, & auſſi peu inſtruits que les Turcs, tout ce qui appartenait à ces derniers avait droit de leur en impoſer. Mais il fallait éviter que les Européens ne rendiſſent compte de notre état, c'était l'objet de l'embargo qui fut mis auſſi-tôt après l'incendie de la flotte. Un grand nombre de bâtimens de toutes les nations était déja détenu aux Dardanelles, & depuis plus long-temps les Turcs avaient ceſſé de naviguer dans l'Archipel (1). Les fournitures que j'avais demandé à la Porte étaient arrivées, & je n'attendais plus aucun envoi,

(1) Pendant toute la guerre, les bâtimens neutres ont ſeuls été chargés du tranſport des bleds pour le compte du Grand-Seigneur, & la Porte donna aux Français une préférence qui fut très-utile aux Négocians établis à Conſtantinople.

On ne doit pas omettre de rappeller dans cette note une ſpéculation de commerce capable d'éclairer la politique des nations. Un bâtiment Anglais chargé de riz à la Caroline, ſe rendit en droiture à Conſtantinople, ſur la ſeule indication des papiers publics, il n'était adreſſé à perſonne, il vendit ſa cargaiſon dans le port.

lorſque je vis paraître une groſſe Saïque (1) qui deſcendait à pleines voiles. J'obſerve en même-temps que ce bâtiment loin de ſe ranger pour prendre le mouillage des autres bâtimens, conſerve la file du courant & ſe dirige entre les Châteaux. Je ſuppoſe alors que chargé de munitions, il s'approche des magaſins, mais j'apperçois bientôt des grappins à chaque bout de vergue; & je vis alors que la Porte, en ſe rappellant la demande que j'avais faite de l'eſclave Malthais pour la conſtruction des brûlots, s'était ſur ſon refus, empreſſée de le remplacer. Mais je n'en fus pas moins ſurpris de la prévoyance de l'inventeur qui hiſſait ſes grappins à 60 lieues de l'ennemi. Cependant le bâtiment ayant dépaſſé le mouillage, un coup de canon de chaque rive l'avertit de ployer ſes voiles; rien ne l'arrête. J'étais entré dans le Château d'Aſie pour voir de plus près cet incendiaire. On lui tira un ſecond coup de canon à boulet; & lorſque je vis qu'un troiſième coup dirigé plus près de lui ne l'arrêtait pas davantage, & qu'il était prêt à nous dépaſſer, je me déterminai à faire tirer deſſus, en recommandant toutefois de le ménager; l'adreſſe du canonier ne lui emporta heureuſement que ſa poulène. Mais le déſordre que cet événement répandit dans le bâtiment le fit arriver auſſi-tôt, & un détachement de la garde que j'avais envoyé à bord pour ſaiſir le Capitaine, après avoir fait mouiller le vaiſſeau, m'amena ce zélé Muſulman.

(1) Eſpèce de bâtiment Turc dont la conſtruction eſt particulièrement affectée à la Mer-Noire, ſans cependant être propre à aucun genre de navigation. En effet, ces navires ne pouvant tenir ſur les bords par un gros tems, périſſent fréquemment à la côte, lorſque forcés de faire vent arriere, ils n'ont pas aſſez d'eau à courir.

Il faut ſe peindre le ſanatiſme ignorant qui ſe dévoue, & croit pouvoir lui ſeul détruire la flotte ennemie, pour juger de la rage de ce forcené, lorſqu'il ſe vit arrêté dans ſa courſe & traduit au tribunal d'un Chrétien; nous étions tous des traîtres à ſes yeux, qui d'accord avec les Ruſſes l'empêchions d'aller venger les vrais Croyans de la honte de Tcheſmé. Il reprochait auſſi aux Turcs raſſemblés autour de moi, la déférence qu'ils me témoignaient. On fit de vains efforts pour le calmer; ce ne fut que le lendemain qu'il commença à entendre raiſon, & que ſa tête fut aſſez refroidie pour appercevoir toute la démence de la frénéſie qui l'avait agité.

Quelques ſoins que le Commiſſaire de la Porte eut pris de raſſembler les habitans des villages voiſins en état de travailler à élever les épaulemens des batteries, & d'y joindre quelques Juifs, ce nombre d'ouvriers était encore inſuffiſant, & je ne pouvais embraſſer à la fois tous les travaux. Ceux de la pointe des Barbiers avançaient cependant, malgré la peſte qui m'enlevait journellement des travailleurs (1). Forcé d'être conſtamment au milieu d'eux, cette maladie n'était pas le moindre des inconvéniens de ma poſition; mais ne pouvant éviter une communication néceſſaire, je m'abſtenais ſeulement de toutes celles qui n'étaient point utiles à mon travail, & lorſque quelque orage raſſemblait les ouvriers ſous les tentes diſpoſées à cet effet, je reſtais à la pluie, & je crois pouvoir attribuer à cette ſeule précaution d'avoir échappé à l'épidémie.

(1) Il y eut des jours où la peſte enlevait aux ſeuls travaux de la pointe des Barbiers juſqu'à 20 ouvriers, dont pluſieurs n'ont pas vécu trois heures après le premier ſymptôme de la maladie.

J'ai déja obſervé que le Gouvernement ne donnait aucun ſoin à la ſubſiſtance des ouvriers. Ceux-ci le maudiſſaient, & je crus ne pas devoir manquer cette occaſion de me faire bénir, en chargeant tous les matins le bateau qui me conduiſait de melons d'eau & de pain que je faiſais diſtribuer aux ouvriers, avant de les mettre à l'ouvrage.

Un Turc habitant du Château d'Europe, & l'un des chefs du canton, après avoir ſuivi aſſiduement les travaux que je faiſais faire, & s'être eſſayé pluſieurs fois lui-même à lier des ſauciſſons & à les placer, me pria de lui abandonner l'exécution de la batterie que j'avais tracée à la pointe des moulins ſituée dans ſon voiſinage. Mes ouvriers ſont prêts, ajouta-t-il, je vous réponds qu'ils feront de bonne beſogne, & je ne vous demande que de venir m'inſpecter quelquefois. Le zèle & l'application de ce Turc m'avaient diſpoſé favorablement ; j'acceptai volontiers ſa propoſition. Dès le lendemain matin le rivage était couvert de chariots chargés de branchages, & j'y vis le nouvel ingénieur la harre à la main, montrant aux ouvriers l'uſage qu'ils devaient en faire. Scrupuleuſement attaché à ma méthode, mon émule ne négligea pas de régaler à ſes frais les pauvres gens qui travaillaient ſous ſes ordres. Cette batterie fut une des mieux exécutées ; cependant le Commiſſaire de la Porte, étonné du zèle de ce Turc, de ſon intelligence, & plus frappé ſans doute de la dépenſe qu'il faiſait par pure généroſité, en rendit compte à la Porte, & reçut ordre de louer ſon zèle & de lui compter 300 piaſtres à titre d'indemnité. Le Turc mandé

à cet effet, après avoir reçu assez froidement les complimens du Commissaire, finit par refuser absolument l'indemnité qu'on lui offrait. Il ajouta que ce serait perdre tout le fruit de la bonne œuvre dont il s'occupait que d'en recevoir le prix, & qu'il serait trop honteux pour l'Empire Ottoman, de voir un Français se sacrifier pour sa défense, tandis qu'aucun Turc ne daignerait y employer ses talens & ses facultés. Quelques instances qu'on lui fît, ce bon patriote fut inébranlable, & l'admiration du Commissaire durait encore, lorsque j'arrivai chez lui. Il ne fut pas moins surpris de ne pouvoir me faire partager son étonnement : cela est cependant incroyable, me dit-il, en fixant les quinze piles d'écus rangées par terre ; & je ne concevrai jamais qu'on puisse refuser une pareille somme. Rien de si rare en effet que de trouver un Turc scrupuleux & délicat sur cet article.

Les troupes destinées par le Grand-Seigneur à la défense du Détroit arrivaient de toutes parts ; elles composaient un corps de 30,000 hommes, dont 15 mille Asiatiques & 15 mille de la Turquie Européenne. Mais cette multitude, dont j'ai déjà donné une idée, plus capable d'accroître le désordre que de servir à la défense des batteries, pouvait à peine être contenue par la rigueur du Pacha, dont tous les talens pour le maintien de l'ordre, se réduisaient à diminuer le nombre des mutins par le nombre des exécutions.

Malgré les inconvéniens & les embarras que nous causait l'indiscipline de ces troupes, la nécessité de présenter au moins par le nombre une apparence de forces capable d'en imposer à

l'ennemi, nous contraignait d'employer tous les moyens capables d'empêcher la déſertion, dont nous étions conſtamment menacés. L'expédient qui me parut le plus convenable, fut de ſéparer toutes ces troupes de leurs habitations reſpectives, par l'intervalle d'un bras de mer, en faiſant paſſer les 15 mille Aſiatiques en Europe, & les 15 mille Européens en Aſie. Ces diſpoſitions faites, la difficulté d'échapper à la ſévérité qui puniſſait les déſordres, les rendit un peu moins fréquens; mais rien ne pouvait vaincre la lâcheté de ces miſérables, qui n'avaient pas honte d'annoncer hautement leur répugnance à occuper les batteries. Je travaillai cependant à les perfectionner, & après avoir fait entourer celle des Barbiers d'un chemin couvert pour la préſerver d'une ſurpriſe par terre, je me rapprochai des Châteaux où j'avais établi mes atteliers pour la conſtruction des affûts dont nous manquions abſolument.

Il y avait long-temps qu'aucun bateau n'était entré dans le canal, lorſque nous en vîmes paraître un rempli de Turcs armés juſqu'aux dents; ils conduiſaient ſept malheureux Grecs propriétaires de cette petite barque. Celui des Turcs qui paraiſſait commander aux autres, met pied à terre, annonce au peuple aſſemblé une priſe Ruſſe, & demande à parler au Pacha. Introduit ſur le champ, il affirme que ces priſonniers ſont des eſpions Ruſſes : leur mort eſt déja prononcée; mais il réclame en même-temps contre l'inſolence d'un de ces prétendus eſpions qui, maître du bateau & attaqué à force ouverte, a oſé le coucher en joue, & pour réparation de cet outrage, il demande au Pacha la permiſſion d'être

lui-même l'exécuteur de ce coupable. Pendant que l'on procédait au jugement, & que cette étrange faveur ſe demandait, je m'occupais de ſuppléer par des informations exactes à cette même formalité que la juſtice du Pacha croyait pouvoir négliger; j'appris que ces malheureux Grecs habitans de Mételin, n'en étaient ſortis que pour aller à la pêche, & n'avaient d'autre tort que d'avoir réſiſté précédemment aux vexations de ce Turc; il avait épié leurs démarches pour aller les attaquer ſous le ſpécieux prétexte d'eſpionnage, & l'exécution ſuivit de ſi près la ſentence, que ne pouvant la prévenir, je n'eus en m'éclairant que l'affreuſe certitude d'avoir vu périr des innocens.

On a déja vu par la deſcription des Châteaux que la nombreuſe artillerie qu'ils contenaient ne pouvait être utile à la défenſe du canal, qu'en la diſpoſant plus avantageuſement. Le Symois, ce fleuve ſi célèbre, mais qui n'eſt en effet qu'un petit ravin où les eaux des pluies forment un torrent, deſcend de la montagne & ſe jette à la mer au-deſſous du Château d'Aſie. Il me parut avantageux d'établir une batterie qui ſervant d'épaulement au Château contiendrait une partie de ſon artillerie, & dont les approches ſeraient défendues par ce ravin. Par cette diſpoſition, j'embraſſais le côté du Château dont l'artillerie enfilait le canal. C'eſt auſſi dans cette vue que les Turcs y avaient placé un énorme pierrier, dont le boulet en marbre peſait 1100 livres. Cette pièce fondue en bronze ſous le règne d'Amurat, était compoſée de deux morceaux réunis par une vis, à l'endroit qui ſépare la chambre de la volée,

comme un piſtolet à l'Anglaiſe. On juge bien que cette pièce, dont la culaſſe était appuyée contre un maſſif de pierre, n'était portée que par des tronçons de poutres échancrées & diſpoſées à cet effet, ſous une petite voûte qui lui ſervait d'embraſure. Je ne pouvais employer cet énorme pierrier dans les ouvrages extérieurs, & comme ils étaient diſpoſés de manière à en maſquer le tir, les Turcs murmuraient de l'eſpèce de mépris que je paraiſſais faire d'une bouche à feu, ſans doute unique dans l'univers. Le Pacha me fit des repréſentations à cet égard. Il convenait avec moi que la difficulté de charger cette pièce, ne permettait, en cas d'attaque, d'en tirer qu'un ſeul coup; mais il croyait ce coup ſi meurtrier, & la portée du boulet ſi étendue que, ſelon l'opinion générale, ce pierrier devait à lui ſeul détruire la flotte ennemie. Il m'était plus aiſé de céder à ce préjugé, que de le détruire, & ſans changer le plan de défenſe, je pouvais, en coupant l'épaulement ſur la direction de cette pièce en ménager le tir; mais je voulus avant juger l'effet de ſon boulet: l'aſſemblée frémit à cette propoſition, les vieillards aſſurèrent d'après une ancienne tradition que cette pièce, qui n'avait cependant jamais été tirée, devait produire un tel ébranlement, que le Château & la Ville en ſeraient renverſés. Il eût été poſſible en effet qu'il tombât quelques pierres de la muraille; mais j'aſſurai que le Grand-Seigneur ne regretterait pas cette dégradation, & que la direction de cette pièce ne permettait pas de ſuppoſer que la Ville pût ſouffrir de l'exploſion qu'elle produirait. Jamais canon n'avait eu ſans doute une réputation plus redoutable, amis, ennemis,

tout devait en ſouffrir. Il y avait un mois qu'on s'était déterminé à charger ce pierrier dont la chambre contenait 330 livres de poudre. J'envoyai chercher le maître Canonnier pour en préparer l'amorce. Ceux qui m'entendirent donner cet ordre, diſparurent auſſi-tôt pour ſe mettre à l'abri du danger qu'ils prévoyaient. Le Pacha lui-même ſe préparait à la retraite, & ce ne fut qu'après les plus vives inſtances & la démonſtration la plus préciſe, qu'il ne courait aucun riſque dans un petit Kiosk, ſitué à l'angle du Château, d'où il pourrait cependant obſerver l'effet du boulet, que je parvins à lui faire occuper ce poſte; il me reſtait à déterminer le maître Canonnier, & quoiqu'il fût le ſeul qui n'eut pas fui, tout ce qu'il me dit pour intéreſſer ma pitié n'annonçait pas ſon courage. Ce ne fut auſſi qu'en lui promettant d'être de moitié, que je parvins à l'étourdir plutôt qu'à l'animer. J'étais ſur le maſſif de pierre derrière la pièce lorſqu'il y mit le feu: une commotion ſemblable à celle d'un tremblement de terre précéda le coup. Je vis alors le boulet ſe ſéparer en trois morceaux à la diſtance de 300 toiſes, & ces quartiers de rocher traverſer le canal, s'élever à ricochets ſur la montagne oppoſée, & laiſſer la ſurface de la mer écumante ſur toute la largeur du canal. Cette épreuve, en diſſipant les craintes chimériques du peuple, du Pacha & des Canonniers, me démontrait auſſi le terrible effet d'un ſemblable boulet, & je coupai l'épaulement dans ſa direction.

Cette batterie qui couvrait le Château, était deſtinée à contenir une partie de la groſſe artillerie, aux affûts de laquelle je faiſais faire les réparations

rations les plus urgentes, depuis mon arrivée aux Dardanelles, par un Charpentier Français que j'avais débarqué à cet effet, & dont l'intelligence m'a été conſtamment de la plus grande utilité.

Dans le nombre des pièces qui devaient entrer en batterie, une énorme coulevrine de ſoixante livres de balle, était tellement engagée ſous la voûte qui lui ſervait d'embrâſure, que cet inconvénient, joint à ſon grand poids, rendait inſuffiſans les moyens ordinaires de tranſporter les pièces. Je demandai aux vaiſſeaux de guerre les apparaux dont j'avais beſoin; mais la marine du Grand-Seigneur était ſi mal outillée, que mes recherches furent vaines; je ne pus m'empêcher d'en faire quelques reproches au fameux Haſſan Pacha, qui n'était alors que Capitaine de pavillon de l'Amiral. Cet homme, que l'on a vu depuis ſe diſtinguer par ſa témérité, m'offrit alors l'occaſion de juger qu'il croyait que la bonne volonté pouvait remplacer les connoiſſances qui exigent la plus profonde étude. Que voulez-vous faire, me dit-il, de cordages & de mouffles? A quoi bon ces moyens, quand nous avons des bras à votre diſpoſition; montrez-moi le poids que vous voulez mouvoir, le lieu où il doit être tranſporté, j'en fais mon affaire. Quoi! lui dis-je, vous voulez porter à bras une pièce de canon qui pèſe plus de ſept mille livres? combien d'hommes y mettrez-vous? Cinq cents, s'il le faut, me répliqua-t-il vivement; qu'importe le nombre, pourvu que la beſogne ſe faſſe? Je vois, dis-je au Pacha qui était préſent à cette ſingulière diſcuſſion, que le brave Haſſan ne connaît rien d'impoſſible;

allons voir où ſes cinq cents hommes pourront placer leurs mains.

Tandis que Haſſan raſſemblait ſes moyens, & que nous nous préparions à aller juger de l'emploi qu'il pourrait en faire, j'envoyai mon Charpentier prendre ſur un bâtiment Français, ſix matelots avec les cordages & les poulies de bronze que j'avais inutilement cherchées ſur le vaiſſeau Amiral. Arrivés avec le Pacha, auprès de la coulevrine, nous ne tardâmes pas à voir paraître Haſſan & ſes vigoureux compagnons, également convaincus du ſuccès que leur Chef m'avait promis; mais les trente premiers qui ſe précipitèrent au travail, en entourant cette pièce qui pouvait à peine les contenir, réduiſirent leurs camarades à n'être que ſpectateurs des vains efforts qu'ils firent pour la mouvoir. Cette première tentative fut renouvellée par d'autres hommes dont les efforts ſe trouvèrent également impuiſſans. Haſſan piqué des premières difficultés, s'étonne de la réſiſtance qu'il éprouve, & venait d'avouer ſa défaite, lorſque les ſix matelots que j'avais demandé, arrivèrent avec les outils néceſſaires; tout fut bientôt diſpoſé, & en moins d'un quart-d'heure la pièce fut conduite ſur ſa plate-forme. Il reſtait à la mettre ſur ſon affût, & ce fut alors que Haſſan, ne croyant pas mes ſix matelots ſuffiſans à beaucoup près pour cette manœuvre, m'offrit encore le ſecours des ſiens. A quoi bon, lui dis-je, à mon tour, quatre de mes gens ſuffiſent. J'envoyai auſſi-tôt chercher une chèvre que j'avais fait conſtruire, & dont les Turcs ne connaiſſaient pas l'uſage. Ce ne fut pas non plus ſans une extrême admiration, qu'ils virent cette énorme

pièce s'enlever avec facilité, ſous les efforts de quatre hommes ſeulement, & cette manœuvre très-peu remarquable par-tout ailleurs, fit un grand effet ſur Haſſan & ſes compagnons.

On a déja vu que l'Eſcadre Ruſſe en s'éloignant des boulets rouges que j'avais fait préparer, était allée former le ſiége de Lemnos; cependant il ſe paſſait peu de nuits ſans que la terreur qui voit toujours ce qu'elle redoute, ne nous donnât quelque alerte, & lorſque les canons des premiers Châteaux qui prodiguaient leurs boulets au premier fantôme que les gardes croyaient voir, ſe faiſaient entendre, ceux des Dardanelles voyaient déja l'ennemi ſous leurs batteries. Le déſordre qui régnait alors, annonçait aſſez celui qu'aurait occaſionné un danger réel. Ce fut auſſi pour faire perdre aux Turcs l'habitude de s'effrayer inutilement, & leur procurer le moyen de diſtinguer leur ennemi, avant que d'en rien craindre, que je préparai des balles à feu pour les tirer à la première alerte. Cet expédient réuſſit au-delà de mes ſouhaits, & le moyen de porter promptement un grand foyer de lumière du côté de l'ennemi, perſuada bientôt aux Turcs, que pouvant le voir ſans en être vus, la nuit même leur était devenue favorable.

Les travaux étaient achevés, l'artillerie placée, les dépôts de munitions ſuffiſamment garnis, & il ne me reſtait plus qu'à faire occuper les batteries; mais il me fallait, avant tout, établir dans l'opinion publique, que des épaulemens de vingt-deux pieds d'épaiſſeur, garantiſſaient plus ſûrement la vie des hommes que des murailles ſèches qu'on pourrait culbuter à la première volée: l'habitude avait prévalu, il me revenait de toutes parts que

les troupes deſtinées aux batteries, ne s'y rendraient que pour avoir l'air d'obéir, & dans le ferme deſſein de les abandonner à la première apparition de l'ennemi. Je me déterminai alors au choix d'un expédient qui aurait été ſouverainement ridicule s'il n'eût pas été le ſeul capable de convaincre l'ignorance. J'indiquai pour le lendemain, à dix heures du matin, l'épreuve des batteries. Je me rendis ſeul de ma perſonne à celle des Barbiers, en même-tems que mes gens furent occuper la batterie oppoſée, afin d'en pointer l'artillerie ſur l'épaulement qui me couvrait, & la ſervir auſſi-tôt que le bateau qui m'aurait mené ſe ſerait mis à l'écart. La foule s'était rendue avec empreſſement à ce nouveau ſpectacle, & tous les boulets du calibre de trente-ſix, en s'enterrant dans l'épaulement, derrière lequel je m'étais placé, ſans y cauſer aucun dommage, perſuadèrent aux Turcs qu'ils pouvaient prendre ma place ſans danger; ils montrèrent cependant une préférence marquée pour la batterie éprouvée; mais on parvint à leur perſuader que toutes les autres avaient le même avantage. La diſpoſition des ouvrages depuis l'embouchure du canal, juſqu'à la pointe de Nagara, où j'avais établi les dernières batteries, oppoſait aux ennemis des feux croiſés & non interrompus pendant l'eſpace de ſept lieues; je pouvais préſumer d'ailleurs que n'ayant jamais eſſayé de forcer le paſſage, lorſque le canal était ſans défenſe, les Ruſſes avaient abandonné ce projet. Je ſentis encore que ma préſence à Conſtantinople ſerait plus utile qu'aux Dardanelles, pour la défenſe même des Châteaux, ſi je parvenais à y perfectionner la conſtruction des

affûts & l'école de l'artillerie; deux objets également intéreſſans & également négligés.

La petite rade de Nagara, où plus de ſoixante bâtimens Européens étaient détenus, m'offrait la facilité de noliſer un bâtiment Français, ſur lequel je m'embarquai, & qui me conduiſit juſqu'à ſix lieues de Conſtantinople, où nous trouvâmes le vent contraire; mais j'avais trop d'impatience de ſuivre mes opérations pour céder à cette difficulté, & m'étant procuré un bateau grec armé de quatre rameurs, je me tranſportai à Conſtantinople. Mon premier ſoin fut de faire obſerver au gouvernement, que ſi la Capitale n'avait plus à craindre l'apparition de la flotte Ruſſe, il n'était pas moins utile pour ſa tranquillité, d'empêcher les petits débarquemens que l'ennemi pouvait opérer dans le Golfe d'Enos; en effet, on n'avait pris aucunes meſures pour garder cette côte, & quoique ces incurſions n'euſſent eu d'autre objet que celui de ravager quelques villages, la diſpoſition des eſprits était telle, que la nouvelle du débarquement de deux cents hommes en groſſiſſant le nombre juſqu'à ſon arrivée dans la Capitale, y aurait apporté le plus grand déſordre. Ces conſidérations préſentées de ma part au Grand-Seigneur, déterminèrent Sa Hauteſſe à élever ſon Sélictar à la dignité de Pacha à trois queues, avec le titre de Séraskier ſur cette côte; mais j'appris bientôt que cet homme rendu à ſon poſte, n'avait autour de lui que quelques valets plus capables de vexer le pays que de le défendre; & ſur ce que je repréſentai au Viſir, l'inconvénient de ſe repoſer ſur un Général qui manquait de troupes : Tant pis pour lui, me répondit-il froide-

ment; il eſt chargé de défendre la côte, ſi les ennemis débarquent, ſa tête en répondra. Lorſqu'une ſemblable garantie parait ſuffiſante dans un Etat, rien ſans doute ne peut le préſerver des malheurs de la guerre, que la négligence de ſes ennemis.

Ce n'eſt auſſi qu'à cet avantage que la Porte dut les premiers ſuccès de Haſſan. Ce Turc que j'avais laiſſé aux Dardanelles, où l'on a vu qu'il faiſait peu de cas des forces méchaniques, avait conçu le projet d'aller avec 4000 volontaires, ſur de petits bateaux, & ſans aucune artillerie, débarquer à Lemnos, pour en faire lever le ſiége, & faire partir la flotte Ruſſe. Ce projet m'avait paru fou; on ne pouvait en effet le juſtifier qu'en préſumant qu'aucune frégate garde-côte en obſervation, ne ſe trouverait à portée de noyer ces aventuriers; que leur débarquement s'opérerait aſſez ſecrétement pour que les troupes occupées du ſiége, n'en reçuſſent aucun avis; que ſurpriſes par Haſſan, elles ne prendraient d'autre parti que celui d'une fuite honteuſe vers le Port S. Antoine; que pourſuivies juſqu'au rivage, la protection de leur eſcadre, loin de les inviter à faire tête, ne leur inſpirerait que le déſir de s'y réfugier; & qu'enfin, après les avoir fait s'embarquer dans le plus grand déſordre, Haſſan & ſes compagnons, le piſtolet à la main, verraient de deſſus la plage une eſcadre de ſept vaiſſeaux de ligne, lever l'ancre avec précipitation. J'avais cru devoir combattre ce projet à Conſtantinople; mais après l'avoir diſcuté avec le Viſir, il me répondit froidement, je conçois tout le ridicule du plan que Haſſan propoſe, mais ce ſera 4000 co-

quins de moins, cela vaut bien une victoire. Ce ne fut que sous ce point de vue qu'on lui permit d'agir, & c'est avec des moyens aussi insuffisans que l'heureux Hassan exécuta, ou plutôt vit opérer l'impossible.

Je m'étais servi des moyens secrets qui me rapprochaient du Grand-Seigneur, pour faire sentir à ce Prince la nécessité de pourvoir l'artillerie des Dardanelles, d'affûts mieux construits, & de Canonniers plus habiles. L'armée Turque détruite, ou du moins totalement dissipée à l'affaire de Craoul, avait déja fait penser à Sa Hauteſſe que la promptitude du feu de l'artillerie Russe, était le principal motif du découragement de ses troupes; elle me fit demander si je pourrais former des Canonniers à ce genre d'exercice inconnu jusqu'alors aux Turcs (1), & sur ma réponse, elle ordonna au Visir & à ses Ministres de conférer avec moi sur cet objet, & de favoriser tous les moyens que je croirais utiles.

Si dans le moment de la détresse où Constantinople se trouvait par l'incendie de la flotte Ottomane, les Ministres Turcs m'avaient vu avec plaisir accepter une commission qui marquait de la part du Grand-Seigneur, une confiance dont ils n'étaient pas jaloux, ils ne virent pas du même œil cette même confiance, s'étendre sur des objets dont la manutention servait également leur avidité & celle de leurs protégés; cependant Sultan Mustapha était trop absolu pour qu'on osât faire valoir contre moi la loi fanatique, ou l'usage

(1) Leur artillerie était si mal servie, que dans le journal d'un siége, envoyé par les Turcs, ils annonçaient avec emphase, qu'après avoir passé toute la nuit à charger leurs canons, ils avaient fait un feu d'enfer le matin.

abſurde qui ne permet pas aux vrais Croyans d'accepter les ſervices d'un Chrétien. D'ailleurs le premier pas était fait, & les Miniſtres qui commençaient à me jalouſer, ſe réduiſirent à exiger ſeulement que je gardaſſe l'incognito. Le nom du Grand-Seigneur employé pour me faire prendre le vêtement d'Interprête, ſous le ſpécieux prétexte que la populace verrait avec peine un Européen s'occuper des détails juſqu'alors confiés aux ſeuls Muſulmans, ne me perſuada, ni que le Grand-Seigneur avait eu cette ridicule prévoyance, ni que la populace, après m'avoir vu commander aux Dardanelles, me verrait, avec chagrin, chargé d'opérations en apparence bien moins importantes. Je crus cependant devoir céder un moment à la baſſe jalouſie des Miniſtres: je connaiſſais leur côté faible; le Grand-Seigneur voulait m'employer, il voulait tout vivement, & ſes Miniſtres redoutaient & ſon impatience, & l'opinion qu'il avait de leur incapacité. Ils craignaient ſans doute auſſi que je ne profitaſſe de mon crédit ſur ſon eſprit, pour opérer quelque mutation; mais ſi cette crainte juſtifiait le deſir qu'ils avaient de m'éloigner, elle ne pouvait leur offrir qu'un danger éventuel, & cette crainte devait toujours céder à un danger plus preſſant, celui de mécontenter leur Maître; ce fut auſſi, muni de cette arme qu'il dépendait de moi de tourner contr'eux, que je me rendis à la Porte, en prenant d'abord le maintien grave qui convenait à mon nouveau vêtement: j'écoutai froidement les différens objets que le Viſir était chargé de traiter avec moi. L'école de promptitude était celui dont le Grand-Seigneur déſirait que je m'occupaſſe au plutôt. Je vis bien, à la vivacité

que le Viſir mettait dans les inſtances qu'il me fit à cet égard, que le Grand-Seigneur ne lui avait pas laiſſé le choix des moyens que je devais employer; & continuant dans la ſeconde conférence, que j'eus le lendemain à ce ſujet, d'affecter une nonchalance & une lenteur à me mouvoir, qui ne m'était pas habituelle, le Viſir me demanda avec empreſſement, ſi j'étais incommodé, ou ſi j'avais quelque ſujet de mécontentement capable de diminuer mon zèle. Rien de tout cela, lui dis-je, j'éprouve ſeulement l'effet phyſique de la robe que vous m'avez fait prendre, elle invite au repos, une ſorte d'apathie qu'elle procure, ſans doute, commence à me gagner, & ſi vous perſiſtez à vouloir que je la conſerve, je ſerai bientôt au niveau de tout ce qui vous entoure. Vous croyez donc, me dit en riant le premier Miniſtre, que notre habit nuit à notre activité? Cela pourrait bien être, continua-t-il! Quoi qu'il en ſoit, comme le Grand-Seigneur connaît la vôtre, déſire en faire uſage, & s'en prendrait à nous, s'il la voyait diminuer, vêtiſſez-vous commodément, demandez-nous ce dont vous avez beſoin, & faites, je vous prie, la plus grande diligence, pour préparer l'eſſai du tir de promptitude dont le Grand-Seigneur veut être témoin. La Porte m'envoya le lendemain matin un Officier d'Artillerie en habit de cérémonie, chargé de m'accompagner par-tout, de me précéder le bâton à la main, & de veiller à ma ſûreté, ainſi qu'à ma libre entrée dans les fonderies, dans les arſenaux & autres lieux où je pourrais avoir beſoin.

Je trouvai heureuſement deux petites pièces de quatre priſes ſur les Ruſſes, dans la guerre qui

avait précédé le traité de Belgrade, mais il fallait les faire monter & outiller; la néceſſité de former des ouvriers à ce nouveau genre de travail, me rendit ce premier eſſai d'autant plus pénible, & d'autant plus fâcheux, que la peſte qui enleva cette année 150 mille ames à Conſtantinople, était alors dans ſa plus grande force. Obligé de diriger moi-même les ouvriers, dont pluſieurs étaient attaqués de cette maladie, je n'avais pour m'en préſerver, que l'odeur ſalubre des forges, j'y ajoutais la précaution de n'employer que le bout de ma canne, pour diriger l'ouvrage, & ce qui, peut-être, contribua plus que tout cela à me préſerver de ce fléau, ce fut de ne jamais me livrer aux funeſtes idées qu'il préſente.

Les Juifs qui s'emparent toujours de l'induſtrie qu'on néglige, ou qu'on mépriſe, ſont à Conſtantinople, en poſſeſſion de tous les ouvrages où l'on emploie le poil de cochon, ils me ſervirent utilement pour la fabrication des fouloirs. Je travaillais trop en public, pour que la moindre de mes opérations ne fût pas connue; mais j'ignorais ce qu'elles pouvaient avoir de ſcandaleux. On m'avait annoncé que le Grand-Seigneur devait aſſiſter aux premières leçons que je donnerais au détachement de 50 Canonniers Turcs, deſtinés à être mes élèves. Cependant le Viſir prévenu que ma petite artillerie était prête, fit dreſſer ſes tentes à Kiathana (lieu de l'école), & j'appris alors qu'au lieu de la viſite du Grand-Seigneur, je n'aurais que celle de ſes Miniſtres. Je m'y rendis de grand matin, pour recevoir cette petite Cour. Le Chef de l'artillerie m'avait précédé, & me fit ſaluer en arrivant; il voulait ſans doute, par des

politeſſes dont je ne me méfiais pas, maſquer la petite trahiſon qu'il m'avait préparée, & que je ne pouvais prévoir.

L'ordre établi pour la marche des Miniſtres de la Porte, devait faire arriver tous les ſubalternes à la ſuite du Grand-Viſir, & je commençai à ſoupçonner quelque avanie, en voyant paraître d'abord le Grand-Tréſorier. Je m'avance à ſa rencontre : Où ſont les pièces que vous avez fait préparer, me dit-il, avec un air préoccupé? Là, lui répondis-je, au milieu de cette foule qui les entoure; en effet, plus de dix mille ames étaient ſorties de la Ville pour voir cette nouvelle manière de tirer le canon; ce ne fut pas non plus ſans difficulté que nous pénétrâmes au travers d'une populace qui ne connaît aucuns égards, & qui ne cède jamais qu'à la violence. La première obſervation du Grand-Tréſorier, m'éclaira ſur la chicane qu'on voulait me faire. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, me dit-il, en montrant les fouloirs garnis en broſſe, pour ſervir d'écouvillon? Je feignis de ne pas appercevoir le but de cette queſtion. C'eſt un fouloir, lui répondis-je : Fort bien, me répliqua-t-il; mais je vous demande ce qui l'environne?

LE BARON.

C'eſt l'écouvillon.

LE TRÉSORIER.

Ce n'eſt pas non plus cela que je vous demande. Il ſemble que vous ayez oublié le Turc; mais je vais m'expliquer plus clairement : de quoi eſt compoſée cette broſſe?

LE BARON.

J'ai pu ne pas vous entendre ; mais il me ſemble que vous n'avez beſoin que de vos yeux pour voir que c'eſt du poil.

LE TRÉSORIER.

C'eſt auſſi ce que j'apperçois très-diſtinctement, mais il reſte à ſavoir quelle ſorte de poil.

LE BARON.

Oh ! puiſque vous voulez que je vous le nomme, c'eſt du poil de cochon, le ſeul propre à cet uſage.

LE TRÉSORIER.

Et voilà préciſément celui dont nous ne pouvons nous ſervir.

LE BARON.

Il faudra cependant bien vous y réſoudre, & ſi pour vous y autoriſer, le Fedfa du Mufti eſt néceſſaire, je me charge de l'obtenir.

Ici la foule qui nous entourait, & qui avait déja murmuré ſourdement, éclata par le cri général de *Dieu nous en préſerve.* Le Grand-Tréſorier en pâlit, & me prenant par le bras, de grace, me dit-il d'une voix tremblante, ne prononcez pas le nom du Mufti. Voulez-vous nous faire mettre en pièces ? Mais j'étais ſi animé contre tant d'abſurdités, que ſans égard pour cet avis, je dis en élevant la voix : A quoi ſert ce ridicule tintamare pour du poil de cochon, lorſque toutes

vos moſquées en ſont pleines. Ce dernier mot que je n'avais pas lâché ſans motif, mit le comble à l'agitation du peuple & à l'effroi du Grand-Tréſorier, qui croyait déja voir enſanglanter la ſcène. Je montai auſſi-tôt ſur l'affût d'un canon, d'où regardant la foule dont les murmures fanatiques avaient redoublé, le mot ſilence que je prononçai fortement, & dont elle fut étonnée, me tint lieu du droit de lui en impoſer. Profitant auſſi-tôt du calme momentané que j'avais opéré: N'y a-t-il pas parmi vous, m'écriai-je, quelque Peintre? qu'il paraiſſe, & nous juge. Un vieillard vénérable éleve alors la voix, je ſuis Peintre, me dit-il, que voulez-vous? Je veux, lui repliquai-je, ſi vous êtes bon Muſulman, que vous diſiez la vérité, en répondant aux queſtions que je vais vous faire. Pendant cette ſcène, le Grand-Tréſorier que j'avais également étonné, s'était un peu remis de ſa frayeur, & ſoupçonnant que j'avais envie de me ſervir du Peintre pour nous tirer d'affaire, il le fit approcher, & lui ordonna d'être exact dans ſes réponſes.

LE BARON *au Peintre.*

Avez-vous peint l'intérieur de quelque Moſquée?

LE PEINTRE.

Pluſieurs, & des plus conſidérables.

LE BARON.

De quels outils vous êtes-vous ſervi?

LE PEINTRE.

De pluſieurs couleurs.

LE BARON.

Souvenez-vous que vous êtes Muſulman, que vous devez hommage à la vérité. Pourquoi tergiverſez-vous; la couleur n'eſt pas un outil, c'eſt un moyen; vous vous ſerviez de broſſes; de quoi ſont faits ces gros pinceaux?

LE PEINTRE.

Ils ſont d'un poil blanc. Nous les achetons tout faits, & nous ne les préparons pas.

LE BARON.

Vous ſavez cependant de quel animal eſt ce poil, & c'eſt ce qu'il faut me dire?

LE TRÉSORIER *au Peintre.*

Oui, tu dois dire la vérité; il eſt important de la ſavoir.

LE PEINTRE *au Tréſorier en élevant la voix.*

En ce cas, Seigneur, je la dirai, tous nos pinceaux ſont de poil de cochon.

LE BARON *au Peintre.*

Fort bien; mais ce n'eſt pas tout, qu'eſt devenu le poil, après vous être ſervi de vos pinceaux; & la Moſquée achevée, qu'avez-vous rapporté au logis?

LE PEINTRE.

Ma foi, je n'y ai rapporté que les manches, & le poil eſt reſté au mur.

LE BARON.

Vous voyez donc que puiſque le poil de cochon ne ſouille pas vos Moſquées, il n'y a nul inconvénient à vous en ſervir contre vos ennemis.

Le cri de *louange à Dieu*, fut la réponſe que le peuple fit unanimement, & le Grand-Tréſorier ſaiſi d'une joie d'autant plus vive qu'elle ſuccédait à la crainte, ſe débarraſſe auſſi-tôt d'une ſuperbe peliſſe de martre de Sibérie, la jette à terre, s'empare d'un des fouloirs, le fait jouer dans l'ame de la pièce : allons, mes amis, dit-il, ſervons-nous de cette nouvelle invention pour le ſalut & la gloire des vrais Croyans.

Le ridicule dénouement de cette ſcène était ſans doute digne de ſon ſujet. Le Tréſorier était content, le peuple était enchanté ; mais cette preuve de leur commune ineptie m'aurait déterminé à les y abandonner, ſi les difficultés même n'avaient pas été pour moi une ſorte d'aiguillon auquel il m'était impoſſible de réſiſter. La ſcène qui venait de ſe paſſer, racontée au Viſir & aux autres Miniſtres, à leur arrivée, les diſpoſa aux applaudiſſemens qu'ils donnèrent à l'agilité des Canonniers, dont la promptitude ſe réduiſit cependant dans ce premier eſſai à tirer cinq coups par minute. C'était ſans doute beaucoup pour des Turcs, & l'on pouvait ſe flatter que des hommes plus jeunes que ceux que l'on m'avait donnés, n'auraient beſoin que d'être exercés pendant quelque tems pour arriver au degré de perfection deſiré. Pluſieurs Turcs, ſpectateurs, offrirent même de s'engager ; mais tout le monde blâmait les fouloirs recourbés, & croyait qu'en ſimpliſiant cet

inſtrument l'on ajouterait à la promptitude. Cette obſervation populaire avait déja paſſé juſqu'à la tente du Viſir, lorſque je m'y rendis. Ma petite troupe m'y avait ſuivi, & le Grand-Tréſorier toujours preſſé de parler, ouvrit l'avis d'employer le fouloir droit comme le plus facile. Je combattis cette propoſition, en démontrant le danger auquel les Canonniers ſeraient expoſés. Bon, repritil, avec gaieté, quelques Canonniers de plus ou de moins, qu'importe, pourvu que le Grand-Seigneur ſoit bien ſervi. Ce propos me parut ſi indécent, & cette occaſion ſi favorable pour me venger de ce Miniſtre, & m'établir avantageuſement dans l'eſprit du peuple, qu'élevant la voix de manière à être entendu des Canonniers qui bordaient la haie devant la tente, je lui répondis que ne pouvant ſéparer les intérêts du Grand-Seigneur de la conſervation de ſes ſujets, je ne me permettrais jamais de les traiter auſſi légérement, & que je renoncerais plutôt à la gloire de le ſervir, que d'avoir à me reprocher le moindre accident. Cette courte harangue, en excitant un murmure ſubit parmi les Canonniers & parmi le peuple amaſſé en foule derrière eux, força les applaudiſſemens du Viſir; & lorſque je ſortis pour faire recommencer l'exercice, la troupe des Canonniers encore échauffée de ce qu'elle venait d'entendre, m'entoura avec précipitation, m'enleva de terre, rendit graces à Dieu de ma réponſe, & dit à pluſieurs repriſes, & à très-haute voix : Eh, qu'importe, quelques Tréſoriers de plus ou de moins, pourvu que le Grand-Seigneur ſoit bien ſervi.

La ſeconde repriſe de l'exercice était à peine terminée,

terminée, que le Viſir me fit prier de venir lui parler. Votre eſſai a ſi bien réuſſi, me dit-il, que nous ne pourrons plus douter du ſuccès lorſque vous aurez pris toutes les meſures néceſſaires, & ſur leſquelles nous demanderons les ordres du Grand-Seigneur; mais comme il eſt d'uſage que les Bureaux ſoient fermés, lorſque nous nous abſentons de la Porte; que nos ſorties ſont d'ailleurs une eſpèce de récréation dont nous jouiſſons rarement, & que nous prolongeons volontiers, je deſirerais que vous fiſſiez tirer ces Canonniers au blanc, vous reſterez avec nous pendant ce tems, nous cauſerons, tout cela nous amuſera. Une butte que j'avais fait conſtruire, & qui ſe trouvait en face de la tente du Viſir, lui avait ſans doute fourni cette idée. Je lui objectai en vain que les pièces étaient trop courtes, qu'elles ſervitaient mal l'objet qu'il ſe propoſait, & qu'aucun boulet ne toucherait la butte, où il n'y avait d'ailleurs qu'un ſeul piquet pour en déterminer le centre. Cela eſt égal, me répliqua-t-il, ils feront du bruit, c'eſt tout ce qu'il nous faut. Les pièces furent auſſi-tôt traînées devant la tente du Viſir, d'où nous nous amuſâmes pendant quelque tems à obſerver les coups, qui, comme je l'avais prévu, donnaient tantôt à droite, tantôt à gauche. Pendant cette occupation qui ſuffiſait à l'amuſement des Miniſtres d'un grand Empire, le Tréſorier toujours prêt à ſe diſtinguer, & qui n'avait ceſſé d'accuſer les Canonniers de manquer d'adreſſe, nous annonce qu'il va eſſayer la ſienne. Auſſi-tôt il ſe lève, ôte ſa péliſſe, retrouſſe ſes habits, s'empare d'une pièce, & ſe faiſant aider d'un de ſes ſervants, met tous ſes ſoins à la bien pointer;

curieux de l'examiner de plus près, & d'épier quelque nouvelle occaſion de le punir de l'aventure du matin, je m'étais levé pour me rapprocher de lui, je fis ſigne au maître Canonnier de lui préſenter la mêche pour m'amuſer de l'embarras qu'il aurait à s'en ſervir. La main lui tremblait ſi fort, qu'il ne put jamais la diriger ſur la poudre. Quoi donc, lui dis-je, vous venez donner des leçons, & vous avez peur ? Je me ſaiſis en même-tems de ſa main, que je dirigeai ſur l'amorce; mais il avait pointé ſi haut, qu'on ne put obſerver la direction du boulet. Vous êtes auſſi mal-adroit que les autres, lui dit le Viſir, lorſque nous rentrâmes, & je ſuis certain qu'il n'y a que Tott qui puiſſe nous donner des leçons; m'adreſſant en même-tems la parole : vous devriez bien, continua-t-il, montrer au Tréſorier comment on touche la butte. Je ne ſerais pas plus heureux, lui répondis-je, & tandis qu'il inſiſte, & que je me défends d'une épreuve dont le réſultat pouvait leur faire penſer que je n'en ſavais pas plus qu'eux, le premier Interprête du Roi qui m'avait accompagné à Kiathana, me dit, en Français : pourquoi ne pas eſſayer ? Vous toucherez peut-être. Le Viſir remarque à ſes geſtes qu'il m'invite à le ſatisfaire. Il redouble ſes inſtances, & me réduit enfin à la néceſſité de pointer une pièce. Mais j'étais ſi certain de perdre le boulet, qu'excepté de placer la pièce dans la direction du but, je ne pris aucun ſoin pour en aſſurer le coup. Cependant on admire ma promptitude; le Canonnier apprête ſon boute-feu, tous les yeux ſont attentifs, le coup part, & je partage véritablement l'étonnement de tout le monde, en voyant cou-

per le piquet qui désignait le centre de la butte. Le cri de Machalla (1) retentissait de toutes parts. Le premier Interprête s'applaudissait de sa prophétie, & le Visir, auquel je voulais persuader que c'était un coup de hasard, me dit avec le sourire d'un homme qui croit avoir pénétré un grand mystère : soit ; c'est un hasard ; mais cette épreuve suffit, nous n'en voulons pas d'autre, & ne doutons pas que le hasard ne vous favorise toujours. Je fis de vains efforts pour dissiper un préjugé aussi ridicule ; mais cette journée semblait destinée à me dévoiler l'ignorance des Turcs. Cependant j'obtins l'avantage d'avoir écarté les difficultés qu'elle voulait opposer aux innovations, & celui de m'être emparé de la multitude.

Le Grand-Seigneur, auquel on rendit compte de ce premier assai, donna ordre aussi-tôt de faire parvenir à son armée des Canonniers instruits, & toutes les choses nécessaires à cette nouvelle invention. L'esprit de cet ordre n'était pas douteux, mais on se contenta d'obéir à la lettre. Plusieurs balles de chalons Anglais achetés pour faire 20000 sacs à cartouches, fournirent de jolis habits d'été à ceux qui inspectaient le travail ; cinquante pièces de 4, mal fondues, mais accompagnées de nouveaux fouloirs, furent embarquées sans affûts, parce que l'ordre n'en avait pas parlé. Les cinquante Canonniers eurent ordre de les accompagner à Varna, où il durent laisser leurs canons ensablés sur le rivage, faute de moyens de les transporter, & ce fut là tout le fruit de la ponctualité des Ministres du Grand-Seigneur. Ce

(1) *Machalla* : (*ce que Dieu a fait*,) expression de la plus grande admiration.

Prince ne tarda pas à être inſtruit du peu de ſuccès des ſoins qu'il ſe donnait, & le Viſir qui commandait l'armée, ayant repréſenté à Sa Hauteſſe la néceſſité de le pourvoir de pontons & de gens inſtruits dans l'art de les employer, (méthode juſqu'alors inconnue aux Turcs), Sultan Muſtapha me chargea de cette beſogne. Il voulut auſſi qu'elle me fut entièrement abandonnée.

Aſſuré par une longue expérience de la déprédation des ſommes deſtinées aux dépenſes utiles, ce Prince exigea ſur-tout que la Tréſorerie ne comptât qu'avec moi ſeul, des frais que mon travail pourrait occaſionner. Vous pouvez, me dit le Viſir, prendre l'argent qui vous ſera néceſſaire, il vous ſera remis ſur votre ſimple quittance; & ce témoignage de la confiance de notre Empereur doit d'autant plus vous flatter qu'il ne l'accorde à aucun de nous. J'en priſe infiniment le motif, lui repliquai-je, mais je ne me permettrai jamais d'en uſer, & plein de zèle pour tout ce qui peut intéreſſer le ſervice de Sa Hauteſſe, je ne me refuſe qu'au maniement de ſes deniers. Le Teſterdar & le Reis-Effendi appellés à la conférence que j'avais avec le premier Miniſtre, relativement à la fabrication des pontons, ſe réunirent à lui pour me preſſer de m'occuper de ce travail ſans reſtriction; mais je perſiſtai à demander la nomination d'un homme de confiance uniquement chargé de la comptabilité. Un homme de confiance, reprit le Viſir avec vivacité! où le trouver? pour moi je n'en connais point. En connaiſſez-vous, continua-t-il en s'adreſſant au Grand-Tréſorier? Non, Seigneur, répondit celui-ci. Le Viſir ſe tournant enſuite du côté du Reis-Effendi : & vous, pou-

vez-vous nous en indiquer ? moins que perſonne, répondit-il en riant, je ne connais que des fripons. Vous voyez, me dit alors le premier Miniſtre, que vous exigez l'impoſſible ; voilà à quoi nous ſommes réduits ; mais il y a un parti à prendre, c'eſt en abattant beaucoup de têtes qu'on peut remédier au déſordre. Je fus d'autant plus révolté de cette ſolution, que ces juges ſi ſévères pour les délits des autres en étaient la véritable cauſe ; & ne pouvant réſiſter au déſir de leur en donner la preuve, en leur citant un exemple récent : je ſais, répliquai-je au Viſir, que votre Alteſſe eſt dépoſitaire de l'autorité Souveraine ; mais par cela même que cette autorité émane de Dieu, vous ne pouvez en uſer qu'avec juſtice. Croyez-vous donc, interrompit-il, qu'on s'en écarte en puniſſant les voleurs ? Oui ſans doute, repris-je, lorſque les vols ſont autoriſés, ils ceſſent d'être puniſſables. De quel droit, par exemple, pourriez vous ſévir contre les déprédations de l'Inſpecteur des frontières, que vous avez fait partir la ſemaine dernière, chargé d'examiner & de certifier l'approviſionnement des Places ? Sa nomination lui a coûté vingt bourſes, ſon équipage & ſes frais lui auront coûté autant, aucun appointement n'eſt attaché à ſes fonctions, n'eſt-ce pas donner un conſentement tacite à l'eſpoir que cet homme a conçu de doubler ſa miſe ? Serait-il juſte de le rechercher ſur les abus qui en réſulteront (1). Sultan Soliman de glorieuſe

(1) C'eſt ſur le rapport d'une inſpection faite ſur les mêmes principes, que, pendant la négociation de Belgrade, la Porte aſſurait M. de Villeneuve que la Fortereſſe d'Ockakow était parfaitement approviſionnée ; elle fut priſe peu de tems après faute de munitions néceſſaires à ſa défenſe.

mémoire, ajoutai-je, en établiſſant des ſurveillans ſur tous les objets de l'adminiſtration, leur avait aſſigné des appointemens proportionnés à leurs emplois; il avait auſſi le droit de les punir. Supprimer les émolumens légitimes, c'eſt autoriſer la rapine, qui les remplace. Payez le Tréſorier que je vous demande, je répondrai de ſon honnêteté. Pendant cette harangue mes auditeurs ſe regardaient, & le Viſir, loin de rien objecter, dit à ſes collégues : je ne croyais pas qu'il nous connût ſi bien. On décida enſuite que, puiſque je perſiſtais à avoir un acolyte pour la manutention des deniers, on propoſerait au Grand-Seigneur de nommer à cette place Chamlu-Huſſein-Effendi. On lui donnera des appointemens, mais, ajouta le Viſir en riant, nous ne vous conſeillons cependant pas d'en répondre.

Le Grand-Seigneur avait trop d'empreſſement de me voir occupé de la fabrication des pontons, pour me faire attendre la nomination du nouvel Intendant, & Chamlu-Huſſein qui avait ſuivi le dernier Ambaſſadeur Turc en France, me donna bientôt l'occaſion de juger que le Viſir ne l'avait pas choiſi pour diminuer les dépenſes que mon travail allait occaſionner. J'établis mes atteliers à l'arſenal, & tandis que j'y ſurveillais la conſtruction des carcaſſes, le corps des chaudronniers chargé de préparer les feuilles de cuivre, m'apportaient journellement des échantillons qui prouvaient plus de mauvaiſe foi que de maladreſſe. Le talent que ces ouvriers ont de manier le cuivre eſt en effet ſi connu, que, ne ſoupçonnant pas leur véritable motif, je perſiſtai à exiger d'eux un travail auquel je ſavais qu'ils pou-

vaient ſuffire, & ces malheureux réduits au déſeſpoir, & ne pouvant s'expliquer en préſence de l'Intendant, ſe déterminèrent à réclamer ſécrètement mon humanité, pour ſe mettre à l'abri de la vexation dont ils étaient menacés. Le chef de cette communauté, député vers moi, m'avoua que la mal-adreſſe de ſes compagnons n'était que feinte. Vous avez déja, me dit-il, deviné une partie de notre ſecret, je viens vous confier le reſte. La Porte veut nous aſſujettir au prix du Miry (1). Nous ſommes ruinés, ſi vous nous employez; nous ſerons ſévérement punis, ſi vous vous plaignez. Notre ſort eſt entre vos mains. Ces deux écueils étaient embarraſſans; mais je n'héſitai cependant pas à les en garantir, & prétextant l'avantage qui réſulterait de la légéreté des pontons, j'annonçai le lendemain à la Porte que je les ferais garnir en cuir. C'était ſans doute rejetter ſur le corps des Tanneurs la vexation dont je préſervais celui des Chaudronniers; mais le bon marché de ce dernier expédient la rendait moins onéreuſe.

Une compagnie de Jéniſſaires uniquement attachée au ſervice des pompes, & caſernée dans l'enceinte de l'arſenal, m'offrait un grand nombre d'ouvriers accoutumés par le travail des tuyaux de cuirs à celui qui m'était néceſſaire pour coudre & préparer le doublage des pontons. Le chef de cette compagnie eut ordre de me ſeconder; c'était une véritable aubaine pour lui, elle me valut ſa bienveillance & anima ſon zèle. J'étais occupé des différens objets que ce travail exi-

(1) Le Miry ou fiſc chez les Turcs a impoſé la loi barbare & jamais économique de ſoumettre les travaux publics à un taux ſi bas, que cette vexation y produit conſtamment le double effet de ruiner le vendeur & l'acheteur.

geait, & le Grand-Seigneur me preſſait d'établir quelques pontons ſur la rivière de Kiathana (1), afin d'eſſayer ſi cette ſorte de pont que l'ignorance ne ceſſait de calomnier, ſuffirait effectivement au tranſport de l'artillerie. J'allais journellement à l'arſenal, & je m'y rendais un matin par un verglas ſi dangereux, que, malgré toutes précautions, je ne pus éviter une chûte qui me foula le pied gauche. Je ne ſentis d'abord qu'un grand engourdiſſement, & je me faiſais ſoutenir par mon laquais pour continuer ma route, lorſqu'après quelques pas, les douleurs ſe développèrent ſi vivement, que j'eus peine à gagner la caſerne des Jéniſſaires pompiers, par une porte de leur jardin que je trouvai heureuſement ouverte. Le Colonel n'y était pas, mais les Officiers & les Soldats ne montrèrent pas moins d'empreſſement à me prêter tous les ſecours dont ils croyaient que j'avais beſoin; l'un m'offrait du café, l'autre une pipe, celui-ci à manger : aucun d'eux n'imaginait ce qui pouvait m'être véritablement utile. Quoique je fuſſe preſque évanoui, j'eus aſſez de connoiſſance pour appercevoir qu'avec de tels Médecins je ne pouvais, ſans le plus grand danger,

(1) Un moulin à papier, anciennement établi ſur cette riviere, lui a donné ſon nom, ainſi qu'à la prairie qu'elle parcourt. Cette petite riviere qui a ſon embouchure au fond du Port de Conſtantinople, qu'on nomme auſſi les eaux douces, eſt ſur-tout célèbre par le Palais que Sultan-Achmet fit bâtir ſur ſon cours, à trois quarts de lieue de la Capitale. Il ne ſert plus au Grand-Seigneur que pour quelques parties de plaiſir, ou pour aſſiſter aux exercices d'Artillerie qu'on y a établis; mais on y voit encore les Caſcades qui décoraient ce Palais. On apperçoit auſſi ſur les deux côtes qui bordent le vallon, les débris des bâtimens que l'on y avait conſtruits pour loger les Grands. Cette groſſière imitation du Château de Marly, dont l'idée avait été fournie par le pere du dernier Ambaſſadeur Turc, a été détruite par les rebelles qui détrônèrent Sultan-Achmet.

céder à l'excès de mes douleurs. Je raſſemblai mes forces, je me fis déchauſſer pour plonger mon pied dans l'eau froide ; & les Jéniſſaires qui n'auraient pas diviné ce remède, n'ayant pas d'autre vaſe, m'apportèrent la marmite de la compagnie (1). Ce bain à la glace était ſans doute le ſeul moyen de me procurer un bien éventuel ; mais il augmenta les douleurs du moment à tel point, que pendant trois quarts d'heure que j'y reſtai juſqu'à l'arrivée d'une chaiſe à porteurs que j'avais envoyé chercher, je ne pus me préſerver de l'évanouiſſement qui me menaçait à chaque inſtant, qu'en reſpirant du vinaigre, & en me faiſant jetter de l'eau au viſage ; les Jéniſſaires ne concevaient pas que j'accordaſſe une préférence à ces ſecours, ſur le vin & le café qu'ils ne ceſſaient de m'offrir. L'accident qui venait de m'arriver avait eu trop de témoins, pour que le bruit ne s'en répandît pas promptement. A peine étais-je chez moi, que le Viſir me fit témoigner l'intérêt qu'il y prenait. Le Grand-Seigneur eut même la bonté d'envoyer ſavoir de mes nouvelles ; mais ce Prince était trop actif, pour m'accorder le repos dont j'avais beſoin : il me fit preſſer de ſuivre les travaux ; & l'invitation de me faire porter, & de ne négliger aucun des moyens qui pouvaient aſſurer ma guériſon, prouvait ſeulement qu'il était impatient de voir les pontons.

Je me rendis le troiſième jour de ma chûte à

(1) La conſidération dont jouit la marmite des Jéniſſaires, ne peut être comparée qu'à celle que nous accordons aux drapeaux. Elle eſt au degré de déshonorer la troupe qui ſe la laiſſerait enlever par l'ennemi. C'eſt auſſi d'après ce préjugé, que le Colonel eſt nommé Donneur de ſoupe, que le Major eſt appellé Chef de Cuiſine, & que les marmitons & le porteur d'eau en ſont les Aides-Majors.

mes atteliers, & le pont ne tarda pas à être établi ſur la rivière de Kiathana, vis à-vis le Kiosk du Grand-Ecuyer. Sultan Muſtapha voulut juger par ſes propres yeux du ſuccès de cette entrepriſe. Il donna ordre à l'Arrabadgi-Bachi (1), de conduire au nouveau pont quatre pièces de canon, & ſa Hauteſſe me fit avertir en même-temps de m'y trouver après la prière du matin, ainſi que Chamlu-Huſſein-Effendi. Nous y étions à peine arrivés, que nous vîmes paroître un bateau à trois paires de rames, ſemblable à ceux dont le peuple ſe ſert journellement, mais tellement connu que nos bateliers ne s'y trompèrent pas. En effet il aborda, & nous en vîmes ſortir le Grand-Seigneur vêtu comme un Oda-Bachi (2); il était accompagné de deux de ſes gens déguiſés en Jéniſſaires. Ceux-ci ſe mirent à l'écart en arrivant, & s'y tinrent conſtamment, pendant que Huſſein & moi accompagnions Sultan Muſtapha ſur le pont dont il examina la ſtructure avec beaucoup de ſoins. Il fit enſuite paſſer l'artillerie à pluſieurs repriſes, & ne négligea aucun des détails qui pouvaient l'éclairer ſur la manière de tranſporter & d'établir ces ponts militaires. Ce Prince qui me tenait depuis long-temps debout, s'appercevant que je ſouffrais, me parla avec intérêt de l'accident qui m'était arrivé, & mon

(1) Le Chef des charrois : cette charge fut établie par Sultan-Soliman, qui fonda en même tems l'entretien de 4000 chevaux pour le tirage de l'artillerie; mais les biens domaniaux deſtinés à cette dépenſe ayant été ſucceſſivement concédés à des particuliers qu'on voulait favoriſer, toute redevance fut bientôt méconnue, & les pièces de canon furent traînées à Kiathana par les chevaux qu'on enleva des moulins.

(2) Chef de chambrée : cette charge militaire équivaut à celle de Capitaine, & chez les Turcs les différentes formes de turban y diſtinguent tous les états & tous les grades.

acolyte, croyant faire ſa cour à ſon Maître, en faiſant valoir mon activité, inſiſtait ſur la fatigue dont je l'accablais, & ne démontrait que ſon inertie. Vous ne ſavez donc pas, lui dit le Grand-Seigneur, pourquoi cette différence entre vous deux: je vais vous l'expliquer. Lorſque Tott eſt venu au monde, il eſt tombé ſur ſes deux pieds, s'eſt mis à courir; & vous, Huſſein, vous êtes tombé ſur le cul, & vous y êtes reſté. Si cette apoſtrophe humilia le courtiſan, il en fut bientôt conſolé par l'ordre de diſtribuer à mes gens un ſac de ſéquins (1), que ſon Maître lui donna en allant s'embarquer. La vivacité avec laquelle Sultan Muſtapha s'approcha de ſon bateau, ne lui ayant pas permis d'appercevoir une marche en ſortant du Kiosh, le faux pas qu'elle lui fit faire, l'aurait expoſé à une chûte dangereuſe, ſi nous ne nous fuſſions pas empreſſés de le ſoutenir. Tandis que ce Prince en s'embarquant, applaudiſſait au ſuccès du nouveau pont, & m'engageait à preſſer les travaux qui pouvaient aſſurer à ſon armée l'avantage d'avoir des pontons, je voyais Huſſein uniquement occupé à crever le petit ſac de ſéquins qu'il tenait dans ſa poche (2), afin de les mêler avec ceux qui lui appartenaient: de cette manière, confondant ſa généroſité avec celle du Prince, mon collégue ſe contenta de diſtribuer dix ſéquins à chacun de mes gens, & crut pouvoir en ſûreté

(1) Le ſéquin eſt une monnaie d'or; mais il y en a de différentes valeurs. Le ſéquin le plus en uſage vaut à peu près 7 liv. de notre monnaie.

(2) Les Turcs ont toujours les habits de deſſous croiſés & fixés par une ceinture qui retient tout ce qu'ils placent ſous ces revers, entre la doublure deſquels il y a des poches ménagées pour les montres, l'argent & autres effets qu'ils ſoignent plus particulièrement.

de conſcience s'en réſerver au moins deux cents pour ſon compte.

Le Viſir & les Miniſtres de la Porte ne virent pas ſans jalouſie le rendez-vous que je venais d'avoir avec leur Maître, & ſous le ſpécieux prétexte de conſerver au peuple le ſpectacle d'une invention auſſi utile que nouvelle pour Conſtantinople, mais en effet dans la ſeule vue de faire pourrir les pontons, ils ordonnèrent que ce pont demeurât juſqu'à nouvel ordre. Cependant le ſoin des ouvriers qui le veillaient, empêcha l'effet de cette baſſe jalouſie; le peuple en profita; le pont fut pendant quarante jours le but de ſes promenades, & la néceſſité de rendre à la riviere ſa navigation contraignit les Miniſtres à attendre une autre occaſion pour me nuire.

J'étais convenu avec le Grand-Seigneur que l'on accompagnerait les cinquante pontons deſtinés pour l'armée, d'un nombre ſuffiſant d'hommes capables de s'en ſervir, & d'un chef aſſez inſtruit pour les bien commander; mais cette inſtruction ſi néceſſaire fut préciſément l'article négligé. On embarqua tout l'attirail, tout s'achemina vers l'armée, & le chef des Pontonniers s'y rendit avec ſa troupe, ſans avoir daigné faire connaiſſance ni avec moi, ni avec les pontons.

Ces différens envois ne ſervaient qu'à encombrer le Port de Varna, & le Grand-Viſir laiſſa bientôt dans l'oubli ce qu'il avait demandé à la Porte avec le plus d'inſtance.

L'armée Ottomane croupiſſait également à Babagdag où ſon camp fut établi pendant près de trois ans. L'approviſionnement que l'ignorance des Généraux n'aurait pu calculer, & que l'arrivée impré-

vue d'une multitude de volontaires rendait incalculable, en préſentant ſucceſſivement l'abondance ou la diſette, le gaſpillage ou les plaintes, accrurent l'indiſcipline au degré de braver l'autorité qui n'avait pas ſu la maintenir; le deſpotiſme dont l'art n'eſt pas de conſerver, mais qui excelle toujours dans celui de détruire, s'empreſſa de donner à Abdi-Pacha la place de Jéniſſaire-Aga, afin de remettre la haute police de l'armée entre les mains d'un homme dont la réputation était celle d'un bourreau. Son premier ſoin fut auſſi de faire creuſer de grands puits, & ſon occupation journalière de les remplir de ſoldats qu'il faiſait étrangler ſur le moindre prétexte & ſans aucun examen. Abdi-Pacha n'était pas depuis trois mois en place que le public lui reprochait déja la mort de plus de trente mille hommes, & que le Gouvernement s'applaudiſſait d'avoir trouvé un expédient auſſi efficace pour aſſurer le bon ordre & l'abondance. Les moyens que les Turcs emploient pour ſurprendre leur ennemi, ne ſont pas moins étranges. On a vu le Grand-Tréſorier, commandant un détachement de nuit, ſe faire éclairer par la flamme des bois réſineux, diſpoſés à cet effet dans des réchauds de fer fixés au bout de longues perches. Abdi-Pacha fut ſurnommé le faiſeur de puits, & le Grand-Tréſorier ne fût plus déſigné que ſous le nom du flamboyant.

Quelle que fût l'ignorance des Turcs, il n'était pas moins vrai qu'il manquait à leur armée une artillerie de campagne, dont les plus grands talens n'auraient pu ſe paſſer. On ne pouvait employer les fonderies déja établies. Tout le travail ſe faiſait dans des fourneaux d'U-

ſine (1), & le bronze calciné d'abord par l'action des ſoufflets, & refroidi enſuite au fond des baſſins, n'arrivait qu'en pâte dans les moules, dont la défectuoſité ajoutait un vice de plus aux pieces qui en ſortaient. Je propoſai l'établiſſement d'un fourneau de réverbere, celui d'une machine à forer les pieces. Le projet de fondre ſans ſoufflets, de couler plein, de forer enſuite, fit rire les fondeurs Turcs. Mais le Grand-Seigneur m'avait accordé ſa confiance; il chargea ſes Miniſtres de conférer avec moi ſur cet objet, & ceux-ci ne s'occuperent bientôt qu'à faire échouer mon entrepriſe. Le premier moyen qu'ils employerent fut de rejetter la propoſition que je leur fis d'attirer à Conſtantinople les ouvriers dont j'avais beſoin, & dont je préſentai la liſte au Viſir. Vous propoſez, me répondit ce premier Miniſtre, des choſes ſi étranges, que nos plus habiles ouvriers les regardent comme impoſſibles; commencez donc par nous en démontrer le ſuccès; faites ſeulement une piece telle que vous l'annoncez, & nous ferons venir enſuite tous les ouvriers que vous voudrez. Une réponſe auſſi abſurde m'aurait ſans doute juſtifié d'abandonner les Turcs à leur ineptie: elle me révolta; je m'aveuglai ſur la témérité de l'entrepriſe, & nous convînmes que le lendemain je me rendrais avec un des Miniſtres de la Porte, pour choiſir le lieu où la nouvelle fonderie ſerait établie. Cependant je n'eus pas plutôt fait ce coup de tête, que, réfléchiſſant ſur l'énormité du travail, je penſai aux moyens d'en venir à bout. M. le Comte de Saint-Prieſt ne pouvait ignorer aucune

(1) Fourneaux d'uſage pour les fontes de fer.

de mes démarches, & je devais perſonnellement à cet Ambaſſadeur d'autant plus de confiance, que peu d'hommes à ſa place auraient mis les mêmes ſoins dont il favoriſait conſtamment tout ce qui pouvait augmenter mon crédit à la Porte. Le projet de diriger la fabrication d'une nouvelle artillerie paraiſſait auſſi un aſſez grand effort, pour qu'il n'imaginât pas qu'on pût aller au-delà; & lorſqu'en lui racontant ce qui venait de ſe paſſer, je lui dis la réponſe du Viſir pour refuſer les ouvriers, il en fut ſi indigné, que m'interrompant vivement, j'eſpere, me dit-il, que vous les avez envoyé paître? Point du tout, lui répondis-je, j'ai accepté. Mais le calme de ma réponſe ne put tranquilliſer M. de Saint-Prieſt; ſa prudence calculait tous les inconvéniens; ſes lumieres prévoyaient toutes les difficultés, ſon amitié les exagérait, & je ne parvins à le raſſurer un peu qu'en lui garantiſſant le ſuccès. J'avais beſoin de me le garantir à moi même; je n'avais jamais vu de fonderie, & mon goût pour les arts, dont je m'étais toujours amuſé, n'avait pu me porter vers celui qui ne peut jamais amuſer perſonne. L'étude que je dus en faire devint auſſi pour moi un travail ſérieux, & je ne me rendis au rendez-vous du Grand-Tréſorier, nommé pour m'accompagner dans la recherche du terrein de la nouvelle fonderie, qu'après avoir bien étudié la poſition & la nature du ſol propre à cet établiſſement; mais nous parcourûmes en vain les différens endroits qui pouvaient me convenir; on trouvait des difficultés par-tout, & je vis clairement que la jalouſie des Miniſtres voulait ſe faire une alliée des eaux de la mer, en me plaçant

ſur le rivage. Il eût ſans doute été plus prudent de ſaiſir ce nouvel obſtacle, pour renoncer à la beſogne; mais l'entêtement abandonne rarement les frais qu'il a fait. J'obſervai ſeulement qu'il en coûterait davantage au Grand-Seigneur, & j'ajoutai avec aſſez d'humeur, pour faire voir au Grand-Tréſorier que je n'étais pas ſa dupe, que s'il ne voulait pas ménager les tréſors de ſon Maître, j'établirais la fonderie au milieu du Port. Le Chéir-Emini (1), fut chargé de payer les dépenſes, & un Grec, prétendu Architecte, eut le ſoin de raſſembler les ouvriers, & de leur faire exécuter mes ordres. J'avais étudié le premier plan, & trouvé le moyen de le défendre des eaux; mais il me fallait conſtamment joindre la pratique à la théorie; être tout à la fois architecte, maçon, tailleur de pierres, forgeron, ſerrurier. Mes plans n'étaient que pour moi, perſonne ne les entendait; aucune analogie entre le travail que j'ordonnais, & celui auquel les ouvriers étaient habitués; & j'ai dû ſouvent, pour vaincre les difficultés d'une mauvaiſe habitude, mettre le maçon à la forge, & donner la truelle au forgeron. Un Grec, expert dans l'art de faire des moulins, apporta cependant quelqu'intelligence & quelque propreté dans la conſtruction de la machine à forer. Les Mémoires de Saint-Remi & l'Encyclopédie me guidaient journellement, & me ſuffirent juſqu'au moment où je dûs faire les moules; mais là je fus arrêté tout court. La terre des Chartreux, la ſeule indiquée, ſans déſigner ce dont elle eſt compoſée, ne me donnant aucune

(1) L'Intendant de la ville : ſa charge eſt plus particuliérement analogue à celle de Surintendant des bâtimens.

lumière

lumière sur les analogues que j'aurais pu me procurer, j'eus recours à un mêlange de glaise, de sable & de plâtre qui m'en tint lieu. Enfin, tout étant disposé pour mettre le feu au fourneau, je le chargeai de trente milliers de métal ; & la matiere étant en bain au bout de treize heures, pendant lesquelles je dus supporter seul la fatigue d'un travail que personne ne pouvait partager avec moi, je coulai à la pointe du jour vingt pieces de canon avec un succès qui surprit & enchanta les Turcs, tranquillisa M. de Saint-Priest, & m'étonna plus que personne. J'avouai alors à cet Ambassadeur que c'était la premiere fonte que j'eusse vue. Il frémit de la témérité de mon entrepriſe : elle pouvait en effet paraître folle ; mais on ne peut cependant disconvenir qu'une sorte d'obstination dans le vouloir, & de la docilité dans l'action, sont deux moyens auxquels les plus grands obstacles résistent difficilement.

Toutes les absurdités & les calomnies que l'ignorance & la mauvaise foi avaient rassemblé contre moi, disparurent. La possibilité de fondre sans soufflets était démontrée, & la machine à forer ne laissa bientôt aucun doute sur la perfection du nouveau travail. La Porte n'opposa plus d'obstacles à l'arrivée des ouvriers ; l'état que j'en avais présenté fut agréé ; mais le fondeur fut si mal choisi par la personne de Marseille, à laquelle je donnai ce soin, que j'ai toujours dû surveiller les fontes, & congédier enfin cet homme, lorsque mon charpentier que j'employais à tout fut en état de le remplacer.

Tandis que je travaillais à Constantinople à pré-

parer aux Turcs une meilleure artillerie, celle des Ruſſes, en agiſſant ſur le Danube, aſſurait à mes opérations le concours du Grand-Viſir; & quelques bombes tirées à ricochet, ayant diſſipé la cavalerie Ottomane, la Porte demanda avec inſtance des mortiers diſpoſés pour le même effet, & des bombardiers en état de s'en ſervir. La plaine d'Ocmeidan (1), fut choiſie pour faire les épreuves, dont je fus requis de m'occuper. Tout étant préparé, les Miniſtres de la Porte, toujours empreſſés d'être mes Juges, fixerent le lendemain pour venir y aſſiſter; mais le Grand-Seigneur leur envoya ordre de vaquer à leurs emplois, en leur faiſant dire qu'il irait lui-même à Ocmeidan. Cet avis, qui ne me parvint que fort tard, m'obligeait de partir à la pointe du jour, pour devancer l'arrivée de tout ce qui précède le Grand-Seigneur. J'avais eu ſoin de préparer la veille, ce qui devait ſervir aux expériences; & dans ce ſoin je m'étais réſervé celui de charger moi-même les bombes, afin d'être ſans inquiétude ſur les accidens qui pouvaient réſulter de la moindre négligence à cet égard. La foule du peuple qui ſe raſſemblait & groſſiſſait à chaque inſtant, me fit m'applaudir de ma prévoyance; mais l'imprudence de cette populace ne me tranquilliſait pas ſur les dangers, auxquels ſon ignorance pouvait d'autant plus l'expoſer, qu'accoutumés à voir tirer les bom-

(1) Ocmeidan, ou la plaine des Flèches, dont une partie eſt parſemée de petites colonnes de marbre chargées d'inſcriptions. Leurs diſtances déſignent celle que les Flèches ont parcouru, & le nom de ceux qui les ont lancées : les Empereurs Turcs ont eu preſque tous la vanité de prétendre à ce genre de célébrité. Ocmeidan eſt auſſi le lieu où l'on donne ordinairement les fêtes relatives à la Circonciſion des Princes Ottomans. Le Grand-Seigneur y a un fort beau Kiosk, ainſi que les bâtimens néceſſaires pour recevoir ſa Cour.

bes en l'air, les Turcs ne pouvaient ſe perſuader que j'euſſe beſoin d'un eſpace découvert en avant du mortier, & je dus attendre l'arrivée du Grand-Seigneur pour diſpoſer le tir des pièces. Le Cheik-Emini (1), qui, dans cette expérience, m'avait été donné pour collègue, ſe promenait en long & en large avec le bâton blanc à la main (2), lorſqu'un Officier du Sérail, accourant à toute bride, lui donna l'ordre de ſe placer avec moi au pied de l'eſcalier, où Sa Hauteſſe devait mettre pied à terre, & il ajouta que je devais prendre le bâton blanc dont je fus pourvu à l'inſtant. Sultan Muſtapha ne tarda pas à paraître; il me ſalua avec bonté, & ſon fils Sultan Sélim qui l'accompagnait, m'examina depuis les pieds juſqu'à la tête avec la plus grande attention. M. le Comte de Saint-Prieſt, curieux de voir ce ſpectacle, était arrivé à cheval quelque tems avant le Grand-Seigneur, & s'était placé dans un des appartemens voiſins du Kiosk, où Sa Hauteſſe venait de s'aſſeoir avec ſon fils. On ne tarda pas à informer Muſtapha de cette circonſtance; j'ai ſu depuis qu'elle avait été cauſe d'une ſorte de circonſpection que le Grand-Seigneur s'impoſa dans la crainte de déplaire à M. de Saint-Prieſt; & ces petits détails ceſſeront de paraître minutieux, quand on verra qu'ils développent le moral de la Nation qu'ils concernent.

(1) Cheik-Emini, l'Intendant de la ville, & plus particuliérement l'Intendant du Sérail. Il ſurveille tous les bâtimens publics & ceux du Grand-Seigneur; il a auſſi les menus, & par commiſſion fait tout ce qui tient à la comptabilité dans les dépenſes extraordinaires; mais cette charge, ainſi que toutes celles du Gouvernement Turc, en participant à un régime auſſi monſtrueux, ne peuvent être aſſimilées à aucune charge des Gouvernemens Européens.

(2) Ce bâton eſt la marque de Commandant.

Nous étions reſtés, le Cheir-Emini & moi à la place qu'on nous avait aſſignée; nous y attendions les ordres de l'Empereur, lorſque le Sélictar-Aga vint me dire de ſa part que j'étais le maître de faire commencer le tir des bombes à ricochets. Je lui repréſentai alors que la foule qui nous environnait, & qui excédait vingt mille ames de tout âge & de tout ſexe, devait avant tout être écartée, de manière à ce que l'avant du mortier fût totalement découvert. Auſſi-tôt une vingtaine d'Aſſéquis (1), le bâton haut, firent reculer la populace; mais ils ne vinrent pas ſi aiſément à bout de la diſpoſer de manière à laiſſer un libre paſſage aux bombes, dont les ricochets ne dépendent que d'un tir plus ou moins horizontal. Il ſe fit enfin une trouée d'environ vingt toiſes de large, mais ſi profonde, qu'il était à craindre que le premier bond ſe faiſant dans ſon étendue, quelqu'inégalité dans le terrein ne renvoyât la bombe ſur les ſpectateurs. Dans ce cas, le peuple n'aurait pas manqué de rejetter ſur moi le blâme que ſon ignorance ſeule aurait mérité; cependant la première bombe ayant touché terre, par-delà la multitude, je fus plus tranquille. Déja ſix bombes avaient été lancées, & après douze ou treize bonds, étaient allées crever à plus d'un quart de lieue; il ne m'en reſtait plus qu'une des ſept que j'avais chargées, comme je l'ai déja dit, avec le plus

(1) Aſſéquis, eſpèce de Boſtangis d'élite, dont un détachement accompagne toujours le Grand-Seigneur; ils ſont armés de ſabre & portent à la main un bâton blanc qui indique le commandement du Grand-Seigneur, dont ils ſont les exécuteurs. Ce ſont auſſi les Aſſequis, qui, par troupes, font l'office de la Maréchauſſée dans le voiſinage de la Cour; ils font, ainſi que les Boſtandgis, leur ſervice à cheval, excepté dans les promenades du Grand-Seigneur, où ils le précèdent à pied.

grand ſoin ; elle part, touche terre au milieu de la trouée, y reſte, & continue de brûler ſa fuſée. C'eſt ſans doute le cas de dire qu'elle dura vingt mortelles ſecondes, pendant leſquelles je ne voyais que les victimes d'un accident auſſi ſingulier qu'imprévu. Cependant aucun des aſſiſtans ne bouge. On regarde cette bombe avec la même curioſité que celles qui l'avaient précédée ; elle n'éclata point. Je reſpirai alors, & l'examen que j'ai fait enſuite de cette bombe, m'ayant prouvé qu'elle avait été chargée dans toutes les règles, je ne pus découvrir la cauſe d'une exception auſſi heureuſe. On n'avait pas eu le tems de s'appercevoir de mon inquiétude. Cet événement fut applaudi comme une gentileſſe par laquelle j'avais voulu finir. On ſe glorifiait même de n'avoir point eu peur ; & quelques bombes tirées avec un mortier de onze pouces, dirigées ſur une tente placée à ſix cens toiſes, en abattant le but, achevèrent de completter la ſatisfaction du Grand-Seigneur & des Beyeux qui s'étaient raſſemblés. Sa Hauteſſe avait fait apporter avec elle une peliſſe d'hermine, dont elle comptait me faire revêtir ; mais comme je l'ai déja fait preſſentir, la préſence de M. le Comte de Saint-Prieſt, qu'elle n'avait pas prévue, la détermina à ſupprimer cette diſtinction, dans la crainte de déplaire à l'Ambaſſadeur du Roi, pour lequel on n'en avait pas préparé. L'expédient qui parut le plus conciliant, fut de m'envoyer à la Porte, pour y recevoir ce témoignage de la ſatisfaction du Grand-Seigneur. Un des Officiers de la ſuite, courut y porter ſes ordres, & le Cheir-Emini eut celui de m'y conduire. Cependant le peuple qui avait applaudi aux épreuves,

qui s'attendait même à m'en voir recevoir la récompense, étonné d'abord de me voir conduire à la Porte, crut bientôt que c'était pour m'y punir, & finit par trouver cela fort juste.

Le Grand-Visir, prévenu de mon arrivée, m'attendait dans la salle d'Audience, où tous les Ministres étaient rassemblés. J'y reçus leurs félicitations sur la satisfaction du Grand-Seigneur. Sa Hauteſſe, me dit le premier Ministre, m'a chargé de vous en donner des marques publiques. Aussitôt il fait signe au Maître de cérémonie de me revêtir d'une peliſſe d'hermine, & le Hasnadar (1) arrivant en même-tems me remit une bourse de 200 séquins. Je me tournai aussi-tôt vers les gens qui m'avaient accompagné, & leur montrant ma peliſſe; j'ai reçu, leur dis-je, avec reconnaissance, ce témoignage distingué de la bonté du Grand-Seigneur, remerciez le Grand-Visir de ce grouppe, dont il vous fait présent. Cet expédient que je préférai à la discussion de nos usages réciproques, fut pour le Visir une leçon suffisante, & pour moi le préservatif de cette politeſſe orientale (2). Le jour commençait à tomber lorsque je quittai la Porte, & je n'arrivai que la nuit fermée au fauxbourg de Péra. Deux Officiers, un d'Artillerie, & l'autre de Marine,

(1) Tréſorier.

(2) C'eſt dans cet uſage Turc de donner de l'argent, que M. de Bonneval trouva la plus grande mortification, qu'un homme comme lui pût recevoir. L'Ambaſſadeur extraordinaire de l'Empereur, qui dans l'armée Autrichienne avait été aux ordres du Transfuge, reçut, suivant l'uſage, le dîner du Visir. La Porte avait choisi Kiathana pour le lieu de la fête. M. de Bonneval eut ordre de s'y trouver avec le corps des Bombardiers dont il était le chef. L'exercice fini, le Visir le fit appeller & lui remit une poignée de séquins que sa position le força d'accepter avec soumiſſion.

chargés de m'accompagner & de veiller à ma ſûreté, me précédaient ſur les deux trottoirs. Je n'avais plus que trente pas à faire pour arriver chez moi, lorſque dans l'obſcurité, l'Officier de Marine que je ſuivais, fut arrêté par des gens qui venant à ſa rencontre, lui demandent bruſquement de quel Corps il eſt; & ſur ſa réponſe lui lâchent deux coups de piſtolet; celui-ci ripoſte; l'Officier d'Artillerie fait également feu en criant au ſecours. Auſſi-tôt ſix Jéniſſaires du Palais d'Allemagne, dont la Porte était vis-à-vis la mienne, ſortent avec leurs carabines, & ſans autre inſtruction que la lueur des coups que mes gardes recevaient & rendaient, ils font ſur nous une décharge générale. Ce ſecours n'était pas ſans doute celui que nous déſirions; il ſuffit cependant pour mettre nos ennemis en fuite, & le tems qu'il fallut aux auxiliaires pour recharger leurs armes me donna heureuſement celui de rentrer chez moi ſans qu'aucun de nous fût bleſſé.

Quoique je n'euſſe porté aucune plainte ſur une attaque, qui dans le fait ne m'était pas perſonnelle, les Officiers chargés de la police de Péra, envoyèrent auſſi-tôt m'aſſurer de leur vigilance à punir les coupables, ſi je voulais les leur déſigner. Le Grand-Viſir envoya auſſi le lendemain matin ſavoir de mes nouvelles & prendre des informations ſur l'attaque de la veille; le Grand-Seigneur lui-même eut la bonté de s'en occuper; mais le Gouvernement dut bientôt ſe livrer à des ſoins plus importans, dont l'objet expliquera la pétarade que je venais d'eſſuyer, & dont les ſuites développeront les mœurs des Turcs, l'eſprit des Corps & la lâcheté du Gouvernement.

Il existait depuis quelque temps une animosité entre les Jéniſſaires de la compagnie des Laſſes & les troupes de la Marine. Elle avait pris naiſſance dans une des tavernes de Galata, où un jeune enfant de treize à quatorze ans danſait habituellement pour achalander le cabaret. Après avoir plu réciproquement aux deux partis, il devint bientôt l'objet de leur diſſention : enlevé ſucceſſivement de l'un à l'autre, les deux Corps ſe déclarèrent enfin une guerre publique dont Galata fut le théatre. L'acharnement fut au point qu'un des partis s'étant retiré dans l'enceinte de la principale Moſquée, l'autre enleva du canon à des bâtimens marchands qu'il traîna & tira ſur la porte de ce temple. Chaque coin de rue était une embuſcade, la nuit même n'interrompait pas ce feu de bilbaude, dont chaque coup réſonnait dans l'oreille du Grand-Seigneur. Tout commerce, toute communication étaient interrompus ; cependant le Gouvernement qui n'avait pas ſongé à prévenir le mal dans ſon principe, qui aurait dû même en appercevoir la fermentation dans l'attaque de mes gens; mais qui croit toujours que le meilleur moyen d'ordre eſt dans la déſtruction de l'eſpèce humaine, prit d'abord le parti de laiſſer les combattans ſe détruire entre eux, en eſſayant toutefois quelques démarches conciliantes qui n'eurent aucun ſuccès. Ce vacarme ſcandaleux durait depuis trois jours; plus de cinquante perſonnes tuées en avaient été les victimes. Je me trouvais chez le Viſir lorſqu'on vint lui rendre compte d'un ſurcroît d'acharnement dans les parties belligérantes. Tant de bravoure à Galata, & tant de lâcheté ſur le Danube, dit le Viſir,

prouve qu'il n'y a que les chapeaux qui faſſent peur aux Turcs. Nous ne pourrons en venir à bout, à moins, ajouta-t-il en riant, que Tott avec une vingtaine de Français n'aille les mettre à la raiſon. Il était cependant tems d'y penſer ſérieuſement, & l'on pouvait craindre que les autres compagnies de Jéniſſaires en prenant parti pour leurs camarades, n'étendiſſent le tumulte juſques dans Conſtantinople. Cela même rendait les moyens de vigueur difficiles. On en prit un politique, ce fut de s'emparer de l'objet de la querelle; mais celui des deux partis qui en était nanti ne conſentit à le céder que ſur l'aſſurance la plus poſitive qu'il n'appartiendrait pas au parti oppoſé; & l'enfant livré à ce prix fut pendu à la grande ſatisfaction de ceux qui ſe battaient un inſtant avant pour lui.

Pendant ce tumulte, je traitais avec les Miniſtres de la formation d'un nouveau corps d'Artillerie. Ce n'eſt pas que les Turcs manquaſſent de troupes deſtinées à ce ſervice; mais plus de quarante mille hommes enrôlés & ſoudoyés ſous le nom de Topchi (1), formait déja un corp nombreux, mais qui n'était en effet qu'un ver rongeur dont l'entretien était auſſi onéreux qu'inutile. Sans réunion, comme ſans diſcipline, cette troupe, ainſi que celle des Jéniſſaires, eſt répandue dans la Capitale & dans l'Empire. Un billet nommé Eſſamé (2), dont chaque ſoldat eſt porteur, lui garantit ſa paie, ſoit qu'il le préſente en perſonne, ſoit qu'il l'envoie par Procureur, ſouvent même il vend ce billet de paie; & dans tous les cas

(1) Canonniers.
(2) Paye.

ne rejoint ſes drapeaux, que faute de pouvoir mieux faire, & ſeulement pour participer au dîner deſtiné à ceux qui veulent bien réſider à la chambrée. Cet abus paraîtra ſur-tout ſenſible à l'aſpect des caſernes des Jéniſſaires. Elles occupent dans Conſtantinople des emplacemens de choix; Sultan Soliman qui les fit conſtruire, prodigua dans les plafonds des portiques, un luxe de dorure que ſes ſucceſſeurs ont toujours entretenu; mais il y avait établi une diſcipline qui ne lui a pas ſuccédé : l'abandon de la règle, en anéantiſſant l'eſprit de ce corps, a porté à 400,000 le nombre des ſoudoyés (celui des enrôlés eſt innombrable) & l'on en compte à peine 20,000 raſſemblés; il faut encore obſerver que ce petit nombre eſt plus généralement compoſé de baſſes paies, & de ceux qui n'en ayant point ſervent pour en obtenir. Cette ſolde qui ne ſe diſtribue que tous les trois mois, eſt portée progreſſivement depuis trois aſpres juſqu'à quatre-vingt-dix-neuf (1). Ce moyen de récompenſer les ſervices militaires livré néceſſairement à l'arbitraire des Chefs, devait ſeul opérer la deſtruction de cette milice. La faveur qui abuſe de tout, s'eſt fait attribuer auſſi une infinité de paies fortes, ainſi que la plupart des domaines aliénés à redevance militaire. Ces différens objets ſont devenus en Turquie la récompenſe que l'homme en crédit accorde à ſes valets, & l'Empire, aux beſoins duquel le Légiſlateur avait pourvu,

(1) L'aſpre, qu'on pourrait évaluer ſix deniers, donnerait pour les 99 aſpres, 49 ſols & demi; mais qu'il faut par l'eſtimation des monnaies réduire à 39 ſols 6 deniers, en obſervant toutefois que ce calcul qui ſe rapproche du change établi par le commerce, eſt encore bien au-deſſus de celui que donnerait l'examen des valeurs intrinſèques. Celles des monnaies d'argent du Grand-Seigneur offrent à peine 7 deniers de fin.

dépouillé aujourd'hui, trouve à peine dans les lambeaux qui lui reſtent, de quoi ſubvenir aux beſoins les plus urgens. Si l'on excepte en effet le produit des vexations que le Grand-Seigneur enfouit dans ſon tréſor particulier ſous le titre légal, mais non moins tyrannique de confiſcation, les revenus de l'Empire portés ſur les regiſtres à plus de 500 millions, n'en produiſent que 74 effectifs au tréſor public. Cette ſomme doit cependant fournir à la paie des troupes, à l'entretien de la Marine & aux autres dépenſes courantes & non prévues, tandis que les 400 millions de revenus domaniaux aliénés par Sultan Soliman, pour l'entretien d'une nombreuſe cavalerie, celui de 4000 chevaux de trait pour l'artillerie, réparation des fortereſſes, entretien des chemins, &c. ne conſtituent que la fortune particulière de ceux qui en jouiſſent, & que dans le cas de guerre le Grand-Seigneur eſt obligé d'employer ſes tréſors en réſerve pour pourvoir inſtantanément au déficit de ces objets.

Sultan Muſtapha commençait à épuiſer les ſiens, & ne trouvait pas dans l'emploi de plus de 600 millions qu'il venait de fournir, de quoi le conſoler d'un auſſi grand ſacrifice; il avoit ſenti la néceſſité d'une nouvelle formation de troupes, & voulut que je donnaſſe ſeul des règles au nouveau Corps d'Artillerie; mais il fallait avant tout, que le tréſor public pourvût à la dépenſe annuelle qu'il devait occaſionner. Le Grand-Tréſorier ne parvint à former un revenu de 100 mille écus, qu'en s'emparant d'un petit droit que les commis de ſes bureaux s'étaient arrogés. La Porte s'occupa enſuite du nom qu'on donnerait au nouveau corps; les ſavans furent

consultés sur cet objet, & le nom de Suratchis (1), fut unanimement adopté. Le Grand-Seigneur agréa l'Ordonnance que j'avais rédigée, & la consacra dans le Hattu-Humayonn (2), qui émana du trône pour la création du nouveau corps. Son uniforme fut également fixé, & comme il fallait le rendre aussi leste que l'activité de son service l'exigeait, sans cependant présenter un nouveau costume que l'ignorance eût tourné en ridicule, contre lequel le fanatisme se serait même soulevé, je parvins à tout concilier en empruntant la forme de l'habit Albanais, & le corps de Suratchis, porté au complet, de six cents soldats, fut caserné avec ses Officiers à Kiathana, où l'Ecole était déja établie: quoique son exercice dût se borner à celui du canon, l'usage de la baïonnette devenue indispensable, ne permettait pas de négliger cette occasion d'accoutumer les Turcs à la porter. On pouvait croire aussi que les Turcs vaincus par cette arme, dont la Russie venait de se servir avec succès, la critique épargnerait cette nouveauté. Cependant il fallut pour la faire taire, en imposer aux préjugés, en faisant parler le Mufti. Ce chef de la Loi, accompagné du Visir & de tous les Ministres, se transporta à l'Ecole; on me prévint de cette visite extraordinaire; j'allai la recevoir, & l'exercice terminé, le chef de la Loi me pria de faire ranger le corps en bataille devant le Kiosk où il s'était placé: il me demanda alors un des nouveaux fusils, que je lui présentai, & après être entré avec moi dans tous les détails sur l'utilité de la baïonnette, il prononça à haute voix une

(1) Diligent.
(2) Edit suprême qui a forcé de Loi, & dont l'effet est obligatoire à perpétuité.

prière pour bénir cette arme, & en appliquer l'uſage à la défenſe de la vraie foi ; l'exclamation de *loué ſoit Dieu*, prononcée par tout le corps, fut répétée par la foule du peuple, que la curioſité avait attiré, & les fanatique toujours diſpoſés à applaudir, ſoit à la bénédiction, ſoit à l'anathême, ne s'entretinrent bientôt plus que des avantages qu'on venait d'aſſurer à l'Empire.

Le corps des Jéniſſaires voyait avec plus d'intérêt l'exactitude du prêt qu'on diſtribuait chaque ſemaine au Suratchis, ainſi que l'uniforme dont ils étaient vêtus, & cette Milice diſait hautement qu'elle recevrait avec plaiſir la même diſcipline, pourvu que ce fût au même prix ; en effet, ce corps autrefois borné aux enfans de tribu, & ſi redoutable à ſes maîtres, avili depuis long-tems par l'abandon de ſes règles, était enfin négligé au point, qu'à l'époque de la formation des Suratchis, le Grand-Seigneur devait aux Jéniſſaires la ſolde de neuf quartiers, ce qui faiſait vingt-ſept mois de paie arriérés. Cependant jamais ce corps ne donna moins d'inquiétude au Souverain ; mais cette tranquillité, loin d'être la preuve de ſa ſoumiſſion, n'était qu'un préſage certain du ſuccès des ennemis. Les troubles dans un Gouvernement deſpotiſque, n'annoncent jamais que l'énergie de la nation, lorſqu'elle n'en a plus contre l'oppreſſion intérieure ; que lui reſte-t-il à oppoſer à des forces étrangères ?

La ſévérité des peines militaires déja établie, m'offrait une occaſion de me faire aimer des ſoldats, ſans rien ſacrifier de la diſcipline, & je m'empreſſai de ſubſtituer à la baſtonnade & aux fers, des moyens qui moins violens en apparen-

ce, garantiſſaient le bon ordre & la ſoumiſſion; en établiſſant en même-tems le ſentiment d'honneur dont le militaire ne peut ſe paſſer, & dont le mot n'eſt pas même dans la langue turque. Des doublemens de garde furent la peine des fautes légères; le collet retourné & les paremens rabattus, ſans interruption de ſervice, fut la punition réſervée à des fautes plus graves, & la déſertion qui juſques-là n'avoit jamais été punie, fut condamnée aux galères; enfin, ce qui était inoui chez les Turcs, on poſa des ſentinelles, & quelques Tartares anciennement au ſervice de Ruſſie, enrôlés dans le nouveau corps, y donnèrent l'exemple de l'exactitude dans le ſervice. Cette troupe eſſentiellement deſtinée à celui de la petite artillerie, était journellement exercée, & parvint bientôt à tirer quinze coups par minute (1), mais je me refuſai conſtamment au deſir qu'elle avait de s'occuper du maniement des armes, parce que ce corps était trop faible pour réprimer les railleries des autres corps, & j'obſerverai que M. de Bonneval n'a échoué dans le projet d'en former un en Turquie, à l'inſtar des Européens (2), que parce qu'ignorant l'eſprit de

(1) Moins de promptitude dans le tir, & plus de ſoins pour ajuſter le coup, euſſent ſans doute été préférables; mais les Turcs n'étaient encore qu'effrayés du bruit, ils déſiraient d'en faire : un meilleur calcul était au-deſſus de leurs connaiſſances.

(2) Les Turcs m'ont aſſuré que M. de Bonneval, qui avait raſſemblé à Scutary un corps d'Albanais, après l'avoir exercé à tourner à droite & à gauche pendant quelque tems, n'avait jamais pu obtenir d'eux la promeſſe de revenir l'année d'après pour le même objet, & qu'un Derviche, en les voyant pirouetter, s'étant retourné vers quelques Jéniſſaires que la curioſité avait raſſemblé, leur avait dit : *On vous prépare le même ſort que Pierre-le-Grand a fait ſubir aux Strelitz.* Mais c'eſt bien moins le murmure que ce mot excita, qui fit évanouir ce fantôme de diſcipline, que l'intérêt même de ceux qu'on diſciplinait, & qu'il fallait commencer par payer.

la nation qu'il avait adopté, il commença par où il faut finir. L'exercice, proprement dit, était d'ailleurs inutile à l'objet de la nouvelle troupe, qui, pour faire ſon ſervice, devait toujours commencer par poſer ſes armes au faiſceau.

Sultan Muſtapha venait fréquemment à ces exercices, ſe plaiſait à voir la promptitude du feu, & récompenſait toujours l'agilité des Canonniers; mais jamais il ne ſe permettait de rien ordonner que par mon canal, & je profitais de ces occaſions, pour exciter l'activité des Miniſtres, en animant la ſienne; celle du Viſir, qui aurait dû ſe borner à favoriſer mes travaux de tout ſon pouvoir, le porta à vouloir les inſpecter. Il arrive dans une de ſes promenades à Kiathana, ſans m'en prévenir, & demande une répétition de l'exercice que je faiſais tous les matins. Nous ne le pouvons ſans ordre, répond l'Officier qui commandait; les miens ne ſuffiſent-ils pas, répliqua le Viſir? Nous les reſpecterons ſans doute, répartit l'Officier, ſur tout ce qui ne concernera pas notre diſcipline; mais, ſur ce point, nous ne connaiſſons que notre Adgibektache (1). Le Viſir ſouriant à cette réponſe, s'en contenta, & c'eſt par lui qu'elle m'eſt revenue.

Il y avait déja quelque tems que le Grand-

(1) Adgibektache, Derviche Santon révéré des Turcs & conſidéré comme le fondateur des Jéniſſaires, quoiqu'il n'en ſoit que le Légiſlateur. Il vivait ſous le regne d'Amurat premier; & lorſque ce Prince, de l'avis de ſes Viſirs, forma de la portion d'eſclaves qui lui était échue en partage une nouvelle milice (Yeni-Tchéry), il l'adreſſa à Adgibektache pour lui donner des réglemens & la bénir. On raconte que, pour ſanctifier ce nouveau corps, il adreſſa à Dieu ſes prières, après avoir placé la manche de ſa robe blanche ſur la tête du chef de cette troupe, & que le feutre blanc qui pend encore au bonnet des Jéniſſaires, ne s'eſt conſervé qu'en mémoire de la manche d'Adgibektache.

Seigneur m'avait consulté sur les moyens à prendre pour mettre le canal de la Mer-Noire hors d'insulte. J'avais proposé la construction de deux Châteaux vers son embouchure; mais je croyais ce projet abandonné, lorsque je fus informé des travaux que la Porte faisait aux deux Phares d'Europe & d'Asie. Ils étaient confiés à l'intelligence de deux Architectes aussi peu instruits des lignes de défense, que des règles de Vitruve. On vit bientôt à l'ouverture du canal, & hors de la portée des boulets de trente-six, s'élever de mauvaises tours, & quelques murailles sèches qui devaient contenir l'artillerie; une couche d'eau de chaux, en blanchissant le tout, mit bientôt les Ministres en état d'annoncer au Grand-Seigneur la perfection de cet ouvrage; mais Sultan Mustapha, qui avait sans doute prétendu que j'en surveillasse l'exécution, étonné de ne point m'appercevoir dans le compte qu'on lui rendait, en demanda la raison. Ses Ministres, qui ne cherchaient qu'à m'éloigner, s'excusèrent sur ce que l'ordre ne leur avait pas enjoint de me consulter; mais Sa Hautesse ne voulant pas s'en rapporter à eux, leur donna la mortification de soumettre leur ouvrage à mon inspection. Le Reis-Effendi (1) & le Grand-Trésorier furent chargés de me conduire aux nouveaux Châteaux, pour y décider s'il fallait, ou les conserver, ou les détruire. La douceur avec laquelle le Grand-Visir me fit cette invitation, me prouva que le Grand-Seigneur en avait peu mis dans l'ordre qu'il venait de donner à ses Ministres; mais si cette circonstance excitait leur inquiétude, elle n'était pas moins embarrassante

(1) Ministre des Affaires étrangères.

pour

pour moi, & je devais, ou trahir les intérêts qui m'étaient confiés, ou ſacrifier des innocens. Je ne pouvais en effet me diſſimuler qu'en improuvant les travaux qu'on venoit de faire, ceux qui les avaient ordonnés, en rejetteraient le blâme ſur les deux architectes, & que ceux-ci n'ayant pu ni mieux faire, ni refuſer de s'en charger, il y aurait une grande barbarie à les en inculper. Nous conduisîmes ces malheureux avec nous, & leur premier ſoin, lorſque nous arrivâmes, fut de me repréſenter le danger qu'ils couraient ſi je déſapprouvais leur ouvrage; mais en me bornant à les aſſurer que leur ignorance devait les ſauver, je ne les tranquilliſai pas. Cependant les deux Miniſtres me preſſaient de prononcer, & blâmaient déja la maçonnerie, ainſi que le mauvais état des logemens qu'on avait pratiqués dans l'intérieur de l'enceinte. C'eſt-là le moins intéreſſant, leur répondis-je; l'eſſentiel eſt que les boulets ſe croiſent; on pourra aiſément remédier au reſte. Auſſi-tôt un des architectes s'empreſſa de garantir que les boulets traverſeraient; c'eſt ce dont vous ne devez pas vous mêler, répliquai-je; vous avez conſtruit ſur les emplacemens qu'on vous a indiqués; ſi les diſtances ſont trop grandes pour le tir des pièces, il ſera inutile d'examiner les principes de votre conſtruction, parce qu'il faudra tout détruire, & prendre une meilleure poſition. Le Grec s'apperçut alors de la ſottiſe qu'il avait faite de parler artillerie, & les Canonniers reçurent ordre de préparer les pièces. Le Grand-Tréſorier, celui de tous les Miniſtres qui avait eu plus directement part à ce travail, me propoſa d'aller ſur le rivage, juger l'effet des bou-

lets; le maître Canonnier, ajouta-t-il, m'assure qu'il les a déja vu se croiser. J'ai tant de confiance, lui répondis-je, dans ses observations, que je me garderai bien de les répéter à la même place; c'est sur le donjon que je vous propose d'en faire de nouvelles; son élévation nous mettra plus à portée de juger les coups. Nous fûmes aussi-tôt nous établir dans les créneaux d'une mauvaise tour, prudemment destinée à servir de magasin à poudre. Un pavillon déployé ayant été donné pour signal, nous jugeâmes bien distinctement que les deux boulets d'Asie & d'Europe parcoururent à peine le tiers de l'espace qui séparait les deux Châteaux; & cette expérience répétée plusieurs fois, en donnant les mêmes résultats, décidait la question. L'examen de la construction des Châteaux était devenu superflu, & l'inutilité de ces Fortereſſes démontrée. On dressa le procès-verbal de manière à dissiper l'inquiétude des deux Architectes; je dînai avec les deux Ministres; nous nous rembarquâmes ensuite pour retourner à Constantinople, & examiner, chemin faisant, la position la plus convenable aux deux Forts qu'on croyait nécessaires à la défense du Bosphore; nous la trouvâmes bientôt, & les deux premiers caps que nous rencontrâmes, placés à une distance convenable, & situés de manière à défendre les mouillages qui sont en avant, semblaient destinés à cet effet. On verbalisa en conséquence; les Ministres furent rendre compte de leur commission, dont le résultat fut pour moi, pendant plus de six mois, de n'en entendre pas parler.

Les travaux de la fonderie, & l'école journa-

fiere du nouveau régiment de Canonniers, me fourniſſaient aſſez d'occupations pour me diſtraire de toute autre idée, & je ne penſais plus au projet de fortifier le canal; je devais même croire que le Grand-Seigneur l'avait abandonné, lorſque deux meſſages, l'un du Viſir, l'autre du Reis-Effendi, arrivant en même tems pour me preſſer de me rendre à la Porte, me firent ſoupçonner quelques ordres de l'intérieur (1), dont l'exécution ne pouvait ſouffrir aucun retard; mais je n'avais pu prévoir l'agitation dans laquelle je trouvai les Miniſtres; réunis chez le Viſir, ils étaient encore effrayés de la colere & des menaces de leur Maître (2). Sultan Muſtapha, qui venait ſouvent à la Porte conférer avec ſes Miniſtres, & ſe faire rendre compte de leur geſtion, était venu le matin; bien informé ſans doute que la conſtruction des nouveaux châteaux n'était pas commencée, il convoqua ſes Miniſtres avec précipitation, & ſon début les fit trembler. Vous êtes des traîtres, leur dit-il; vous avez déja ébranlé mon Trône; vous ne travaillez qu'à le détruire: la colère éclatait dans ſes yeux: ſon auditoire était interdit. Iſmaël Bey (3), plus hardi que les autres, parce qu'il était plus sûr de la faveur de ſon Maître, oſa ſeul prendre la parole pour le ſupplier de nommer le traître. Vous-même, lui répliqua le Sultan: où ſont les Châteaux que Tott devait conſtruire depuis plus de

(1) Ce terme qui traduit le mot Turc, eſt conſacré par l'uſage pour déſigner le Palais du Grand-Seigneur, & ſemble effectivement mieux qu'aucun autre convenir au Deſpotiſme.

(2) Les détails de cette ſcene m'ont été confiés par le Reis-Effendi.

(3) C'eſt le nom du Reis-Effendi.

ſix mois ? Il a décidé l'emplacement convenable ; lui avez-vous fourni les moyens de poſer la première pierre ? Les Miniſtres oppoſerent, pour leur juſtification, qu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre. L'Empereur aſſura qu'il l'avait donné, & l'on ne parvint à le calmer, qu'en lui garantiſſant que les ouvriers y ſeroient le lendemain. Nous convînmes de l'heure à laquelle nous nous y rendrions, pour y donner ſeulement quelques coups de pioche : formalité que les Miniſtres exigeaient, afin de pouvoir garantir à leur Maître, en sûreté de conſcience, que le travail était commencé. Il me fallait, pour l'entreprendre, un préalable plus utile, & je m'occupai des plans dont le ſite était ſuſceptible, tandis que le Viſir conſulta les aſtrologues, afin de connaître le jour & l'heure la plus favorable pour poſer la première pierre. Ils venaient d'en fixer l'époque, & j'allais partir pour me rendre à cette cérémonie (1) lorſqu'un Turc, ſuivi de pluſieurs Tchoadars, arrive chez moi, & ſe fait annonçer de la part du Grand-Seigneur. Le maintien important du perſonnage, & ſa gravité ſilencieuſe, ne pouvaient ſervir promptement le déſir que j'avais d'apprendre l'objet de ſa miſſion. Sa lenteur à avaler ſa taſſe de café, prélude de toutes les converſations turques, ajoutait encore à mon impatience. Il tire enfin de ſon ſein un petit ſac de ſatin rouge, qu'il me préſente de la part de ſon Maître, en me faiſant compliment ſur la diſtinction qu'il renferme, & les prérogatives qui y

(1) Cette ſcience abſurde que la crainte ſoudoie, & qui ne ſubſiſte avec certitude que le degré d'ignorance de ceux qui s'y livrent, eſt tellement révérée à Conſtantinople, qu'il y exiſte un Munedgim-Bachi, *Chef des Devins.*

ſont attachées. Pendant ce tems j'ouvre le ſac ; j'en tire un paquet de mouchoirs brodés en or, & qui ſervaient d'enveloppe à quatre morceaux d'ébène, qui, réunis bout à bout par des charnieres en argent, donnaient en ſe développant l'étalon du pic de conſtruction (1). Vous pouvez, continua le Turc, diſpoſer actuellement de tous les ouvriers qui ſont à Conſtantinople ; & le pic du Grand-Seigneur qui vous eſt confié, étend votre autorité ſur eux, juſqu'aux peines afflictives. D'auſſi grands avantages perdaient beaucoup de leur valeur dans mes mains ; mais je ne pouvais me diſpenſer de montrer le cas que j'en faiſais, en donnant un préſent au porteur, & quelques ſéquins à ſa ſuite ; je joignis l'étalon à différens inſtrumens que j'emportais, & je partis pour me rendre à l'emplacement des nouveaux Châteaux, où je trouvai environ quarante piqueurs d'ouvriers déja raſſemblés ; chacun d'eux était muni d'un double pic, & cette marque d'autorité me rappellant celle dont je venais d'être revêtu, je voulus, en attendant l'heure aſtrologique qui devait amener les Miniſtres, employer ce tems à vérifier les meſures des piqueurs, afin d'y établir l'uniformité ſans laquelle je ne pouvais eſpérer aucune exactitude. Tous ces Meſſieurs m'entouraient aſſez familièrement, & leur chef qui ſe diſait architecte, qui croyait l'être, & qui paraiſſait déja compter ſur ma docilité à ſes conſeils, me propoſa de vérifier toutes les meſures

(1) Pic eſt le nom de l'aune Turque ; mais il y en a de pluſieurs eſpèces. Notre aune marchande équivaut à un pic, & trois-quarts de pic d'uſage pour les draps. L'indaſé eſt une autre ſorte de pic qui meſure d'autres étoffes, & le pic de maçonnerie plus grand que les autres, équivaut à deux pieds quatre pouces trois lignes.

ſur la ſienne. Il faut avant tout vérifier la vôtre; lui répondis-je; & prenant auſſi-tôt parmi mes inſtrumens le petit ſac cramoiſi, j'en tirai l'étalon. A ſon aſpect, la troupe des piqueurs fit un eſcarre à dix pas de moi, & je profitai de cette premiere ſurpriſe pour établir mon autorité, par un acte de ſévérité, impoſant, ſans être cruel, j'ordonnai la vérification des meſures, en enjoignant de briſer toutes celles qui ne ſe trouveraient pas conformes à l'étalon; aucune n'échappa à cet arrêt, celle du chef eut le même ſort; j'en fis conſtruire ſur le champ de nouvelles que je fis poinçonner, & l'on était encore occupé à ce travail, lorſque les Miniſtres arrivèrent. Leur premier ſoin fut de ſe tranſporter à l'endroit que j'avais marqué pour poſer la première pierre; elle était préparée, ainſi que le ciment & les ouvriers. Le Grand-Tréſorier tenait d'une main la ſentence aſtrologique, & ſa montre de l'autre; il obſerva la minute avec la dévotion la plus ſcrupuleuſe, & le nom de Dieu prononcé à la dernière ſeconde, donna le ſignal qui acheva cette ridicule cérémonie.

Mon premier travail devait être d'attaquer le ſol, afin de l'applanir & d'en tirer les matériaux néceſſaires à la conſtruction des Châteaux. Cette opération ne pouvait s'effectuer qu'avec de la poudre dans un roc vif, dont la qualité était une matrice de porphire. Je raſſemblai & fis barraquer auprès des travaux quinze cens Macédoniens, qui ſont les Auvergnats de la Turquie.

L'école d'artillerie, la fonderie & les nouveaux Châteaux, me forçaient de parcourir journellement ſix lieues d'eſpace qui les ſéparaient. Le Grand-Seigneur donna ordre au Boſtandgi-Bachi de me

fournir des bateliers du Sérail, que le tréſor public fut chargé de payer extraordinairement, & dès ce moment mon bateau fut remiſé à l'arſenal à côté de la felouque du Grand-Seigneur.

Les premiers travaux de la nouvelle fonderie devaient avoir pour objet la conſtruction d'un train d'artillerie de campagne qui manquait abſolument aux Turcs, & que le nouveau Corps était deſtiné à ſervir. Le Grand-Viſir dans toutes les lettres qu'il écrivait de l'armée, ne ceſſait de réclamer ce ſecours, & le Grand-Seigneur m'avait chargé de préparer 50 pièces de 4 avec leurs affûts, que trois cents Suratchis formés à l'école, devaient accompagner. Le charonage fut encore un ſurcroît à mes travaux, & ceux des Châteaux étaient pouſſés avec la plus grande activité, afin de ſatisfaire l'impatience que le Grand-Seigneur avait de voir les batteries baſſes achevées & garnies de leur artillerie; mais ſi l'applaniſſement du rocher plaçait les pierres à côté du travail, les maſſes de porphire que ces pierres contenaient, en réſiſtant aux outils les mieux acérés, en rendaient la coupe difficile. Cependant les bras infatigables des Macédoniens ſurmontèrent ces difficultés.

Nonobſtant la célérité que le Grand-Seigneur déſirait, j'avais établi un jour de repos & permis aux ouvriers d'aller le Dimanche ſe récréer au village voiſin. Ceux qui travaillaient au Château d'Europe profitaient de cette liberté, pour aller ſe divertir à Fanaraki (1). Vingt-deux Macédoniens, chacun le fuſil ſur l'épaule, s'y étaient ren-

(1) Village ſitué en Europe ſur la pointe du cap qui forme l'embouchure, & qui prend ſon nom du fanal qu'on y a placé.

dus, & réunis dans une taverne ils y chantaient les victoires d'Alexandre. Pendant ce temps une groſſe ſaïque chargée de munitions pour Varna, contrariée par les vents, était venue mouiller à l'abri d'un écueil ſitué en avant du village. Quatre-vingt-dix ſoldats Turcs embarqués ſur cette ſaïque venaient de mettre pied à terre, lorſqu'un de mes ouvriers ayant quitté ſes compagnons, pour aller reſpirer l'air, s'approche de la côte, où il trouve les nouveaux débarqués armés juſqu'aux dents. Un d'eux fier de la ſupériorité que ſa troupe lui aſſurait, s'approche du Macédonien, & lui donne un ſoufflet à tour de bras. Celui-ci ſans armes pour venger ſon affront, & peu familiariſé avec la langue Turque, fait ſeulement ſigne au champion qui l'attaque, de l'attendre, qu'il va revenir; il le quitte auſſi-tôt, retourne à la taverne, ne dit mot à ſes compagnons, s'empare de ſon fuſil, ſans qu'ils s'en apperçoivent, & retourne à la côte où les Turcs étaient encore. Il y diſtingue ſon adverſaire, & lui montrant ſa joue, lui fait ſigne de recommencer. Mais le Turc qui avait déja le piſtolet à la main lui lâche ſon coup à bout portant, manque le Macédonien, qui dans l'inſtant lui met ſa bourre dans le ventre, & périt lui-même ſous le feu de plus de 80 coups de fuſils que les autres Turcs lui lâchent. Cependant cette décharge réveille l'attention des vingt & un Macédoniens; un de leurs compagnons manque; ils s'arment, courent à la côte, voient en y arrivant leur camarade étendu à côté d'un Turc, & ſans autres informations chargent leurs ennemis, en couchent neuf ſur la place, & culbutent les autres vers la mer, avec une telle précipitation,

que partie dans les chaloupes, partie à la nage, ces braves gagnent leur vaiſſeau, en coupent le cable, & n'échappent qu'en prenant le large. Cette aventure était trop ſérieuſe pour ne pas m'en informer ſur le champ. Deux Macédoniens députés vers moi, m'en rendent compte; & déſirant prévenir celui qu'on en rendrait au Viſir, je partis ſur le champ pour aller chez ce premier Miniſtre, où je me conſtituai plaignant ſur l'inſulte faite aux ouvriers des Châteaux. Le Viſir après m'avoir écouté, me dit froidement : Cela eſt bien; qu'il n'en ſoit plus queſtion. Comme j'ignorais qu'il fût déja informé de cette ſcène, je ne trouvai pas cette réponſe ſuffiſante à ma demande, & je crus devoir inſiſter. Alors le Miniſtre forcé de s'expliquer, me dit avec vivacité : Mais que prétendez-vous donc? neuf Mahométans couchés ſur la place ne vous paraiſſent-ils pas un nombre ſuffiſant de victimes pour venger la mort d'un infidele. Je m'adoucis alors, & lui repréſentai qu'il fallait cependant pourvoir par les ordres les plus ſévères à la tranquillité des travaux. Bon, ajouta-t-il, en riant, avec vos 1500 Macédoniens vous feriez la conquête du pays. Vos moyens de vous garder, valent mieux que ceux que je pourrais vous fournir. Je ſavais cela auſſi bien que le Viſir, je ne voulais obtenir que l'impunité, & je me retirai content de ma négociation, & parfaitement tranquille ſur les ſuites de cette affaire, nonobſtant les menaces de la compagnie des Laſſes qu'aucun de ſes membres n'eut le courage d'effectuer.

Le Grand-Seigneur m'avoit donné la jouiſſance d'une maiſon de campagne louée à ſes frais & ſituée ſur le bord de la mer dans le village de Ta-

rapia. Je l'occupais l'été, & ſa poſition, en me plaçant à la même diſtance de Conſtantinople & des Châteaux, me mettait à portée de vaquer aux différens travaux dont j'étais chargé. J'appris en revenant un jour de la fonderie, qu'un bâtiment Turc de la Mer-Noire, contrarié par les vents vis-à-vis Tarapia, venait de chavirer à l'entrée du Port. Le temps était ſi ſerein, & la briſe ſi maniable, qu'il était difficile de concevoir cet accident : curieux d'en connaître le motif je m'avance de ce côté ; & le premier objet qui me frappe eſt la quille du vaiſſeau qu'on voyait à découvert. Le capitaine & cinq ou ſix matelots qui compoſaient ſon équipage, aſſis ſur le rivage qu'ils avaient gagné à la nage, conſidéraient douloureuſement ce déſaſtre. Ils m'apprirent qu'une jeune fille & ſa mère, paſſagers ſur le même bâtiment, avaient péri ſans qu'il eût été poſſible de leur porter aucun ſecours. Mais ces détails ne m'expliquaient par la raiſon d'un événement auſſi extraordinaire. Ce ne fut qu'après beaucoup de queſtions que je parvins à découvrir que ce bâtiment chargé de planches juſqu'à mi-mât était parti de Synope ſans aucun leſt. Je frémis du danger que ces malheureux avaient couru, & qu'ils ne pouvaient éviter au moindre changement de vent. Ils ne dûrent auſſi le bonheur de ne pas chavirer en pleine mer qu'à la durée du vent en pouppe qui les avait amenés dans le canal, où un vent très-faible du Sud en les forçant d'arriver avait fait juſtice de leur ignorance. Cette conduite atteſtait que le Capitaine & ſes matelots navigeaient pour la première fois. J'eus pitié de ces naufragés, je leur offris des ſecours pour relever leur bâtiment ; & ma pitié

augmenta, lorſqu'ils m'apprirent qu'un Turc ſe diſant expert dans la marine, venait de leur faire donner d'avance cent ſéquins pour cette opération. Je pouvais croire que cette ſomme, ſeul débris de leur naufrage, devenait encore pour eux une perte plus réelle, & je ne me trompai pas. En effet, quelques cordages apportés de Conſtantinople dans une chaloupe qu'une douzaine de Leventis (1) accompagnaient, ne ſervirent, en rapprochant le bâtiment de la côte, qu'à le placer ſur des rochers où la moindre agitation de la mer pouvait le briſer. Cependant ces marins officieux formant de nouvelles prétentions pour continuer leur travail, diſparurent ſur le refus. Le déſeſpoir des naufragés était à ſon comble; j'envoyai auſſitôt des ordres aux Châteaux pour faire venir les cabeſtans & autres apparaux qui m'étaient néceſſaires, & avec leſquels je mis dans un après-midi le bâtiment en état de remettre en mer pour gagner Conſtantinople. C'était un ſpectacle vraiment intéreſſant que la joie de ces malheureux, & leur empreſſement à raſſembler le préſent qu'ils voulaient me faire, & que je refuſai en exigeant ſeulement qu'ils ne navigeaſſent plus ſans leſt : les malheurs portent conſeil, me dit le Capitaine, & je profiterai de celui que vous me donnez pour vous offrir un hommage de ma reconnaiſſance, plus digne que celui-ci du ſervice que vous m'avez rendu. En effet, quelques mois après, on vint m'avertir que cet homme accompagné des mêmes matelots chargés de raiſins ſecs, de beurre & d'autres proviſions de la Mer-Noire, conduiſait auſſi

(1) Matelots de l'Amirauté attachés au ſervice des vaiſſeaux de guerre.

pluſieurs moutons : je le fis entrer, bien déterminé cependant à n'en rien recevoir. Voici, me dit-il en m'appercevant, les malheureux que vous avez ſauvés. Dieu a béni votre bonne œuvre, nous avons fait un heureux voyage ; nous vous devons tout ce que nous poſſédons, & nous vous apportons le tribut de notre reconnaiſſance. Je ſuis fort aiſe de vous revoir, lui répondis-je ; mais je ne veux pas perdre le mérite de vous avoir obligé en en recevant le prix. Vous ne devez pas avoir cette crainte, me repliqua-t-il, & nous nous ſommes impoſés ce tribut annuel, afin que Dieu favoriſe notre commerce. Je me défendis alors plus que jamais de rien accepter, & le Turc, plus affecté de ma réſiſtance que je ne le croyais, me dit en pâliſſant : Vous pouvez ſans doute nous refuſer ; mais ſoyez certain que nous n'emporterons votre refus que pour aller au même inſtant nous replacer avec notre bâtiment au même lieu & dans la même poſition dont vous nous avez tirés. Le ton qui accompagnait cette phraſe me fit une telle impreſſion, que ne pouvant me défendre de la crainte de pouſſer ces malheureux au déſeſpoir, j'acceptai leur préſent, mais en exigeant d'eux qu'il ſerait le dernier (1).

Le Grand-Viſir déſirait depuis long-temps viſiter la nouvelle fonderie, & j'y étais occupé du nouveau train de campagne que l'on ne ceſſait de demander de l'armée, lorſqu'on m'annonça le

(1) Ce trait qui peint fortement le ſentiment de la reconnaiſſance, ne doit pas plus ſervir à caractériſer la Nation Turque, qu'elle ne le ſerait par un trait iſolé d'ingratitude. C'eſt ſur la teinte générale qu'il faut juger les hommes. On ne peut ſe la procurer qu'en raſſemblant les différentes couleurs qui la compoſent, & ce n'eſt qu'après les avoir mélangées qu'on en apperçoit la véritable nuance.

premier Miniſtre. L'activité qui régnait alors dans tous les atteliers me mit en état de lui faire parcourir les détails de ce travail, & parvenu dans les forges, il s'aſſit ſur une enclume. Nous diſſertions avec un grand intérêt ſur les objets les plus importans, tandis qu'un des Tchoadars du Viſir m'interrompait à chaque inſtant pour me demander ſa bonne main. Ennuyé enfin de ſes importunités, & plus choqué de ce que ſon Maître les ſupportait, je crus les réprimer en lui diſant vivement qu'il attendît au moins que notre converſation fût terminée. Bon, me dit-il, alors il s'en ira, & je n'aurai plus le temps de vous attendre. Cette réponſe inſolente ne le parut qu'à moi. Je donnai deux ſéquins; on m'allégua qu'il y avait beaucoup de monde, j'en donnai quatre; & le Viſir qui s'était tû recommença à me queſtionner comme auparavant. Enſuite il regagna ſon bateau après avoir fait diſtribuer par ſon Tréſorier une centaine de ſéquins aux ouvriers, & fait donner particulièrement à mes gens. Je l'avais reconduit juſqu'à ſon bateau, il y était déja placé, & ſes rameurs commençaient à s'ébranler, lorſque l'Officier d'Artillerie qui m'accompagnait par-tout, ſaiſit la poupe du bateau, l'arrête & demande à ſon tour la bonne main qu'il n'a pas reçue. Un Officier de la Marine également commis à ma garde ſe met auſſi ſur les rangs; cependant le premier Miniſtre demande à ſon Tréſorier pourquoi ces deux hommes n'ont pas eu part à la diſtribution. Ceux-ci répondent qu'ils marchaient en avant; ils inſiſtent, & le Viſir, dont un ſeul regard eût fait trembler le plus intrépide, ne s'en débarraſſe qu'en donnant à chacun de ces importuns quatre

ſéquins. Pouvais-je me plaindre de ſon valet ; quand les miens n'avaient pas plus de ménagement pour lui ?

Ce premier Miniſtre, dont j'ai déja eſquiſſé le caractère, ne conſervait ſa place qu'en abandonnant les rênes de l'Empire au Reis-Effendi, dont l'eſprit fin & ſournois, gouvernait avec une telle inſouciance, que cauſant un jour avec lui, & la converſation s'étant étendue ſur la conquête de Conſtantinople faite par les Turcs ſur les Grecs, & ſur l'inſtabilité des Empires les plus puiſſans, il me demanda où je penſais qu'une guerre malheureuſe pouvait les conduire. Vis-à-vis, lui dis-je. Il regarde auſſi-tôt par la fenêtre, examine la côte d'Aſie, & ſe tournant avec un viſage riant : Mon ami, me dit-il, il y a des vallons délicieux, nous y bâtirons de jolis Kiosk. Il eſt facile de juger d'après cette réponſe, qu'Iſmaël-Bey, faiblement affecté des déſaſtres qu'il ne partageait pas directement, ſe bornait à déblayer les affaires courantes, prenait toujours les ordres du Grand-Seigneur ſur tous les objets capables de le compromettre, & tenait plus à ſa place qu'à ſes devoirs. Ses liaiſons avec Iſed-Bey l'avaient élevé, elles le maintenaient, & celui-ci ſatisfait de la faveur de ſon Maître, la conſervait ſans intrigues, en jouiſſait ſans ambition, & ſe paſſionnait pour le bien, ſans être aſſez inſtruit pour l'opérer.

J'étais fort lié avec ce favori, il était l'organe entre ſon Maître & moi, & lui rendait compte de nos converſations ; elles me fourniſſaient un moyen indirect d'inſinuation dont j'uſais ſouvent. C'était auſſi par Iſed-Bey que le Grand-Seigneur me conſultait, & ce Prince qui s'inſtruiſait journellement,

& dont les vues commençaient à s'étendre au-delà des limites ordinaires, traita avec un grand intérêt, le projet de la jonction des deux mers par l'Isthme de Suéz. Il voulut même ajouter aux connaissance que j'avais à cet égard, celles des différens Commissaires qui avaient été en Egypte, & l'on verra dans la quatrième Partie de ces Mémoires, que si Mustapha avait assez vécu pour entreprendre ce travail, il eût trouvé dans le local des facilités qui l'auraient mis à même d'opérer la plus grande révolution dont la politique soit susceptible. Il était sans doute bien loin de ce degré d'instruction, lorsque cédant à l'appas d'un bénéfice apparent, il avait altéré ses monnoies. Un certain Taïr-Aga qui avait joui au commencement du regne de Mustapha de sa faveur & de la place de Surintendant des monnoies, lui fit adopter cette erreur, & j'ai lieu de présumer que parvenu à mieux connaître ses véritables intérêts, l'époque de la paix eût été celle de la refonte de toutes les monnoies; mais le sacrifice que cette opération exigeait, ne pouvait se faire pendant la guerre, il fallait des espèces quelconques. Les trésors commençaient à s'épuiser, l'hôtel des monnoies frappait nuit & jour, & l'argent réduit au bas titre de sept deniers de fin, en perdant de sa ductilité, écrasait souvent au premier coup de balancier, des coins dont l'acier était aussi mal préparé que mal trempé. Cet inconvénient qui retardait, arrêtait même une fabrication qui ne souffrait point de délai, demandait un prompt remède. On me pria de l'indiquer, & dans le principe qu'avec les ignorans, il faut paraître savoir ce que l'on ne sait pas, si l'on veut conserver le mérite de ce

que l'on ſait, je me chargeai de ce travail. J'en étudiai les principes, & je parvins bientôt à rendre les coins auſſi ſolides qu'on le deſirait. Tandis que je faiſais toutes ces opérations, les ouvriers que j'inſtruiſais, intéreſſés à la deſtruction des coins, ne pouvant attaquer la bonté du travail, cherchaient à me chicaner ſur les moyens que j'employais pour perfectionner la trempe; ils prétendaient que je n'avais ſubſtitué de l'urine à l'eau qu'ils employaient, que pour avoir le plaiſir de ſouiller le nom du Grand-Seigneur en le trempant dans un mêlange auſſi impur; & après avoir divulgué cette ridicule ſuppoſition, ils la firent parvenir au Grand-Seigneur en forme de plainte légale: il était difficile qu'une telle abſurdité eût ſon effet; mais tel eſt la force des préjugés que le Grand-Seigneur lui-même crut devoir éclaircir ce fait; peut-être auſſi crut-il que je ne manquerais pas de moyens pour détruire cette accuſation. Elle me fut communiquée de ſa part avec l'invitation d'y donner ma réponſe. Je la trouvai dans le texte même de mes accuſateurs, & convenant de tous les faits & de l'importance du nom de l'Empereur, j'ajoutai que quelque reſpectable qu'il fût, il ne convenait pas aux hommes de lui accorder plus d'égards qu'à celui de Dieu qu'on traçait journellement ſur une matière uniquement compoſée des haillons qu'on abandonne dans la fange; cette réponſe en fourniſſant au Grand-Seigneur le moyen de ne pas ſe croire inſulté, ridiculiſa la calomnie.

Ce Prince, non content d'emprunter quelques notions utiles pour remédier momentanément aux vices qui infectaient toutes les parties de l'adminiſtration,

niſtration, déſirait étendre les connaiſſances, & les fonder dans une Ecole de Mathématiques qu'il me pria d'établir & de diriger. Le corps des Mathématiciens, créé par Soliman, ne tarda pas à réclamer contre cette innovation ; elle ſuppoſait l'ignorance des Muhendis (1), dont le chef garantiſſait l'inſtruction ; & Sa Hauteſſe décida que préalablement ces Géomètres ſeraient admis à l'examen que j'en ferais en préſence de deux Miniſtres nommés Commiſſaires à cet effet. Le jour pris on s'aſſembla, & ſi les Savans n'étaient pas tranquilles, j'éprouvais moi-même une ſorte d'inquiétude. En effet ma poſition était embarraſſante ; je voulais vaincre, je craignais d'humilier ; j'étais placé entre mon amour-propre & ma délicateſſe. L'aſſemblée était compoſée du Reis-Effendi, du Grand-Tréſorier, du Cheir-Eminy (2), du chef des Géomètres, & de ſix Savans choiſis dans le corps pour en défendre l'honneur. J'étais la bête noire de cette aſſemblée, qu'Iſmaël-Bey ouvrit par un diſcours où l'intérêt de l'Etat était réuni à la volonté du Maître, & toutes les têtes s'étant inclinées, je fus requis de commencer l'examen. J'y réfléchiſſais depuis long-tems, & décidé pour le parti de la douceur, je demandai modeſtement au chef quelle était la valeur des trois angles d'un triangle : je fus requis de recommencer ma queſtion, & tous les Savans s'étant mutuellement conſidérés, le plus hardi d'entr'eux me dit avec fermeté, c'eſt ſelon le triangle. Les bras m'en tomberent, & j'avoue que j'avais beſoin d'une réponſe auſſi abſurde pour

(1) Géomètres.
(2) L'Intendant des Bâtimens.

que ma queſtion ne me laiſſât aucun regret. Il était inutile de pouſſer l'examen plus loin ; je me contentai de réſoudre ma demande, & de démontrer cette vérité mathématique. L'ignorance de ces prétendus Géomètres n'avait plus beſoin de l'être ; mais je n'en dois pas moins de juſtice à leur zele pour les ſciences ; ils demanderent tous à être reçus à la nouvelle école, & nous ne nous occupâmes plus que de ſon établiſſement.

J'étais allé à la Porte pour traiter de quelques objets qui y étaient relatifs : le Viſir m'avait engagé à les terminer avec le Mektoubtchi (1). Je trouvai celui-ci occupé d'une dépêche preſſée, & j'attendais aſſis ſur ſon ſopha, qu'il eût terminé, lorſqu'un Chek (2) de la Mecque vint s'y aſſeoir à côté de moi. C'était un de ces fanatiques, qui, parce qu'ils ſont nés en Terre-Sainte, ſe croient des êtres ſupérieurs, bravent le pouvoir temporel, proſtituent le nom de Dieu, affectent le mépris des richeſſes, & mendient avec inſolence. J'avais ſouvent vu ce même homme forcer la porte du Viſir, venir ſe placer à côté de lui, & ne quitter cette place qu'en recevant quelque monnoie d'or, ſeul moyen de s'en débarraſſer. C'était auſſi ce qu'il attendait avec le maintien le plus orgueilleux, & le Mektoubtchi qui n'était pas diſpoſé à uſer de cette facilité, entra devant lui dans les détails relatifs au nouvel établiſſement, & m'entretint en ſa préſence de tous les autres objets qui intéreſſaient les différens travaux dont j'étais chargé. Attentif à ces diſcours,

(1) Secrétaire des Commandemens.

(2) Eſpece de Princes Arabes deſcendans de Mahomet, & qui deſſervant la Moſquée ſainte, ſe croient toute inſolence permiſe & mendient auprès des Grands.

le Chek me considérait avec étonnement, & semblait avoir peine à accorder mon habit avec l'autorité que je paraissais exercer. Cependant le Mektoubtchi appellé par le Visir, me prie d'attendre son retour, & me laisse en tiers avec ce Chek & un Secrétaire occupé à écrire dans un coin de l'appartement. Le silence que nous gardâmes tous trois pendant quelque tems, fut interrompu par l'Emir, car le turban verd du Chek désignait sa parenté avec le Prophête. Puisque vous vous occupez, me dit-il, à servir la vraie foi, que ne l'embrassez-vous, en abjurant des erreurs que les meilleures actions ne peuvent absoudre. A peine eut-il fini ce petit discours apostolique, que le Secrétaire, dont la plume était tombée des mains, le menaça d'aller sur le champ rendre compte au Visir de son insolence envers moi, afin de le faire chasser de la Porte. Mais j'interrompis le Secrétaire pour le prier de se calmer, & de me laisser le soin de répondre au Chek, que cette réprimande avait un peu déconcerté. Je conçois, dis-je à ce béat Musulman, que vous profitiez de toutes les occasions de propager votre croyance, & je vous remercie de m'en croire digne; mais je connais une mission plus intéressante pour votre zèle, c'est la conversion d'une foule de têtes vertes qui, comme vous parens du Prophête, n'en sont pas moins infidèles à sa loi. Allez les convertir, & quand vous aurez completté ce grand œuvre, venez me retrouver, je verrai alors ce que j'aurai à faire. Un éclat de rire du Secrétaire couvrit ce malheureux Chek de confusion; il sortit, & les valets qui écoutent toujours aux portes, le reconduisirent en lui demandant, s'il

allait convertir les têtes vertes. Bientôt toute la Porte fut inſtruite de ce ſarcaſme, & le malheureux Chek n'oſa plus s'y préſenter. Le Mektoubtchi informé à ſon retour de cette ſcène, m'en fit des excuſes, rit de ſon dénouement, & expédia les ordres dont j'avais beſoin pour l'établiſſement de la nouvelle école.

Deſtinée particulièrement à la marine, cette école fut établie à l'arſenal, mais on ne pouvait y admettre que des hommes en état de ſervir l'intérêt du moment qui l'établiſſait, & pluſieurs Capitaines de vaiſſeaux à barbe blanche, en ſe joignant aux autres écoliers déja d'un âge mûr, me diſpenſaient de défendre les eſpiégleries. Je dictais journellement la leçon en Turc : chaque écolier l'écrivait dans ſon cahier, & je chargeais l'un d'eux à mon choix d'en être le répétiteur pour le lendemain (1). Cette méthode, en fixant l'attention de mes écoliers, leur fit faire les progrès les plus rapides; au bout de trois mois, ils étaient en état d'appliquer ſur le terrein les quatre problêmes de la Trigonométrie rectiligne. C'était auſſi à quoi devait ſe borner mon travail dans ce genre. Il ne fallait que des Ingénieurs de campagne, & des Marins en état de prendre hauteur, faire des relevemens, & calculer la route du vaiſſeau. C'était encore aſſez pour des écoliers de 60 ans. J'étais convenu avec Sultan Muſtapha que cette inſtruction ſerait perfectionnée par la pratique, & que deux frégates conſtamment armées, évolueraient ſous ſes yeux dans le canal qui ſé-

(1) La méthode de rendre les écoliers profeſſeurs les uns des autres, s'appliquerait avec ſuccès dans les maiſons d'éducation. On n'apprend bien que ce que l'on montre, & aſſocier l'amour-propre à l'application, c'eſt aſſurer l'inſtruction.

pare Conſtantinople & les iſles des Princes (1). La conſtruction des vaiſſeaux avait également beſoin d'être dirigée ſur de meilleurs principes. On me demanda des plans que je m'empreſſai de fournir, mais dans leſquels on n'adopta que la décoration des poupes. Les proportions qui réduiſaient la hauteur des ponts, furent rejettées par rapport à la hauteur des turbans, & celles qui ajoutaient à l'élévation des mâts, le fut par la ſeule raiſon, qu'en faiſant coucher le bâtiment, l'équipage ſerait mal à ſon aiſe. C'eſt à l'arſenal, c'eſt à moi que ces difficultés ont été faites. Je ne puis ni douter de ces abſurdités, ni forcer à les croire. Le vaiſſeau *la Ferme*, cédé au Grand-Seigneur, ne ſervit pas même à réformer les barres de gouvernail, parce que la force du deſpote qui peut tout anéantir, ne ſuffit pas pour réformer. On a déja vu que l'établiſſement de la nouvelle fonderie n'avait pas détruit l'ancienne. Les fonds deſtinés à l'artillerie y étaient verſés, & ce n'était qu'avec peine qu'on obtenait ceux qu'il fallait à un travail reconnu plus utile. Le Corps des Géomètres avait des biens domaniaux, la nouvelle Ecole n'avait pas même des encouragemens; & de tous les nouveaux établiſſemens, le ſeul corps des Suratchis, fondé à perpétuité, jouiſſait des fonds deſtinés à ſon entretien; mais on a déja obſervé que pour les raſſembler il avait fallu les enlever à des fripons ſubalternes dont le crédit ne fut pas ſans doute aſſez puiſſant pour garantir le fruit de leurs déprédations.

(1) Ce projet qui ne pouvait avoir ſon exécution qu'après quelques mois d'école, fut négligé après la mort de Muſtapha, dont l'activité pouvait ſeule donner de l'ame à des Miniſtres corrompus par la nature même du Gouvernement.

Les abus qui exiſtaient dans l'adminiſtration de la Marine mieux protégés pouvaient difficilement être attaqués : cependant les dépenſes exceſſives qui ſe paſſaient en compte pour la mâture des vaiſſeaux, faute d'une machine à mâter dont j'avais ſouvent parlé, invita le Gouvernement à me prier d'en faire conſtruire une. On fixa ſon emplacement à côté du carénage; le Surintendant de la Marine eut ordre de me faire fournir tous les bois néceſſaires. J'établis mon Charpentier dans un hangard convenable, & j'en déterminai la hauteur à 120 pieds : le mauvais fonds m'obligeant à en établir la baſe ſur pilotis, ce genre de travail dont dépendait la ſolidité de l'ouvrage, m'engagea à y donner les plus grands ſoins, & l'on en ſera moins étonné que du reproche que me fit l'Amiral ſur ce que je faiſais ferrer les pilotis. C'était, diſait-il, jetter l'argent du Grand-Seigneur à la mer. Il m'accuſait auſſi de les trop multiplier; cependant Sa Hauteſſe ne crut pas devoir ſacrifier à cette petite économie, la ſolidité d'un travail dont la direction me fut entièrement abandonnée.

La Porte ne ceſſait de me donner l'eſpérance d'accorder aux Eleves de Mathématiques, un état ſans lequel ils ne pouvaient ſe vouer à cette étude; mais elle n'effectuait rien, & les jeunes gens commençaient à ſe laſſer de travailler à leurs frais & ſans aucune perſpective. Mes repréſentations à cet égard, me firent cependant obtenir par le canal du Surintendant de la monnaie, des médailles d'or qu'on fit frapper avec le chiffre du Grand-Seigneur d'un côté, & de l'autre une inſcription relative à l'Ecole. Le Reis-Effendi

eut ordre d'assister au premier examen, de distribuer des médailles à ceux que j'indiquerais, de leur permettre de les porter attachées à une chaîne d'or, & d'y ajouter les promesses les plus positives d'avancement & de fortune. L'assiduité redoubla, & j'eus bientôt un écolier en état de se rendre à l'armée, qui toujours fixée à Babadag, ne promettait pas une campagne plus active que les précédentes. Nous étions même si fort accoutumés à cette inaction, qu'il ne m'arrivait jamais de questionner les Ministres sur les opérations militaires. Il semble aussi qu'uniquement occupé du travail des Arsenaux & des Ecoles, je ne devais pas être interrogé sur ce qui se passait à l'armée. Cependant le Visir me demanda un jour fort sérieusement si l'armée Ottomane était nombreuse. C'est à vous que je m'adresserais, lui dis-je, si j'étais curieux de le savoir. Je l'ignore, me répondit-il. Comment donc pourrai-je en être instruit? En lisant la Gazette de Vienne, me répliqua-t-il. Je restai confondu. Tant d'absurdités réunies ne pouvaient être balancées par les lumières naissantes de Mustapha; & ce qu'il y eut de plus malheureux pour cet Empire, c'est que ce Prince, dont la santé était chancelante, que l'activité seule soutenait, succomba enfin pour laisser son trône à son frère, le seul qui restât des enfans d'Acmet, & qui enfermé depuis la mort de son père, joignait à un caractere doux qui desire toujours le repos, le besoin d'en jouir sur le trône après avoir vécu quarante ans dans la crainte & la solitude. Son premier soin fut de parcourir son propre Palais qu'il ne connaissait pas, d'ouvrir tous les coffres qu'il

rencontrait, de distribuer à ceux qui l'environnaient, tout ce qu'il y avait de plus précieux, & la révolution physique qu'il éprouva fut au point d'influer pendant plus d'un an sur l'intérêt le plus essentiel des Princes Orientaux, que leur propre despotisme semble n'avoir destiné qu'au seul objet de perpétuer les despotes.

On a déja vu les détails de la cérémonie du couronnement; & l'avénement d'Abdul-Hamid (1), ne présenta de remarquable que son premier Edit, dans lequel après tous les lieux communs usités en pareil cas, il enjoignait à ses Ministres de soigner les nouveaux établissemens de son prédécesseur. Le même esprit qui avait dicté cette phrase décida sans doute que la première sortie du Grand-Seigneur aurait pour objet l'Ecole d'Artillerie, & la Porte en me prévenant que je recevrais sa visite à Kiathana, m'invita à amuser le nouveau Souverain de la manière que je jugerais la plus convenable. On me laissait également le maître des honneurs à lui rendre; & désirant fixer son attention sur la promptitude des Suratchis, j'ordonnai à un détachement de ce corps de se rendre avec une seule pièce auprès de Kara-Agatche (2), pour y saluer Sultan Abdul-Hamid de vingt-un coups de canon, lorsque son bateau se présenterait. Ce premier acte eut tout le succès que je pouvais desirer, & le Grand-Seigneut étonné du second coup, fit attendre sous les rames (3), que le salut fût

(1) Serviteur de Dieu.

(2) Palais du Grand-Seigneur situé à l'entrée de la riviere de Kiathana au fond du Port.

(3) C'est en terme de marine suspendre l'action des rameurs; ce qui ne se pratique dans les saluts que par égard pour les honneurs qu'on reçoit, & n'est jamais pratiqué par le Souverain.

terminé. Il me ſervit de ſignal pour ranger le régiment en bataille à 200 pas en avant du Kiosk où Sa Hauteſſe devait ſe placer, & comme les petites pièces de l'Ecole en étaient très-près, j'y fis mettre en ſentinelle un Tartare qui avait ſervi chez les Ruſſes, afin que l'habitude de la diſcipline Européenne l'empêchât de s'écarter de ſa conſigne. La groſſe artillerie que j'avais fait pointer ſur la butte, ſalua, auſſi de vingt-un coups de canon à boulet, lorſque le Grand-Seigneur fut aſſis; & comme je me tenais très-près de ſon Kiosk, pour être à portée de recevoir ſes ordres, je remarquai que ce Prince, peu occupé de l'adreſſe des anciens Canonniers, mettait toute ſon attention à conſidérer celui des Suratchis, qui, la baïonnette au bout du fuſil, était immobile à côté des petites pièces. Le ſalut fini, il fait approcher ſon Sélictar, lui parle, & celui-ci vient à moi pour me demander de la part de ſon Maître, la grace du coupable que je tiens en pénitence, alléguant que les premiers regards du Souverain doivent toujours annoncer ſa clémence. Je m'approchai alors du Sultan pour l'aſſurer que ce ſoldat en ſentinelle, loin d'être châtié, étoit au contraire très-heureux d'avoir excité un inſtant l'attention & l'intérêt de ſon Empereur; mais il ſuffit, ajoutai-je, que Votre Hauteſſe le juge puni, pour faire ceſſer la gêne où il paraît être (1), & me retournant du côté du Tartare, je lui ordonnai de rejoindre ſes drapeaux. Non, qu'il reſte, me dit le Grand-Seigneur; demander la grace de

(1) Les Turcs prétendent qu'il faut que la parole du Grand-Seigneur touche terre, un Deſpote ne peut ſe tromper, c'eſt aux eſclaves à s'arranger pour qu'il ait raiſon.

cet homme que j'ai cru coupable, ce n'eſt pas le diſpenſer des regles que vous avez établies : loin de vouloir les enfreindre, je ſuis venu les connaître & les confirmer. Un ſecond ordre remit le ſentinelle à ſa place & dans la même immobilité. Le Grand-Seigneur me dit alors de faire commencer l'exercice, & tandis que je m'éloignais pour faire marcher le Régiment, Sa Hauteſſe fixant toujours ſon attention ſur le Tartare, donna quelques ſéquins à un de ſes Pages pour les porter à cet automate. Auſſi-tôt le Page s'en approche d'un air délibéré, & lui montrant l'or dont il eſt porteur : Voilà, lui dit-il, ce que l'Ombre de Dieu, le Roi des Rois & l'Aſyle du monde t'envoie, proſterne-toi. Mettez, lui répond la ſentinelle toujours immobile, ces ſéquins ſur l'affût de ce canon, & retirez-vous. Comment malheureux, repliqua le Page, ne trembles-tu pas devant le Maître du ſang (1) ? Il te voit, t'entend, proſterne-toi. Faites ce que je vous dis, & retirez-vous, interrompt le Tartare. Le Page cependant obéit, & va rendre compte à ſon Maître, qui convaincu que je l'avais trompé, dit à ſon Sélictar : Je vous l'avais bien dit que ce malheureux était en pénitence. Il ne peut même recevoir de l'argent ; mais n'en diſons mot. Cependant ce préjugé ne put prendre de profondes racines, & cette ſcène était à peine terminée, que le Régiment en s'emparant de la batterie releva le Tartare, qui n'oublia pas ſon argent, & montra une ſi grande agilité dans l'exercice, qu'il mérita encore l'attention d'Abdul-Hamid. Ce Prince parut prendre un plaiſir aſſez vif à la promptitude des Canonniers. Je dûs les

(1) C'eſt un des titres du Grand-Seigneur.

faire exercer plusieurs fois dans la journée, & pour le satisfaire, je fis consommer à la dernière reprise cent vingt cartouches par pieces en moins de huit minutes. Différentes manœuvres d'artillerie, & quelques bombes tirées au but complétèrent cette journée, dans laquelle le nouveau Souverain paraissait préférer des occupations militaires aux différens amusemens dont un empriſonnement de quarante ans devait le rendre plus avide. On a cependant déja dû observer que par un effet assez extraordinaire, Abdul-Hamid en parvenant au trône était déchu des droits du Harem. Les Docteurs Turcs & les Médecins Européens, consultés sur cet événement, après en avoir discuté le principe, engagèrent Sa Hauteſſe à une dissipation qui écartât de sa pensée, tout ce qui pouvait y avoir rapport, & détruire ainsi l'effet en détruisant la cause; de fréquentes promenades, de la musique, & quelques bouffonneries occupèrent seules ce Prince, tandis que ses Favoris desiraient la fin d'une guerre qui consommait des sommes immenses qu'ils croyaient pouvoir mieux employer, & que les Ministres voyaient avec effroi s'approcher le moment où l'ennemi les forcerait à recevoir une loi humiliante.

Un simple Bostandgi attaché à Abdul-Hamid dans sa retraite, était devenu son favori sur le trône. Accoutumé à de petits services extérieurs, une basse intrigue était son seul talent; il y joignit dans la faveur une insolence qui n'avait pu se développer jusques-là. Le Visir Caïmakan fut sa premiere victime; on lui substitua cet Hassan-Pacha surnommé *Kouyoudgy* (le faiseur de puits) dont j'ai déja parlé, & dont la cruauté ne pou-

vait offrir que des moyens d'ordres deſtructifs. Iſed-Bey, dont j'ai fait auſſi connaître le caractere doux & bienfaiſant, fut également dépoſſédé de la Surintendance des monnaies, & replacé en même tems dans la charge très-inférieure de Cheir-Emini. Mon premier ſoin fut d'aller lui marquer mes regrets; mais mon amitié n'eut bientôt qu'à jouir avec lui de ſa nouvelle poſition; les pauvres l'avaient ſuivi, ils occupaient la porte de ſon nouveau domicile, & ce déplacement faiſait trop d'honneur au diſgracié, pour ne pas le dédommager de ſa diſgrace; cependant le nouveau Viſir choiſi ſur la réputation de ſa ſévérité, voulut la juſtifier, en faiſant ſervir la cour même de ſon Palais à la première exécution qu'il ordonna, & l'on eut aſſez de peine à lui faire entendre qu'il y avait des convenances capables de contrarier ſa volonté.

L'Intendant des Fonderies que je dirigeais, ne tarda pas à craindre d'être une de ſes victimes. Je le vis arriver un jour plus tard qu'à l'ordinaire. La terreur était peinte ſur ſon viſage, à peine ſes gens pouvaient-ils le ſoutenir : Qu'avez-vous donc, lui dis-je, quel événement peut vous réduire dans l'état où je vous vois : Je ſuis perdu, répondit-il; le nouveau Caïmakan, vient de m'aſſurer qu'il me ferait couper la tête, ſi dans deux jours, les cinquante pieces auxquelles vous faites travailler, n'étaient pas en route pour l'armée; ce qu'il demande eſt impoſſible; vous ne pouvez me ſauver; & je prie Dieu qu'il vous préſerve vous-même de quelques malheurs qui feraient la honte de notre Empire. Le déſordre qui régnait dans les idées du

Nasir (1), ne pouvait encore admettre la discussion, je m'attachai d'abord à le calmer, & lorsque je le vis susceptible de m'écouter, je lui demandai ce qu'il avait répondu au Ministre. Je me suis bien gardé, me répondit-il, de lui dire un seul mot, c'eût été le dernier de ma vie : en ce cas, ajoutai-je, votre affaire est bonne, soyez sans inquiétude, & faites exactement ce que je vais vous prescrire ; partez dans l'instant, allez le trouver, dites-lui bien humblement que vous êtes venu m'annoncer ses ordres, que je les ai reçu avec un ton que vous ne pouvez vous permettre de lui rendre, & que sur vos instances réitérées pour m'amener à les exécuter, je vous ai répondu assez brusquement que votre affaire seulement était de payer les dépenses, & que pour tout le reste, le Ministre devant s'adresser directement à moi, je savais ce que j'aurais alors à lui répondre. Voilà, ajoutai-je, un moyen de vous tirer d'affaire ; & n'ayez aucune inquiétude sur mon compte, je veux donner une petite leçon à votre faiseur de puits ; mais ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Seide-Effendi une démarche qui le ramenoit en présence du coupeur de têtes ; cependant sa crainte devait être un motif de courage, & je parvins à le persuader. J'appris à son retour que cette attaque avait produit l'effet de tourner contre moi l'humeur de Mustapha-Pacha. L'Intendant questionné sur mon compte, avait assuré, que j'étais aussi zélé pour les intérêts du Grand-Seigneur, que peu maniable sur toute autre considération. J'étais en effet bien décidé à repousser tout procédé qui ne me paraîtrait pas

(1) L'Intendant.

convenable, & je ne tardai pas à entrer en ſcène avec le Caïmakam. Il envoya le lendemain à la Fonderie un des Mekters (1), pour me dire de venir à la Porte; & ce Tchoadar qui avait ſans doute jugé par le ton de ſon Maître que ſes diſpoſitions ne m'étaient pas favorables, crut pouvoir, par anticipation, m'aborder familiérement, & me prendre par le bras en exécutant ſa commiſſion. Ma première réponſe fut un coup de poing dans la poitrine, & mon premier mot, l'ordre de jetter cet inſolent hors de la Fonderie du Grand-Seigneur, où il oſait venir m'inſulter. Déja les Ouvriers, quoique Turcs, accouraient pour mettre l'envoyé du Viſir à la Porte, lorſque celui-ci effrayé d'une ſemblable réception proteſta de ſon innocence, & me pria plus poliment de venir à la Porte où ſon Maître l'avait chargé de me conduire. Tout ce que je puis faire, lui dis-je, c'eſt de partager le différend; je vous pardonne, ſortez, & ne remettez pas le pied ici; mais dites exactement à votre Maître la manière dont je vous ai reçu, afin qu'il recommande plus de circonſpection aux gens qu'il pourrait m'envoyer encore. Je me garderai bien, répliqua le Tchoadar, de lui dire un mot de tout cela; cet homme n'eſt pas auſſi traitable que ſes prédéceſſeurs, & je vous prie en grace de venir lui parler; Dieu ſait ce qui m'arriverait, s'il me voyait arriver ſeul. Il faut cependant, lui dis-je, vous y réſoudre : je ne ſuis pas d'humeur à aller aujour-

(1) Mekters : ce titre qui déſignerait des Muſiciens, eſt donné à des Tchoadars ou Valets-de-pied plus particulièrement deſtinés aux commiſſions extérieures : ils appartiennent au Viſiriat : ce ſont des emplois dont le caſuel eſt aſſez lucratif pour les faire deſirer.

d'hui à la Porte, peut-être irai-je demain, & le Mekter, après s'être épuiſé en inſtances, ne pouvant rien obtenir de plus ſatisfaiſant, ſe retira. Mon Naſir, témoin de cette ſcene, me demanda ce que je pouvais eſpérer de cette conduite; votre ſalut, lui répondis-je, & ma tranquillité. Il faut étonner Muſtapha-Pacha pour le rendre traitable; c'eſt un ſoin dont je me charge, & je vous réponds que je le rendrai auſſi doux demain, qu'il vous a paru brutal hier.

Je fus le jour ſuivant chez le Caïmakan, mais notre converſation pouvant être aſſez vive, je crus devoir m'aſſurer d'un témoin, & je choiſis le Drogman de la Porte. Cette précaution avait encore pour objet de m'aſſurer d'un Interprête pour commencer la converſation, & ne la prendre directement qu'au moment, où je la croirais convenable. Le début de Muſtapha-Pacha, fut tel que je l'avais prévu, brutal & impérieux; & voyant que j'affectais pendant qu'il me parlait, de regarder par-tout excepté de ſon côté, il demanda au Drogman de la Porte ſi je ne ſavais pas le Turc. Celui-ci répondit que oui, & pourquoi donc ne me répond-il pas, reprit le Viſir? C'eſt, lui dis-je, en prenant la parole, que je n'ai jamais parlé debout à vos prédéceſſeurs; faites appeller le Maître des cérémonies, il vous dira les uſages que vous ignorez encore. Au reſte, ajoutai-je, je vais vous les apprendre. Je m'avance alors, je prends place à côté de lui, & j'entame auſſi-tôt une converſation vague ſur ſon voyage & ſur ſon arrivée. Pendant ce tems on apporta le café & les pipes; & après avoir ſuffiſamment repouſſé ſon empreſſement à me parler d'Artille-

rie ; en l'interrompant à chaque inſtant par des queſtions relatives à la Cour, je conſentis enfin à écouter tout ce qu'il avait à me dire à ce ſujet, ce qu'il fit d'une manière aſſez meſurée, en rejettant l'abſolu qu'il y mettait ſur les ordres preſſans qu'il avait reçu de Babadag (1). Je crois, lui dis-je, que vous vous êtes bien fait expliquer la lettre du Grand-Viſir (2) ; mais je dois vous donner un avis également néceſſaire à votre tranquillité, à la mienne & au bien du ſervice. Le Grand-Seigneur vous a chargé du bon ordre & de l'approviſionnement de la Capitale ; il s'eſt entièrement repoſé ſur moi pour tout ce qui concerne l'artillerie & les différens détails militaires ; faiſons chacun notre beſogne : vous devez fournir à la mienne les ſecours qui ſont en votre pouvoir, faire parvenir mes demandes & mes obſervations à votre Maître, lorſque j'employerai votre canal à cet effet. C'eſt ainſi que vos prédéceſſeurs, gens très-inſtruits, ſe ſont toujours conduits, & je vous prie d'accorder auſſi à leur exemple quelques égards à Seid-Effendi. Ce Nafir eſt ſi facile à intimider que ſa frayeur ne vous ferait pas grand honneur. J'ai dû rire, continuai-je, de celle que vous lui avez donné avant-hier ; il ſe croyait perdu, mais je l'ai raſſuré. Pendant toute cette harangue, le Caïmakan m'avait regardé avec étonnement ; il me fit compliment ſur ma facilité à parler Turc, & comme il croyait ſans doute qu'on ne pouvait l'enviſager ſans frémir, il loua auſſi mon courage, devina que j'étais

(1) Ville près du Balkan, où l'armée Ottomane était campée depuis trois ans.

(2) Muſtapha-Pacha-Caïmakan ne ſavait ni lire ni écrire.

militaire ;

militaire ; après quoi je pris congé de lui : mais à peine étais-je ſorti de ſon appartement avec mon Collégue, qui riait ſous cape de la petite leçon que je venais de donner au Caïmakan, que celui-ci le fit rappeller pour lui dire : Ce Français me paraît avoir du nerf ; mais il parle beaucoup. Je ne crois cependant pas, répliqua le Drogman, que Votre Alteſſe ait rien entendu de ſa part qui ſoit déplacé : d'accord, reprit Muſtapha, tout ce qu'il a dit eſt à merveille ; mais encore une fois, il parle beaucoup. Après ce petit dialogue que l'Interprête me rapporta ſur le champ, je m'empreſſai d'aller raſſurer mon Naſir, & le faire rire de ſa peur.

Auſſi-tôt que le train d'artillerie & le détachement du nouveau corps furent partis pour l'armée, je fus chargé de la fonte des pièces pour les nouveaux forts ; le Grand-Seigneur me fit prier en même temps de ſoigner la conſtruction de deux petites pièces de modèle dont il voulait faire hommage au tombeau du Prophète. Il venait de nommer ſon Favori à la dignité de Surré-Emini. Cette commiſſion dont l'objet eſt de conduire les Pélerins à la Mecque, conſidérée comme un emploi ſeulement lucratif, ne pouvait préſenter au public que le déclin de la faveur & l'avidité imprudente du Favori. Je fus le voir pour lui conſigner l'offrande dont on m'avait donné le ſoin, & je profitai de cette occaſion pour examiner les différens préſens dont il allait faire hommage à la Mecque. Il me fit d'abord remarquer l'étoffe de ſoie verte & or deſtinée à couvrir le tombeau ; mais ſi ſon tiſſu eſt remarquable par ſon épaiſſeur, ce qui ne l'eſt pas moins, c'eſt que la

République de Veniſe a contracté l'uſage de faire à la Porte ce préſent à chaque renouvellement de ſes Ambaſſadeurs. Elle entretient à cet effet un métier toujours battant, ce qui peut-être reſſemble trop à un tribut (1). Je paſſai bientôt à des objets plus dignes d'amuſer des enfans, que propres à la gravité du ſujet auquel ils étaient deſtinés. C'était pluſieurs bâts de chameaux portant de petits Kiosks, dans l'intérieur deſquels on avait repréſenté les arts utiles, tel que le labour, les moiſſons, les moulins, les boulangers, &c.; de petites banderolles enrichiſſaient ces différens tableaux qui devaient ouvrir la marche de cette ſainte Caravane.

Tandis que la confiance du Favori voyait avec plaiſir arriver le moment de ſon départ, Umer-Effendi, Grand-Tréſorier, qui n'avait pas eu beſoin de s'éloigner pour aſſurer ſa fortune, avait également ſu s'en garantir la jouiſſance, en dépit des ennemis que ſon ton important lui avait procuré; leurs intrigues n'avaient jamais eu pour but que de l'éloigner par quelque emploi qu'il avait toujours eu l'adreſſe d'éviter; mais il était réſervé à Kouyoudgi-Pacha, d'écarter toute difficulté. En effet, Umer appellé devant lui & proclamé Gouverneur d'une Province, voulut en vain refuſer une dignité d'épée, en alléguant ſon état de plume; le Viſir le fit décoëffer pour lui faire mettre

(1) On ne peut diſconvenir en effet que la liberté de donner eſt la ſeule différence qu'il y ait entre le tribut & le préſent. Etablir l'uſage de donner la même choſe aux mêmes époques, c'eſt en quelque manière fonder un droit; ce droit acquiert plus de force, lorſqu'il eſt en faveur des peuples qui n'ont de loix que leurs coutumes. L'étude des mœurs donnera toujours les premiers élémens de la politique, & c'eſt les méconnaître, qu'établir des uſages, quand on peut nier la ſervitude.

le turban qui lui était destiné ; le Trésorier se débattit quelque tems contre cette violence, mais il fut bientôt forcé de céder à cette étrange manière d'élever un homme en dignité. Cependant Mustapha-Pacha ne tarda pas à être la victime du peu de mesure qui dirigeait ses actions, & les plaintes des gens de Loi déterminèrent sa déposition & son exil en Asie, où peu de tems après on le mit à sa vraie place, en lui donnant le soin de parcourir les Provinces, pour les purger des brigands que la guerre y avait multipliés.

On lui donna pour successeur cet Ised-Bey, qui devenu d'évêque-meûnier, fut élevé à la première dignité, lorsqu'il s'y attendait & la désirait le moins. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que la charge de Chéir-Emini qu'il occupait, n'avait jamais été jusqu'alors un échelon du Visiriat. La nécessité d'opposer la fermeté à l'emportement, l'humanité à la barbarie, la douceur à la brutalité, & la circonspection à l'imprudence, fut peut-être le seul motif de ce choix, & je me rendis le troisième jour de son installation à la Porte, pour complimenter le nouveau Ministre ; il me reçut avec le même air qu'il avait conservé dans sa disgrace. Je m'étais placé sur le sopha, à cette distance que les égards déterminent, & ce que j'avais à lui dire, ne devant pas être entendu de la foule qui se tenait debout vis-à-vis nous, nous nous penchâmes réciproquement pour causer en baissant la voix ; cependant cette attitude devenue gênante, il me dit de m'approcher ; mais observant alors une certaine retenue qui ne l'avait pas encore frappé, il me dit à haute voix : Comment donc, mon Ami, vous craignez de m'approcher ;

puis ouvrant sa pelisse & l'étendant sur le sopha, levez-vous, ajouta-t-il, asséyez-vous sur cette fourrure, voilà votre place, si vous l'avez oublié, je dois m'en souvenir. La multitude qui obéit toujours au mouvement qu'on lui imprime, s'écria avec enthousiasme, vive notre nouveau Maître.

Les négociations de paix, entamées depuis long-tems, n'étaient arrêtées que par la crainte personnel du Grand-Visir. La Porte le pressait de conclure; mais si on ne lui laissait aucun doute sur le desir de voir terminer la guerre à quelque prix que ce fût, il ne pouvait se dissimuler que le blâme d'une paix honteuse, réjaillissant sur lui seul, le sacrifice de sa vie suivrait la signature du traité: arrêté par cette considération, il demandait une autorisation qu'on lui refusait, sous le prétexte de son inutilité, mais en effet, par le même motif qui la lui faisait demander, & les Ministres qui ne pensaient qu'à leur conservation, traitaient de pusillanimité le soin qu'il prenait de la sienne; mais enfin sa femme, l'une des sœurs du Grand-Seigneur, mit fin à cette discussion. Cette Sultane écrivit à son mari, qu'il pouvait tout signer sans inquiétude, & ce mari très-vieux à la vérité, mourut après avoir signé la paix, & congédié l'armée.

Ised-Pacha qui n'avait eu jusqu'alors que la dignité de Caïmakan, reçut avec les sceaux, celle de Grand-Visir, & le Gouvernement Turc, concentré dans la Capitale, fut bientôt rendu à ses anciens erremens. On continuait cependant les établissemens que j'avais formés; mais les Fonderies, l'Ecole d'Artillerie & celle de Mathématiques n'offrant plus à mon activité que des objets à suivre,